

Edwige, l'inséparable

Edgar Morin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Edgar Morin

Edwige,
l'inséparable

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

Du même auteur¹

Epigraphe

Dédicace

Nos verts paradis

Elle

Nous

Rencontres

Florence

Le nid

Herminette

Ombre et Lumière

Poésie et amour

Notre secret

Épreuves et courage

Tentatives :

Le mois de février

Les adieux

La mémoire vive

Finale

Témoignages

© Librairie Arthème Fayard, 2009.
978-2-213-65389-1

DU MÊME AUTEUR¹

Autocritique, Julliard, 1959 ; Seuil, 1975.

Le Vif du sujet, Seuil, 1969.

Journal de Californie, Seuil, 1970.

Journal d'un livre : juillet 1980-août 1981, Inter éditions, 1981.

Vidal et les siens, Seuil, 1989.

Mes démons, Stock, 1994 et 2008.

Une année Sisyphe, Seuil, 1995.

Pleurer, aimer, rire, comprendre : 1^{er} janvier 1995 – 31 janvier 1996, Arléa, 1996.

Amour, poésie, sagesse, Seuil, 1997.

Itinérance, entretien avec Marie-Christine Navarro, Arléa, 2000, 2006.

Reliances, préfacé par Antoine Spire, Éditions de l'Aube / France culture, 2000.

Mon chemin, entretiens avec Djénane Kareh Tager, Fayard, 2008.

Je voudrais te chanter,

*Mais seulement des larmes.
Hölderlin*

Assenza,

*più acuta presenza.
Attilio Bertolucci*

Toute souffrance est unique et toute souffrance

est commune. Il faut redire la seconde vérité

quand je souffre et la première quand je vois

*souffrir les autres.
Henri de Lubac*

Te perdre me révéla combien nous sommes

fermés à ceux que nous aimons, comment nous

sommes inaptes à nous rassasier d'eux, de leur

présence, de leurs voix, de leur mémoire,

comment jamais assez nous ne les

*embrassons... jamais assez.
Patrick Chamoiseau*

Si j'avais su que je t'aimais autant, je t'aurais

*sans doute mieux aimée.
Frédéric Dard*

Deux clairs bouleaux sur la colline

Mêlaient ensemble leurs racines

Et nul passant ne soupçonnait

Leur souterraine étreinte

Le fort et tendre emmêlement

de leurs racines

Et que la sève de l'un coulait

Dans la sève de l'autre...

Jacqueline de Pivert

*Pour ceux qui ont connu son âme,
pour ceux qui l'ont méconnue
et surtout pour elle, je fais ce livre.*

NOS VERTS PARADIS

Dans mon *Journal d'un livre*, tenu de juillet 1980 à juillet 1981, j'évoque mon « paradis quotidien, fait de regards-sourires-baisers-caresses-mille-petits-bonheurs-divins » ; ce qui a dominé nos quasi trente ans de vie commune, c'est ce « paradis quotidien », fait justement du bonheur de se réjouir et s'émerveiller sans cesse ensemble l'un de l'autre.

Nos petits paradis... Ils commençaient le matin, quand, après avoir préparé son petit déjeuner, j'ouvrais la porte pour Herminette qui courait et bondissait sur le lit, Edwige et elle s'entreouvrant de baisers, puis moi donnant à Edwige mon bonjour de baisers à mon tour. Quand nous nous rencontrions dans l'appartement, nous échangeons caresses et baisers. Cet appartement pour elle, et puis pour moi, était « notre nid ».

Le nid, le nid : c'est ainsi qu'elle parlait de notre appartement auquel elle s'est vouée avec tant d'amour. Elle l'avait aménagé et l'entretenait avec tant de ferveur que l'ameublement était pour nous l'équivalent des brindilles, mousses, branchettes des nids d'oiseaux. Sans cesse elle y apportait une amélioration, un dispositif nouveau. Quand elle achetait quelque chose pour l'appartement : « C'est pour le nid. » C'était l'abri, le refuge des « inséparables » que nous étions, comme ces perruches qui se bécotent sans cesse et meurent d'être séparées. Elle disait que nous étions des inséparables avec tant d'innocence, tant d'amour ! Et quand je la rencontrais dans le couloir, à la cuisine, je ne sais où, je ne pouvais m'empêcher de lui faire du bec à bec.

Le lit, nid du nid, demandait qu'on y soit « à bras ». Si je sortais avant son réveil, je laissais un petit mot avec dessin, et si elle sortait alors que je n'étais pas là, elle me laissait de même un petit mot. Elle se voyait en oiseau, et plus singulièrement en oiseau architecte quand elle nidifiait. Il y avait identification spontanée entre elle et l'oiseau, et je m'y étais mis, me représentant, dans les dessins que je lui laissais, en une sorte d'oiseau déplumé et dégingandé. Elle adorait et regardait souvent le livre des peintures d'oiseaux d'Audubon que j'avais réussi à lui faire venir du Québec².

Nous étions aussi très souvent l'un pour l'autre deux chimpanzés, allant courbés, les bras ballants, poussant des « ou-ou-ou » suraigus (comme dans le film *Greystoke*) pour finir par tomber dans les bras

l'un de l'autre. Elle me voyait aussi en panda, quand j'étais
sommeillant, pataud, maladroit, et elle se plaisait à me répéter :
« Tu es mon panda. »

Elle avait besoin du « à bras », et j'aimais nos « à bras » qui
duraient le soir, au lit, devant la télévision. Nous marchions la main
dans la main dans la rue, nous nous tenions la main au cinéma.

Amour, poésie, tendresse
Ton oiseaux



Pour mon
inséparable
qui est
encore une
fois loin
de moi.

Cœur d'amour,
quand je rentre
moi, seulement moi,
pas de travail et
à bras. J'ai
hâte de rentrer.
(Embrasse Tunoche.)

(Dessin d'Edwige)



(Dessin d'Edwige)

Vert paradis, l'amour entre Herminette et elle : elle aimait Herminette d'un amour de petite fille. Elle avait fait faire son portrait par un peintre et avait encadré le tableau dans son bureau ; il y avait aussi deux photos d'Herminette dans notre chambre. Chaque matin, Herminette accourt vers son lit. À chaque retour de l'extérieur, Herminette l'attend à la porte (l'ayant entendu de loin, peut-être depuis la rue), lui vole dans les bras et lui roule des patins félins avec une conviction absolue.

Herminette règne. Quand son miaulement de midi fait connaître sa faim, Edwige court lui donner les croquettes ; pendant qu'on déjeune et dîne, Herminette sur le buffet nous domine, royale. Edwige donne un peu de chacun de nos plats à cette chatte devenue omnivore, lui parle, et Herminette répond avec un vocabulaire limité à un « mi ».

Vert paradis : elle était sensible à « la poésie sans forme ni conscience qui palpète dans les plantes, rayonne dans la lumière, sourit dans l'enfant, étincelle dans la fleur de la jeunesse ».

Vert paradis : elle semblait connaître le langage des oiseaux, des fleurs, des animaux, elle leur parlait et me traduisait en mots ce qu'ils disaient ou ressentaient. Elle parlait à ses chattes, mais aussi me traduisait leurs désirs, leurs mécontentements, leurs plaisirs. Elle

parlait aux fleurs. Dans mon journal du 5 décembre 1995 (*Pleurer, aimer, rire, comprendre*) : « Ce matin j'entends Edwige réprimander ses orchidées qui attendent d'être bassinées : "Mes chéries, un instant ! Je ne suis pas prête ! Vous êtes impatientes comme Minette, maintenant !" »

Vert paradis : elle avait gardé la familiarité enfantine avec le monde vivant, et son émerveillement amoureux des innombrables formes de la vie me ravissait ; je l'écoutais me décrire les oiseaux, les chiens, les chats, avec toujours les mots appropriés, des images charmantes et une précision étonnante, m'évoquer aussi les repas des loutres de mer ; elle connaissait les races de chiens et chats, leurs traits de caractère.

J'aimais la voir s'arrêter à la vue d'un chien qui lui plaisait, surtout un cocker, le flatter, le caresser, s'enquérir de son âge, de son sexe, de ses qualités.

Vert paradis – j'ai noté au début de 1996 : « L'appartement s'est rempli de plantes, et tous les matins Edwige bassine les unes, en plonge certaines dans l'évier rempli d'eau, en arrose d'autres, bref, s'affaire plus d'une heure auprès de ses végétales enfants qu'elle couvre de tendresses et de reproches. »

Et « notre » âne du Poitou ! Dans un enclos du Jardin des plantes, on avait découvert une famille d'ânes du Poitou, dont un jeune âne charmant. Nous avons pris l'habitude de venir, le dimanche, lui apporter des carottes, et dès qu'il nous voyait il accourait. J'ai trouvé dans son petit agenda en date du 12 avril 1987 ce memento : « Nanon, un kilo de carottes. » Son bonheur devant les ânes : celui de l'ami de Pouytes dont nous caressions la bonne tête, et celui qu'on rencontrait un temps près de La Bollène-Vésubie. Nous rêvions de vivre dans une campagne avec des animaux, surtout des ânes.

Vert paradis : le plaisir de faire nos courses ensemble. Pendant un temps chez Marks & Spencer où nous trouvions de la langue, de la poitrine de bœuf fumée. À l'épicerie du Bon Marché. Ou en nous promenant dans le Marais. Quand on se promenait par les rues, je regardais magasins d'alimentation et cavistes, elle regardait bijoutiers et magasins de couture, mais on restait main dans la main.

J'aimais revenir du marché, le dimanche, et sortir sous ses yeux les acquisitions faites pour son plaisir, et elle, à la vue de la belle sole « portion », du beau bar « sauvage », de la pastilla marocaine,

des fraises « garriguettes », des framboises, de s'émerveiller ; surtout, quand je lui sortais, à l'arrivée, les roses qu'elle aimait, c'était un « Merci mon cœur » radieux. C'est ce visage émerveillé pour tant de petites choses de notre vie qui me fait maintenant pleurer sans cesse.

Et son enchantement quand je lui apportais des cadeaux, des fleurs, et sa joie quand nous allions prendre le suki-yaki chez Kunigawa !

Vert paradis nos moments musicaux, les élans et les extases pour l'ouverture de *Léonore III*, la *Symphonie du Nouveau Monde*, les lieder de Schubert, notamment *Le Pâtre sur son rocher*, les chansons comme *La hija de don Juan Alba*, *Le monde est stone*. Je trouve dans le *Journal d'un livre* : « Dans l'auto, la radio nous projette soudain dans la *Septième symphonie* de Beethoven. Extase ! Nous accompagnons de nos voix l'orchestre, tout devient sublime, tout est transcendant, transcendé... On est emporté par une lame, un océan inattendu de bonheur. » Beethoven, ce maître du suspense musical, nous faisait attendre dans d'insupportables délices le thème libérateur de *Léonore III*, glorieux du finale de la *Cinquième*, sublime du premier mouvement de la *Neuvième*, et nous criions ensemble de bonheur.

Vert paradis : les jours heureux loin de Paris, parce que loin de ce qui la tourmentait ou la persécutait. Loin des soucis d'ordre et de propreté pour notre appartement où elle était incapable de s'arrêter, se détendre. Après un ou deux jours de crise (asthme le plus souvent, parfois insomnie), elle retrouvait son tempo personnel, nos rythmes s'accordaient, d'autant plus que j'étais alors moi-même disponible. Alors qu'à Paris j'étais à mon Mac ou à des rendez-vous, là, nous étions pleinement ensemble, y compris pendant mes conférences. Elle était si sensible aux beautés de la nature, aux beautés des villes, aux beautés de l'art, à la cordialité ou à l'amitié de nos hôtes ! Elle prenait plaisir à mes plaisirs, et moi aux siens. Alors s'épanouissait sa disponibilité à l'émerveillement : paysages, oiseaux, écureuils, monuments, œuvres d'art.

Ainsi, en premier lieu, Caldine, chez les Bueno, oasis d'harmonie et de bonheur où j'avais noté en 1981 : « L'âme de Xavier est là. Cette douceur, cette paix qu'il y avait instaurées demeurent, et la douceur d'Eva rayonne. Enfants, animaux, chiens, chats sont toujours en amitié les uns avec les autres. La caniche Lola est un petit clown qui attire la tendresse de tous... La maison, qui nous

émeut de sa beauté, de son site, à la fois ouverte et semblant vouloir refermer doucement ses deux ailes comme pour accueillir, embrasser... » Nous avons sans doute raté un rendez-vous du destin quand la mort de Xavier nous a privés de la possibilité de nous installer à Caldine.

À Sainte-Pétronille, au bout de l'île d'Orléans, face à Québec, chez les Dagenais, notamment la seconde fois, en 2002, où tout l'épanouissait : l'affection de Nadine, le bejaflor, le grand fleuve.

San Francisco où nous accueillirent Bernard et Deborah, la route Number One, Carmel, les loutres de mer qui la charmaient tant, Big Sur.

Séville chez Rodrigo et Anne, et une autre fois dans cet hôtel quasi mauresque de la rue de la Judería.

La croisière sur le Nil, en 1999, en compagnie de Sylvie et de Sami.

Venise par deux fois, la première au Lido, puis dans le petit hôtel Bocassini, du côté de la lagune, et la seconde fois dans une pension sur le canal de la Giudecca. Bellagio où nous allions quotidiennement déjeuner *spaghetti al pomodoro*, au bord de l'eau, puis nos promenades le long du lac où Mauro et Suzanna nous rejoignirent.

La villa Baraka, chez Guy de la Chevalerie, à la pointe de la casbah des Oudaïas, au bout du promontoire, jardin suspendu entre la rivière de Salé et l'Océan, où nous nous sommes sentis si bien.

Lecce, 1990 (malgré ma dure sciatique).

En mai 1997, Mexico, Guadalajara, puis la plage de Puerto Vallarta (avec les Baudrillard).

Prague, Budapest, Moscou.

Nos multiples séjours à Rome dont l'un où, dans les rues de la ville, je la conduisais en chaise roulante parce qu'elle s'était blessé le pied.

Naples et Capri sous la conduite d'Oscar.

Tokyo et surtout Kyoto où se noua l'amitié avec Junko, où elle s'enchantait des jardins et des palais.

Uzès où se renoua la profonde amitié pour Chantal et John.

Et nos séjours de convalescence/vacances à Saint-Jean-de-Luz, à La Rochelle. Et nos séjours chez nos amis Guy et Junko Baligand, à Veuxhaule, parmi chats et chattes, y compris Herminette.

Il nous fallait quitter Paris pour nous retrouver, pas seulement elle, moi aussi, délivré des pressions, téléphones, rendez-vous se succédant sans répit.

Elle aimait la nature et elle trouvait de multiples sources d'émerveillement dans la vie animale et végétale, mais c'était aussi une urbaine, une Parisienne, aimant la rue, lèche-vitrines, connaissant quasiment toutes les boutiques, y compris anciennes : petites merceries des VI^e et VII^e arrondissements. Elle adorait ramener des achats pour mon plaisir, pour mon confort et surtout pour notre nid, vrai nid d'amour.

Une de ses fréquentes expressions, pour un geste aimable, pour une pose d'Herminette, pour un petit oiseau : « Comme c'est gentil. » Et moi, depuis, j'aime prononcer le mot « gentil ».

Son charme unique, sa façon de s'émerveiller, de rayonner : elle était pour moi source de poésie permanente, et elle m'englobait dans son monde poétique qui la protégeait du monde dur et cruel, mais non moins réel ; et je pouvais fréquenter le monde dur et cruel parce que son monde à elle nourrissait ma vie.

Vert paradis : toutes ses attentions. Elle me nippait, choisissait manteau, veste, chemises, chaussures, pour me voir en beau monsieur. Elle veillait à ce qu'il y ait pour moi tout ce qu'il y a de plus utile, de plus beau. Elle m'avait trouvé un tatami pour faire ma gymnastique, des caisses pliables pour mes livres, tout ce qui pouvait m'être commode, les eaux de toilette, tant de petites choses, et le beau bureau d'Hodenc. Elle était cadeaux pour en faire et en recevoir (et à chaque voyage je lui ramenaï bibelots ou autres objets qui pourraient lui plaire).

En mère poule elle s'inquiétait de ma santé. Elle m'avait faxé à Rio, où j'ai dû avoir une petite indisposition : « Tu sais bien que je ne supporte pas que tu aies le moindre petit bobo. » Et alors qu'elle répugnait à ce que j'appelle le médecin pour elle dès qu'il y avait alerte, elle insistait pour que je l'appelle justement pour un petit bobo. Dès qu'elle eut diagnostiqué que j'avais une périarthrite, elle m'a massé, mis bouillotte, préparé bain chaud, puis re-massé.

Edwige était enfant et adulte, passant de la fillette à la femme, et vice versa ; elle était un être sauvage, non apprivoisé, qui pouvait

prendre l'apparence d'une dame bien élevée. Elle semblait ne pas être marquée par du savoir livresque, et pourtant elle était cultivée et aimait les belles œuvres. Sans s'être jamais intéressée aux vins, ses papilles savaient infailliblement reconnaître la qualité. Elle était dame à l'extérieur et était mécontente que je fusse si peu monsieur. Mais avec moi elle était enfantine, avec elle j'étais enfantin, entre nous c'était le vert paradis des amours enfantines. Elle et moi, frappés dans l'enfance, nous sommes restés enfants en vieillissant.

L'idée profonde d'Alberoni : « *Status nascendi* » – les choses sont belles à l'état naissant ; il faut sauver, maintenir l'état naissant. C'est cela que j'ai gardé avec Edwige.



Elle était d'une beauté nordique quasi suédoise, à cette différence qu'au lieu de lèvres minces les siennes étaient bien dessinées et d'une charmante couleur naturelle tirant légèrement vers le violet. Elle ne se mettait pas de rouge à lèvres, ni de fond de teint, sauf les dernières années, quand il y avait un dîner « dans la société », et encore, c'était très discret. Son nez, lui avait dit un esthéticien, était référentiel. Ses yeux, si beaux, n'avaient besoin de rien. Son regard bleu m'avait fasciné dès la première rencontre. Et j'ai remarqué aussi qu'elle avait conservé depuis sa jeunesse la même coiffure très simple. Tout était admirable dans ce visage comme dans les proportions de son corps. Elle ne s'est jamais vantée de sa beauté (dont elle fut aussi victime). Ses traits ne se sont pas durcis, desséchés, flétris comme chez tant de femmes après la quarantaine ; sans doute parce qu'elle avait gardé son âme d'enfant.

Elle portait des tenues classiques, mais de textures nobles, aimait le bleu ciel, le bleu dur, les couleurs délicates, les laines très douces, comme le cachemire, la vigogne, l'alpaga. Elle cherchait à la fois le coquet et le discret, le sobre et l'élégant, avec parfois une petite fantaisie qui l'amusait.

Elle n'aimait pas les couleurs trop voyantes, criardes. Elle n'aimait pas la belle jupe en cuir qu'Azzedine Alaïa lui avait offerte, parce qu'elle lui moulait les fesses. Elle changeait de toilette tous les jours, pour elle et pour moi, et elle n'était pas contente si je ne le remarquais pas et ne lui en faisais pas compliment. Elle, si belle, se faisait belle.

Son écriture était comme elle : belle, élégante, claire, précise.

Son visage ne s'altérait que sous l'effet des corticoïdes, et redevenait beau dès qu'elle cessait d'en prendre.

Quand, au matin du 29 février 2008, je l'ai découverte morte, son dernier visage tout penché sur le cou était celui d'une petite fille... (Mais quand je l'ai fait habiller et parer dans son cercueil, elle était une belle petite dame.)

¹ Dans cette bibliographie n'ont été retenus que les ouvrages relatant les expériences personnelles de l'auteur.

² Et c'est tout naturellement qu'au Pantanal, en avril 2008, deux mois après sa mort, j'ai cru la reconnaître dans un petit oiseau coquet, trottinant de ses pattes minces, et qui a fait quelques mètres en parallèle avec moi.

³ Friedrich von Schlegel.

ELLE

Edwige a 29 ans quand je la rencontre pour la première fois à Santiago-du-Chili en 1961 ; elle en a 46 quand nous nous unissons en 1978 à Ménerbes.

Une part énorme de la vie d'Edwige qui a précédé notre union m'est inconnue, et ce que j'en sais ne concerne que des événements presque toujours tragiques. Mon but n'est pas ici de reconstituer sa biographie, mais d'essayer de dire celle que j'ai connue.

Sa mère, Monique Parturier, était docteur en médecine. Elle avait chassé son mari, Charles Lannegrace, médecin bohème, père d'Edwige, alors que celle-ci n'avait que cinq ans. Puis elle était devenue chef de clinique à l'Hôtel-Dieu et avait épousé Guy Albot, grand spécialiste du foie, élu membre de l'Académie de médecine.

L'enfance d'Edwige fut brimée, son adolescence fut opprimée. Dans quelle mesure sa mère n'affectionnait-elle guère ses deux filles quand elles étaient enfants ? Edwige était persuadée de ne pas avoir été aimée. Ce qui est vrai, c'est que cette mère, avec son second mari, était sans cesse absente pour hôpital, clinique, réceptions, rencontres, voyages, congrès. Elle ne s'occupait pas d'Edwige ni de sa sœur jumelle, Evelyn, les confiant à la bonne, et les petites mangeaient seules à la cuisine. Edwige n'a pas cessé de se rappeler les absences, punitions, claustrations, envois en pénitence, persécutions subis de sa mère durant son enfance et son adolescence. Envoyée en vacances chez une grand-mère et un grand-père dépourvus de tendresse et encore plus autoritaires que sa mère. Très souvent séparée intentionnellement de sa sœur jumelle à qui la liait une complicité naturelle. Cette mère interdisait tout ce qu'aimait Edwige : son chat, qu'elle a donné à un garagiste, le cinéma, ses copines qui n'étaient pas d'extraction bourgeoise. Adolescente, s'asseoir au café lui était interdit, et les propositions de Melville ou Hossein pour l'embaucher dans leurs films furent rejetées avec dégoût par la mère.

Je ne sais plus exactement à quel âge, encore adolescente, elle fut envoyée au couvent du Sagrado Corazón de Jesus, à Madrid, pour y subir la vie des nonnes sous la tutelle d'un parent espagnol, le docteur Marañón. Est-ce que sa mère la trouvait trop séduisante ?

séductrice ? rebelle ? Tout cela à la fois, peut-être. Elle s'est évadée du couvent, a hélé un camionneur, puis, sa mère ayant alerté toutes les polices, elle fut arrêtée par les gendarmes et ramenée manu militari au domicile parisien. De même, encore jeune fille, sa mère l'avait fait enfermer lorsqu'elle la découvrit enceinte...

En dépit de tant de souffrances subies, elle adorait cette mère.

Enfant, Edwige était anorexique et souvent malade, notamment des bronches. Est-ce qu'inconsciemment elle ne cherchait pas à attirer par là l'attention et l'amour de sa mère, si autoritaire et toujours ailleurs ? Son âme d'enfant n'aurait-elle pas alors supposé qu'il faut souffrir pour attirer l'amour ? Sa mère lui avait inculqué qu'elle n'était bonne à rien et l'empêcha d'être danseuse, comme elle l'avait rêvé. Est-ce cela qui l'empêcha de poursuivre le violon ? de continuer ses études ?

Quelque chose en elle a été brisé par sa mère. Quelque chose d'autre en est né.

Plus tard, la mère vieillie a ressenti beaucoup d'amour pour sa fille qui, en dépit (ou à cause) du martyre subi, adorait celle qui fut pourtant si dure, rigoriste et prohibitrice. Comme je l'indique plus loin au chapitre « Nous », Edwige fut pendant plus de dix ans angoissée par cette mère qui multipliait les appels de nuit et de jour pour annoncer sa mort imminente.

Edwige était viscéralement liée à Evelyn, sa sœur jumelle, si dissemblable physiquement et moralement. En dépit des séparations décidées par leur mère, elles étaient, enfants, solidaires au sein d'un univers glacé d'adultes.

Evelyn avait une double nature. L'une, ouverte, affectueuse, généreuse à l'extrême, poétique, insouciante, vivant dans l'instant, passant de l'euphorie aux larmes, et, devenue adulte, demeurée enfantine comme sa sœur. L'autre, fermée, méfiante, hostile. Passée l'enfance, elle demeura une alliée, voire une complice d'Edwige, mais elle passait de l'adoration à la détestation, de la compassion à la jalousie, et supporta mal une rupture de complicité quand j'entrai dans la vie d'Edwige.

Je fus longtemps leurré sur la réalité des sentiments d'Edwige pour son père, camouflés derrière une feinte indifférence. Dès le début de notre relation, elle m'avait dit avec détachement que son père était un « étranger » qu'elle n'avait pas connu. Puis, toujours à nos débuts, elle m'annonça sa mort d'une voix neutre en me disant que cela ne lui « faisait rien », me répétant qu'il était un étranger – « Je ne sais même pas où il est enterré ».

Pourtant, lors d'une de nos toutes premières rencontres clandestines, dans une chambre du Grand Hôtel japonais du quai Citroën, au moment du bain, elle, adorant l'eau, riant comme un enfant, lâcha : « Savonne-moi comme faisait mon père ! »

Je retrouve dans mon journal de 1994 (2 mai) : « Déjeuner offert par la municipalité de Cannes au palais des Festivals. Un orchestre tsigane circule de table en table. Le violoniste, penché sur Edwige, joue un air bien connu, et je vois les larmes ruisseler sur un visage apparemment indifférent. Je l'interroge : "C'est une chanson qu'aimait beaucoup mon père." »

Plus tard, à la radio, une autre chanson lui fit couler les larmes, et c'était aussi une chanson qu'aimait son père.

En novembre 2007, une musique nous arrive de Mezzo pendant qu'on commence à dîner ; je vois soudain Edwige en larmes. Elle me dit qu'elle ne pleure pas, que tout va bien ; je la supplie de parler (lui aurais-je fait du chagrin sans le savoir ?) ; finalement, elle me dit que c'est l'*Ave Maria* de Gounod qu'aimait tant son père.

Par trois fois, donc, j'ai pu constater que le surgissement inattendu du souvenir de son père la mettait en pleurs.

Mais, quand je lui ai demandé si elle avait revu son père par la suite, elle m'a dit froidement qu'il avait larmoyé quand il l'avait rencontrée, adolescente. Il avait dit lors d'une autre rencontre, je crois : « Comment ai-je pu faire une aussi jolie petite fille ? » Cette fois-là, elle me parla du petit merle qu'elle avait recueilli, que son père essayait de nourrir et que sa mère avait jeté par la fenêtre ; le père avait couru dans la rue, sur la chaussée, parmi les voitures, pour retrouver le petit merle...

Une autre fois, elle m'a révélé qu'elle écoutait derrière la porte quand sa mère avait chassé son père, alors qu'elle-même avait cinq ans. Aussi bien elle que Guy Albot, le second époux de sa mère, m'avaient dit que son père était « bohème », médecin ne faisant pas payer ses clients démunis, préférant recevoir une toile de ses amis peintres plutôt que de l'argent, pratiquant l'homéopathie, ce qui lui avait valu des ennuis (radiation de l'Ordre des médecins ?). Ce qui lui avait surtout valu d'être chassé par sa femme. Comme, par la suite, la mère fit en sorte qu'enfant elle ne vît pas son père, Edwige s'était convaincue que celui-ci l'avait abandonnée, et essaya de se persuader que c'était un « étranger ».

Je ne m'étais pas interrogé sur le fait qu'elle avait employé le terme dépréciatif de « larmoyer » lorsque je lui avais demandé si elle avait revu son père. Et je n'avais pas compris, sur l'instant,

qu'elle avait souffert de ce qu'il n'eût fait que larmoyer, au lieu de la prendre dans ses bras, de lui dire qu'il l'aimait, d'expliquer pourquoi il n'avait pu l'emmener avec lui. Lui-même avait dû être très timide devant cette jeune fille apparemment si froide.

Les pires tragédies humaines viennent non seulement de la cruauté, mais aussi de l'incompréhension.

Enfin, il y eut la photo de son père, qu'elle me montra alors qu'elle s'était déjà préparée à mourir, en février 2008, sans doute parce que son âme en voie d'apaisement avait d'une certaine façon surmonté le ressentiment. Inconscient que cela signifiait un adieu à son père, je fis un ultime effort pour la convaincre de le reconnaître : « Il faut que tu l'encadres, que tu l'affiches, c'est lui qui était une personne merveilleuse, désintéressée, aimable ! » Je la priais de mettre en évidence cette photo qu'elle avait retirée de ses fouilles, et de l'installer parmi les innombrables icônes de sa mère. Elle m'écouta, ne dit rien, n'en fit rien. Peut-être avait-elle alors compris qu'il n'avait pu la prendre avec lui ? Et peut-être que l'éloge que je lui fis de son père contribua à l'apaiser à son égard ? Je crois qu'elle admettait ce que je lui disais, mais il était trop tard, elle se savait aux portes de la mort. Avait-elle tenu à me montrer cette photo pour que je lui redise le bien que je pensais de son père ? Pour lui dire au revoir sans rancune ?

Même alors, je n'avais pas mesuré à quelles profondeurs elle avait enfoui l'amour pour son père, enfermé à double tour dans une gangue de ressentiment camouflé en indifférence.

Pauvre enfant ! Je ne peux m'empêcher de pleurer en évoquant ce malheur. Et elle, que de larmes secrètes aura-t-elle versées sans que nul ne s'en doute !

Et pauvre homme.

Mon chagrin, ma douleur aujourd'hui, ce n'est pas seulement sa mort, c'est cet amour si grand de part et d'autre, invisible par l'un et par l'autre, c'est l'horrible et irréparable malentendu. Ce qui me fait pleurer, ce n'est pas seulement son absence, c'est le chagrin qu'elle a dû éprouver toute sa vie de ne pas avoir été retrouvée par son père. C'est la douleur de toutes les douleurs irrémédiables qu'ont subies par malentendu de pauvres humains qui s'aimaient.

Elle a vécu comme un abandon le départ de son père, et comme sa mère le lui avait interdit, elle ne l'a guère revu, enfant ; puis, quand elle l'a revu, il était trop tard : l'idée qu'il l'avait abandonnée s'était incrustée et consolidée dans son esprit. Et elle a recouvert d'insensibilité l'amour secret qu'elle gardait pour lui.

Sa mère voulait la marier à un riche fils de famille. Je ne sais rien des circonstances dans lesquelles elle rencontra un homme marié, A., qui la mit enceinte. Je sais qu'Edwige fut alors enfermée par sa mère dans une maison isolée dont elle s'évada par la lucarne des cabinets. A. divorça et l'épousa. Sa fille, Zouzou, est-elle née avant mariage ? Je ne sais rien de ces circonstances, et préfère ne rien demander.

Zouzou a vécu la même douleur d'abandon par sa mère qu'Edwige par son père. Elle avait huit ans quand son père a chassé Edwige en découvrant une lettre qu'elle écrivait à son amant. Elle était restée à Santiago-du-Chili où résidaient ses parents, qui s'étaient absentés pour un mois en France. Elle ne fut pas témoin de la scène, qui eut lieu à Paris. Elle vit revenir son père seul.

Une nouvelle tragédie a ainsi recommencé avec sa fille dont l'amour était si absolu qu'il s'est transformé en souffrance d'abandon... Zouzou, elle aussi, a cru, plus que cru, a été et est restée certaine qu'Edwige l'avait abandonnée à Santiago. En témoignent deux lettres que j'ai trouvées par hasard d'A. (l'époux) à Monique (mère d'Edwige et grand-mère de Zouzou) lui demandant d'expliquer à l'enfant que sa mère ne l'avait pas abandonnée. Je relève ce passage d'une lettre du 2 juin 1964 parlant de sa fille : *« Elle a développé un complexe d'abandon qui se traduit par une sorte de jalousie, de rancœur très compréhensibles. Cela ne veut pas dire qu'elle se soit détachée de sa mère, au contraire, mais qu'elle ne peut supporter l'idée d'avoir été abandonnée. »* Le sentiment d'abandon s'est incrusté en Zouzou et elle en a gardé, durant toute la vie de sa mère, un ressentiment inapaisé. Je sais qu'il y a eu conflits entre Edwige et sa mère, Edwige et A., pour la garde de Zouzou ; qu'Edwige a pu, une fois remariée, reprendre sa fille sous son toit, mais la cohabitation aggrava malentendus et incompréhensions, suscitant le départ de l'adolescente. Je suis témoin de l'amour immense et douloureux d'Edwige pour sa fille. Je suis hélas témoin de leur incapacité réciproque à se retrouver. Et, dans le dernier mois, en février, quand Edwige préparait sa mort sans me le dire, elle me répétait sans cesse : « Zouzou ne m'aime pas. » Moi : « Mais si, elle t'aime ; quand tu as été opérée, elle est venue à la clinique. Etc. » Un non-dit réciproque n'a cessé de les faire souffrir l'une et l'autre. Chacune a attendu en vain une parole de l'autre.

Il y a là une répétition tragique et à peu près au même âge pour l'une et pour l'autre. Zouzou enfant a été persuadée que sa mère l'avait abandonnée. Edwige enfant a été persuadée que son père

l'avait abandonnée. Ces amours réciproques si profonds ne se sont pas rencontrés, ou plutôt chacun s'est heurté à un mur jamais franchi, jamais démoli, créé par le malentendu à partir de la séparation : entre elle et son père, entre elle et sa fille.

Un même atroce malentendu, le plus douloureux de tous, a sauté de génération en génération.

S'il est vrai, comme j'en suis maintenant convaincu, que la vérité secrète d'Edwige était son amour pour son père, je vois que la vérité de Zouzou, si souvent recouverte par la rancune d'avoir été abandonnée, est l'amour pour sa mère, et cette vérité, à la différence d'Edwige pour son père, elle a pu la dire au cimetière avec ces mots inouïs : « À jamais tu seras la fée de mon enfance... ma bien-aimée... mon rêve ! »

Je songe ici à Maeterlinck : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes. »

De 1961 à 1978, Edwige fut ballottée entre deux hommes qui la sentaient mentalement hors de prise, subordonnée à une mère dominatrice qui avait détruit son enfance, privée de sa fille qu'elle voulait reconquérir, impuissante à la comprendre et à s'en faire comprendre. Dans cette vie tourmentée, elle souffrit de fréquentes affections bronchiques, d'un zona au visage, de la morsure d'un chien-loup, boulevard Saint-Germain, qui lui déchira une main, ce qui lui fit endurer plusieurs interventions chirurgicales.

L'abandon par son père, les propos dénigrants de sa mère durant son enfance et son adolescence, avaient fait qu'elle doutait profondément d'elle-même, de sa qualité, de ses qualités, de ses dons, de son intelligence, elle si douée, si belle, si intelligente. Son inquiétude de cesser d'être aimée revenait souvent. Elle me disait alors : « Ah, avant tu m'embrassais sans cesse ! » Et moi : « Mais je t'embrasse sans cesse, je t'embrasse quand je te croise dans l'appartement, j'ai tout le temps envie de t'embrasser ! » Elle faisait mine de ne pas en être convaincue, puis elle craignait ne pas m'intéresser : « Est-ce que je t'ennuie ? » Et je disais qu'au contraire elle me charmait. Elle avait même douté que je pusse lui revenir de Montréal où j'étais parti organiser ma séparation d'avec Johanne, en 1979, justement pour vivre avec elle.

Les humains lui avaient été funestes ; les uns l'avaient trop aimée, d'autres pas assez, d'autres mal... C'est seulement avec sa nièce Criquet qu'elle entretenait une affection profonde, continue, sereine, véritable oasis au sein de drames et d'incompréhensions familiales.

je t'en supplie crois
moi, je t'aime, je suis
fon de toi, sens le
sens le je t'en supp'



(Dessin d'Edgar)

Ses déceptions et ses déboires avec les humains ont réorienté son immense capacité d'amour sur ses animaux familiers, chiens, puis notre chatte Herminette, et fait s'épanouir son aptitude à l'émerveillement pour la vie animale, surtout celle des oiseaux. Son sentiment de solitude dans le monde humain qui l'entourait amena son besoin de confiance et de tendresse à se fixer sur des compagnons animaux. Toute petite elle avait eu un chat qu'elle chérissait et que sa mère lui avait impitoyablement arraché, en dépit de ses pleurs, pour le donner à un garagiste. Puis, quand elle était à la campagne, chez un peintre ami de ses parents, je crois que c'était Bissière, elle avait un cochonnet, Petit Louis, toujours avec elle, qui la suivait jusqu'à l'école du village, puis revenait la chercher à quatre heures. Elle prenait plaisir à tirer les oreilles de

Petit Louis pour le faire couiner. Il couchait dans son lit.

Puis elle eut des chiens : un teckel qu'elle affectionnait beaucoup, Mimi chéri, puis Justin, le cocker fauve, qu'elle avait eu chiot ; il lui léchait sans cesse les lèvres, ils étaient inséparables (je pense que, durant ses solitudes parmi les humains, il fut son véritable ami). Mais Justin avait des crises de folie, et brusquement la mordait. En dépit de ses blessures, elle gardait Justin, qui, du reste, redevenait tendre, oubliant son accès dément. Elle habitait rue de la Pompe et tous les matins allait au bois de Boulogne pour laisser galoper Justin, encourageant sa course folle par un « lé lé lé ». Elle se résigna à se séparer de Justin après que celui-ci, fou de jalousie, eut essayé de me bouffer alors que j'étais nu, dans notre lit, auprès d'elle, et m'eut infligé plusieurs morsures. La vue de mon sang décida Edwige, et sa sœur prit Justin avec elle.

Il y eut enfin Herminette qu'elle a aimée d'un véritable amour.

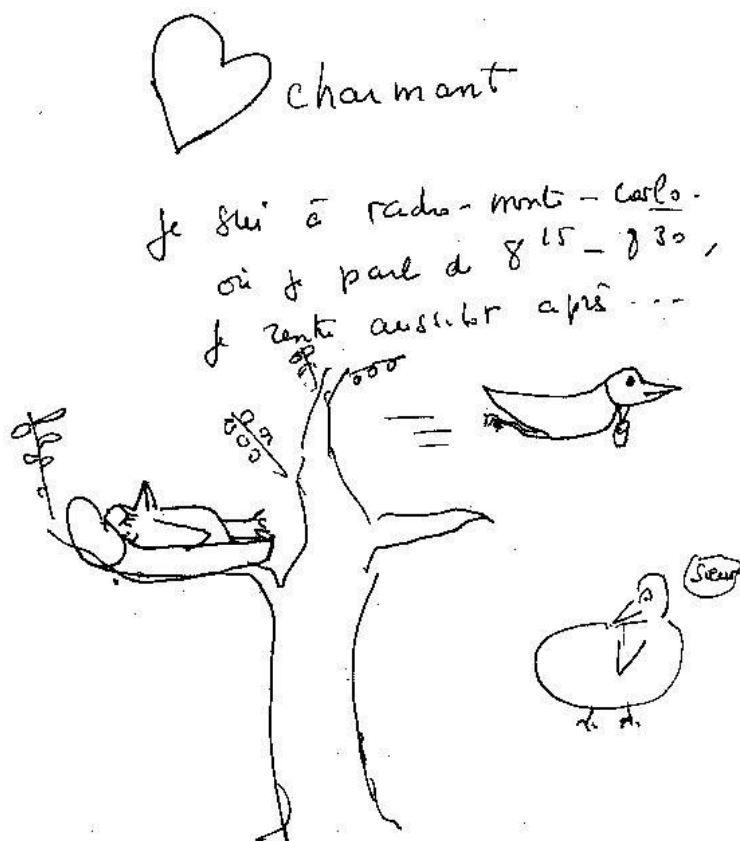
Elle n'a pu vivre que dans l'amour des chats, des chiens, des oiseaux.

Tant de souffrances subies l'avaient, en un sens, quasi immobilisée dans l'enfance. L'empreinte de sa mère était de surface : bien élevée, bonnes manières. Tout en s'habillant en dame, en sachant soutenir des conversations de dame, en ayant toute l'apparence d'une belle dame parmi les dames et les messieurs, en étant aussi une dame, Edwige était restée la petite fille perdue que le passage à la dame n'avait pas effacée, et un être sauvage non vraiment domestiqué. Elle était de ces femmes dont la culture n'avait pas étouffé la nature.

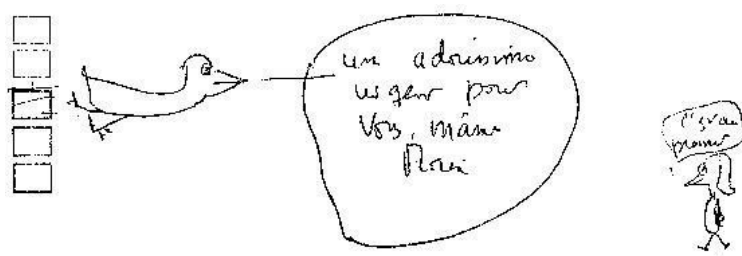
Tout son être était demeuré source de poésie. La poésie était présente dans son visage, ses gestes, ses expressions, ses goûts, ses émotions, ses émerveillements. Quelles réserves d'enchantement et de joie en elle !

Cette petite fille malmenée, incomprise, manipulée toute sa vie, était demeurée candide, y compris dans ses mille petites ruses destinées à se protéger. Elle m'a dit une fois : « Je sais que je suis très naïve. » Sa conscience d'être naïve ne lui ôtait rien de sa naïveté. Je m'amusais à lui raconter comme événements réels des histoires invraisemblables qu'elle écoutait avec candeur jusqu'à ce que je lui avoue : « C'est une blague. » Dans sa naïveté, il y avait à la fois sa fraîcheur d'enfant et l'état naissant propre à son être (la *nativité*, comme dit Schelling). Elle n'était pas consciente de la beauté de sa nature. Son innocence, sa candeur sont demeurées

intactes jusqu'à la fin.



(Dessin d'Edgar)



(Dessin d'Edgar)

Je pense à sa nature affectueuse. Elle s'ouvrait comme une fleur dès qu'elle sentait sympathie et affection, et elle se refermait si elle sentait froideur ou antipathie. Mais comme elle était aimante quand elle s'ouvrait !

Sa capacité d'affection s'exprimait notamment dans l'amitié. Elle avait, bien que quinquagénaire, vécu une amitié d'adolescente pour Nadine, Sylvie, Flavienne, Dominique, Marie-Ange Baddou, Jeanne.

Et, à 70 ans passés, elle avait la capacité de se faire, comme à 16 ans, des copines comme Pascale et Marie-Ange. Elle n'était pas « classiste », elle éprouvait amitié et aimait parler avec Jean-Luc, Caroline, Mme Lachens, comme avec ses copines boutiquières. Ses sympathies ignoraient les hiérarchies sociales ou les différences ethniques. Tout en ayant retenu en surface certains préjugés de Guy, son beau-père, vis-à-vis des Arabes, elle avait des amitiés profondes pour Tajjedine ou Rheda.

Edwige avait une présence forte pour tous ceux qui l'ont connue en sympathie. Pour moi, je le vois bien maintenant, c'était une présence solaire.

Il faut aussi que je dise sa modestie, sa retenue, sa décence. Edwige était d'une extrême pudeur, à commencer dans ses propos. En relisant les lettres à ses amies, je vois que, si discrète en paroles pour exprimer ses sentiments, elle les livrait dans sa correspondance où elle extériorisait son affection. Pudique, elle l'était non seulement pour elle, mais aussi pour moi. Elle ne voulait pas que je me promène nu devant une fenêtre, craignant le regard des voisins.

Elle était cultivée mais ne le faisait nullement voir. Il n'y avait jamais chez elle la moindre ostentation pour faire valoir ses connaissances ou ses relations. Elle ne s'est jamais vantée de quoi que ce soit. C'est en vivant avec elle que j'ai découvert l'étendue de sa culture musicale et littéraire. C'est par hasard que j'ai appris qu'elle avait joué du violon.

Elle était, comme moi, curieuse de tout. Elle est demeurée curieuse jusqu'à la fin, s'intéressant à l'histoire, évidemment à la zoologie et à la botanique, aux découvertes scientifiques, à l'actualité politique (nous y étions en désaccord). Je relève sur une page de carnet qu'elle avait noté de lire *La Machine univers*, de Pierre Lévy, *Psaume*, de Friedrich Gorenstein, *Le Temps des barbares*, de Pierre Miquel, *Les Grands Ducs de Bourgogne*, de Pierre Calmette.

Elle s'était mise à l'ordinateur et à l'Internet avec une application inouïe, voulant tout comprendre avant de s'en servir.

T. S. Eliot disait : « *Human kind cannot bear too much reality.* » La réalité avait été si cruelle à son égard qu'Edwige l'avait imbibée d'imaginaire pour la supporter.

En elle, la contamination entre réel et imaginaire avait dû s'effectuer dans l'enfance, quand, se sentant abandonnée de son père, ignorée ou incomprise de sa mère, elle s'était réfugiée dans un

univers poétisé de rêves éveillés. Depuis, il y avait toujours une part d'embellissement, de dramatisation ou de transmutation dans les récits qu'elle faisait. Quand elle racontait un souvenir qui nous était commun, je le voyais non pas déformé, mais transfiguré. Sa façon de mêler imaginaire et réel était aussi sa poésie.

Parfois elle croyait avoir vu ou vécu ce qui était advenu dans son imagination... Je me suis souvent demandé si, pendant mon absence à Montréal, elle s'était vraiment fait avorter de jumeaux, ou si c'était une manière d'exprimer son désir irréprensible d'avoir de nous deux enfants.

Elle était dans un ailleurs et il y avait de l'ailleurs en elle. Quand elle venait avec L. rue des Blancs-Manteaux pour un dîner collectif, elle était muette, toujours ailleurs, absente. Perdue dans des pensées ? souvenirs ? rêveries ? Je la regardais souvent à la dérobée.

J'ai toujours eu le sentiment qu'elle portait en elle non seulement du secret, mais du mystère. Elle semblait parfois proche d'un état second, quasiment de « voyance » au sens rimbaldien du terme.

Elle fut sujette au somnambulisme et je me souviens à ce propos de deux épisodes. On habitait alors dans un étage élevé de la tour Jade, près de la place d'Italie. Nous étions au lit, dormant, et soudain je me réveille en pleine nuit, elle n'est plus là, je cours jusqu'au couloir d'entrée, elle est à la porte, en veste de pyjama, son beau petit cul nu, avec son sac à main ; je la touche doucement, elle dit : « Je suis très pressée », je la ramène très délicatement au lit où elle se rendort. Le lendemain matin, elle ne se souvenait de rien.

Autre épisode. Nous étions rentrés de voyage, toujours à la tour Jade, et pendant des jours elle chercha en vain ses clefs d'appartement qu'elle avait cachées quelque part. Une nuit elle se lève, toujours en veste de pyjama, je la suis, elle va à la salle de bains, monte sur le rebord de la baignoire, ouvre un placard situé au-dessus de la baignoire, où étaient accumulés draps et linge, et sort de dessous la pile de linge son trousseau de clefs. Je l'aide doucement à redescendre, la recouche sans qu'elle s'éveille. Le matin, quand elle ouvre les yeux, j'agite devant ses yeux le trousseau de clefs. Elle, étonnée : « Où l'as-tu trouvé ? »

Le somnambulisme qu'elle manifestait parfois, et qui lui permettait de découvrir ce qu'elle savait déjà inconsciemment (la cachette d'un trousseau de clefs sous une pile de linge), était un aspect de son intuition télépathique, qui lui faisait saisir mes états mentaux non seulement quand on était ensemble, mais aussi quand on était éloignés l'un de l'autre. Sans être consciente de quoi il

retournait, elle sentait que quelque chose se passait.

Un soir de novembre 2007, Edwige sort du lit, persuadée que Mixa, notre seconde chatte, n'est pas dans l'appartement ; je me lève aussi, cherche Mixa partout, ouvre la fenêtre de la salle de bains, l'appelle en vain. On ne la trouve pas. Je dis : « On n'a pourtant pas ouvert la fenêtre de la chambre. – Si ! tu l'as ouverte un instant » (pour chasser une malodeur). J'ouvre la fenêtre : Mixa toute mouillée se tient sur le balcon, tout contre la fenêtre... Je la prends, l'essuie toute, l'enveloppe, la frotte et elle va passer la nuit au lit près de nous. Je note dans mon journal : « L'inouï est cette brusque intuition d'Edwige, qui a déjà eu des télépathies. » Je crois qu'il y eut une relation télépathique entre elle et Herminette avant même leur rencontre.

J'ai trouvé dans mon journal de 1986 la parole si vraie de Malarewicz : « Elle a, depuis son enfance, besoin de jardins secrets. » Oui, ces jardins secrets de rêve, d'amour des animaux, de petits trésors cachés, elle en avait eu besoin pour vivre et continuait d'en avoir besoin pour continuer à vivre. Et si elle a toujours refusé les psy, y compris finalement Malarewicz, c'est sans doute pour que nul ne viole les secrets de son être.

Elle n'était pas dissimulée, mais, enfant, elle simulait et dissimulait pour se protéger de l'autoritarisme de sa mère, de celui des grands-parents chez qui on l'envoyait, et, devenue adulte, pour se protéger enfantinement du monde adulte. Ainsi, depuis l'enfance, elle se défendait ou croyait se défendre par des cachotteries ou des petits mensonges enfantins eux-mêmes : elle n'osait pas dire à une amie qu'elle était fatiguée et ne pouvait la voir, elle disait qu'elle avait une consultation médicale ou je ne sais quel empêchement extérieur. Elle croyait naïvement qu'un petit mensonge était plus crédible que la vérité.

Que j'ai été cruel quand je lui ai dit que Mme Lachens et Zouzou s'étaient rendu compte qu'elle leur avait fait de petites menteries ! Apparemment, je lui donnais une information utile, mais, au fond, c'était pervers de ma part et je le sentis en le lui disant.

Comme elle m'avait parlé de Mme Lachens, je lui dis : « À propos de Mme Lachens, je l'ai rencontrée l'autre jour dans la rue, elle m'a demandé comment tu avais passé la nuit, j'ai dit qu'il me semblait que tu avais dormi. Ah, m'a-t-elle répondu, elle m'a dit qu'elle avait passé la nuit assise sur le bord de son lit, incapable de dormir. » Et puis j'ajoute : « C'est comme pour Zouzou, elle me téléphone pour me demander des nouvelles, je lui en donne, mais, après ça, je me rends compte qu'elles sont différentes de celles que tu lui as

données. »

Et soudain je vois le visage d'Edwige se décomposer, et elle sanglote, en proie à un indicible chagrin ; je me mets à genoux auprès d'elle, l'embrasse, lui dis mon amour ; elle me dit : « Je ne veux plus manger. » Je l'incite doucement à prendre de cette sole que j'ai achetée pour elle. Elle s'y met, mais moi je ne peux retenir mes larmes : « Pourquoi pleures-tu ? – Parce que je t'ai fait pleurer. » Elle me caresse le visage, mes pleurs s'arrêtent, puis je la conduis à la salle de bains pour ses dents, puis au lit (elle est très fatiguée), je me couche près d'elle, lui tiens la main, lui embrasse le bras, son pauvre bras rempli de bleus, je pleure. J'ai compris que je lui avais fait un des plus profonds chagrins qu'on pût lui faire. Je le regretterai toute ma vie.

Ses mensonges étaient toujours de protection, même quand le danger était imaginaire. Et comme, de plus, elle mêlait dans ses souvenirs le réel et l'imaginaire, on pouvait difficilement faire la part de la fabulation et celle de la dissimulation.

Ceux qui l'ont mal connue ou qu'elle n'a plus aimés se souviennent principalement de ses dissimulations et de ses mensonges. Mais c'était la défense d'une faible enfant, ballottée entre des adultes dont elle pensait devoir se protéger. Elle mentait avec innocence.

Ses petites ruses, ses petites dissimulations étaient souvent adorables. Quel petit écureuil ! Elle cachait bien entendu ses cigarettes, mais pas seulement les cigarettes ; elle rangeait très soigneusement des objets de toutes sortes, puis les oubliait. Elle avait des cachettes carnets, des cachettes bibelots, des cachettes billets de banque (comme si elle allait en manquer). Je lui disais qu'elle était comme Mélisande, ma petite Yorkshire, qui enterrait une friandise dans un jardin, puis, le lendemain, oubliant où elle était enterrée, la cherchait partout fébrilement. Souvent Edwige cherchait un objet rangé – clefs, appareil photo, jumelles –, et refusait d'interrompre la recherche qui pouvait durer des jours.

Elle économisait en cachette sur son compte postal, et puis, un jour, triomphalement, au moment d'une importante dépense, alors que je me trouvais à sec, elle me disait : « J'ai trois mille euros à mon compte. » Elle prit sur ses économies secrètes la somme nécessaire pour acheter une voiture à Zouzou en août 2007. Après sa mort, je découvris qu'elle avait encore un peu d'argent sur ses comptes postal et bancaire.

Edwige était un être extrêmement affectueux mais qu'un rien

rebutait et qui alors se refermait. Il y avait des moments où, sur quelque déclic extérieur – un regard (parfois mal interprété), un rien –, mais parfois aussi un déclic intérieur, elle se fermait comme une petite huître, se sentant seule, non aimée, incomprise, environnée d'ennemis. Comme chacun (comme moi-même), elle avait une seconde personnalité ; chez elle, cette personnalité surgissait du retour de la solitude et du chagrin de l'enfance, du départ d'un père aimé vécu comme abandon et trahison, de l'absence de la mère ou au contraire de sa présence autoritaire et incompréhensive. Alors elle était clôturée sur elle-même, méfiante, hostile, elle se pensait aimée de personne, détestée par tous, et sa fermeture cachait une grande souffrance.

Dès notre quasi-séjour de noces au Lido de Venise, j'avais noté l'irruption de la seconde Edwige, celle qui portait toute sa souffrance d'enfant abandonnée, toute sa certitude de ne pas être aimée, se murait, rejetait autrui.

J'ai cru pendant un temps que la première Edwige reviendrait avec des arguments rationnels, mais ceux-ci étaient non seulement inopérants, mais aggravants. Jusqu'au jour où elle m'a dit, alors que je m'épuisais en raisonnements : « Il suffit que tu me prennes à bras », et, depuis lors, j'utilisais la recette. Bien sûr, ce n'était pas simple. Je la prenais à bras, elle, d'abord réticente, me donnant des grands coups de coude dans la poitrine pour me repousser, moi, la serrant, voulant mettre mes lèvres sur les siennes farouchement closes, elle, détournant le visage ; et puis, à un moment, elle se décrispait, je sentais un relâchement, un frémissement, ses lèvres acceptaient les miennes, ma bouche saisissait la sienne, et elle répondait par mille baisers haletants à mes baisers, nos bouches s'embrassaient alors convulsivement, nous nous entre-baisions, heureux, et mon Edwige redevenait l'aimante aimée.

Oui, le « à bras » si essentiel, si vital pour elle ! Au lit, en regardant la télévision, il fallait être « à bras ».

Je suis tombé sur des passages qui montrent cette alternance enfer-paradis :

« E. est tantôt la plus adorable des enfants, tantôt une petite mégère odieuse (ce dont elle ne se rend jamais compte). Ayant mal dormi *because* un rideau mal fermé, elle s'est réveillée mégère, puis est redevenue adorable » (24 février 2001, à Sitges).

Il y eut des heures terrifiantes, durant l'été 2004, quand elle souffrait tellement, à Hodenc, à la fois du ventre, de la respiration et de sa fracture... C'est la douleur qui faisait sortir sa seconde

personnalité, elle-même fille de la douleur.

Je comprends mieux, désormais, sa deuxième personnalité, fermée, qui surgissait parfois, avec sa terrible solitude dont je la tirais en la prenant « à bras » et en l'embrassant. Mais toutes ces ombres mettent encore plus en relief, en valeur, sa sublime lumière. Aucun être ne m'a donné, comme elle, le sens du merveilleux, et ce, presque constamment durant toutes nos années communes.

Comme elle a souffert, enfant ! Comme elle a souffert, toute sa vie ! Ai-je été porté vers Edwige, dès que je l'ai vue, par mon radar qui me rend intuitivement sensible aux visages féminins qui portent secrètement en eux une douleur d'enfance ?

Mais aussi, comme elle a disposé jusqu'à la fin d'une aptitude enfantine à la joie, à la gaîté ! Elle aimait, comme moi, plaisanter, et répondait du tac au tac à mes calembours ; elle avait des mots drôles, comme capharNAHOUM, pour évoquer mon bureau toujours en désordre ; ou bien une expression : « J'ai dû retirer mon bigorneau avec une épingle », pour décrire ma résistance à changer d'appartement.

Elle disposait surtout d'une capacité toujours renaissante d'aimer et de s'émerveiller, qui lui a inspiré des bonheurs, des plaisirs, des sourires et des rires tout au long de nos années, jusque dans les périodes les pires !

Voilà : il faut que douleur et joie soient au centre de ce livre comme elles sont au centre de mon amour pour Edwige.

Elle était extraordinaire dans le sens littéral et dans le sens commun du terme. Quelle incroyable poésie dans ce petit être ! Si petite, si désarmée, si intrépide,

Ce cœur si aimant,

Elle a aimé son père et caché son amour,

Elle a aimé sa mère en dépit de tant de souffrances subies,

Elle a aimé sa fille en dépit de tant de cruels malentendus,

Elle m'a aimé ; si son exclusivisme parfois m'étouffait, l'ampleur de son amour me comblait et m'enchantait.

Enfin, en février 2008, alors qu'elle préparait en secret sa mort, son héroïsme, sa grandeur d'âme, sa noblesse ont été la révélation et

l'expression sublime de sa propre nature.

Mon cœur
Dit le mi vraiment.
Qui suis-je pour toi ?
Toi qui es la vie pour
moi.
Ce, tes p derniers
de te voir, souvent
de te voir.
Je t'aime à
mourir.
Edwige

Mon beau zantier
Rou. Rou
Appelle moi chez
maman
J'ai eu de
t'entendre.
1000 Baisers

NOUS



Elle avait quarante-six ans quand enfin nous fûmes ensemble. Je l'avais rencontrée quand elle avait vingt-huit ans.

Rencontres

L. était venu me chercher à l'aéroport de Santiago-du-Chili, le 7 juin 1961. J'allais faire un cours durant l'été aux étudiants latino-américains de la Flacso (Facultad latinoamericana de ciencias sociales) où il enseignait lui-même. Il me conduisit chez lui où étaient réunis un certain nombre de Français travaillant au Chili. J'ai été aimanté dès le premier regard par le visage d'Edwige. Deux missiles sont sortis de ses yeux et m'ont atteint au cœur.

L. voulait me faire connaître une des convives. Je lui dis : « Non, moi c'est la petite blonde aux yeux bleus qui me plaît. » Il me fait comprendre qu'elle lui est liée.

Le lendemain, dans la Mercedes de L. qui nous conduit sur le Pacifique, j'étais à côté d'elle sur le siège arrière, elle avait une main sur son genou, j'ai mis ma main sur sa main ; elle ne l'a pas immédiatement retirée, ce qui m'a donné espoir, mais, le lendemain, L. me dit, sarcastique : « Alors, on met sa main sur la main d'Edwige ? » J'ai bredouillé, j'ai compris qu'elle m'avait « dénoncé », je suis devenu froid avec elle quand je l'ai rencontrée ultérieurement ; j'ai pris pour amante une beauté populaire chilienne.

Edwige est mariée à A. et a une petite fille. Fin 1961 ou début 1962, le couple fait un séjour à Paris, la petite fille est restée à Santiago. Edwige a commencé une lettre à L., oubliée imprudemment, qu'A. découvre ; il la chasse et elle va se réfugier chez Violette. Quand je retourne à Santiago, en juin 1962, je retrouve A. seul dans l'avion que je prends à Dakar. Il dit qu'il veut tuer l'ami qui l'a trompé ; j'essaie de l'en dissuader.

En août ou septembre 1962, je suis au congrès de sociologie de Washington, j'y ai retrouvé Violette. Edwige est arrivée à Washington pour retrouver L. Nous nous regardons froidement.

Après mon hospitalisation au Mount Sinaï Hospital de New York, je rentre à Paris à l'automne 1962. Je crois qu'Edwige vit seule alors dans un petit appartement. Après convalescence à Monte Carlo, je quitte la rue Soufflot et m'installe rue des Blancs-Manteaux, chez

mon amie Yvette Cauquil-Prince, dans une chambre qui jouxte son atelier de tapisserie.

Edwige et moi nous sommes rencontrés à diverses reprises dans les années 1960 à 1970. Est-ce en été 1963 que je la retrouve en vacances sur la Côte d'Azur ? Je suis avec Violette, elle est avec L. Nous faisons route ensemble jusqu'à Hautefort. Là, un jour, au cours d'un déjeuner, Edwige, en face de moi, me regarde fixement. Je la prends en tête à tête dans le jardin et lui propose de nous rencontrer à Paris. Un premier rendez-vous, rue de Sèvres, à un coin de rue, est écourté : elle arrive en retard, affolée, disant que L., devenu extrêmement jaloux, la suit en voiture. Un autre rendez-vous a lieu dans ma chambre dénudée de la rue des Blancs-Manteaux. Mon logement lui a paru miteux, peut-être cela l'a-t-elle rebutée, elle n'est pas revenue, bien que j'aie essayé de la revoir.

Il y a eu encore des vacances partagées avec Violette et moi-même, où elle était revenue avec A. pour un temps avant de le quitter définitivement. Nous sommes restés sur la réserve.

Puis j'ai rencontré Johanne en 1964 et ai vécu avec elle jusqu'en 1978. Je ne regrette pas les belles années passées avec Johanne.

En 1971, retour de Californie, je coprépare le congrès international sur l'Unité de l'homme à l'abbaye de Royaumont. Je renoue avec L. et revois Edwige, maintenant mariée avec lui, au cours de repas qu'organise Johanne avec Monod, Jacob et d'autres. Elle est distraite, toujours dans une sorte de rêve intérieur.

Je la relance au cours de cette période, nous faisons une rencontre clandestine, je la conduis dans une petite chambre mansardée sur le boulevard Saint-Martin, près de la porte Saint-Denis, dont Pauline m'a donné la clef. L'émotion me rend incapable d'honorer sa beauté. Je suis mortifié de mon impuissance, elle est persuadée qu'elle n'est pas désirable pour moi...

Des années passent après ce fiasco.

Il faut attendre Ménerbes (Pâques 1978). Retour de Bruxelles, je passe par Paris et L. m'invite à déjeuner. Edwige a fait un plat de lentilles dans son triste appartement de la rue de la Pompe. J'ai un téléphone avec Janie P. qui veut me retenir à Paris. Je vois, au visage d'Edwige, qu'elle est quelque peu piquée de jalousie. J'invite L. et Edwige à Ménerbes pour Pâques. Johanne est absente, au cours de cette période.

Durant une promenade dans les environs de Ménerbes, Justin, son cocker demi-fou, la mord. Nous allons vite voir un médecin à Apt. L., au volant, maugrée. Elle est à côté de moi, sur le siège

arrière, toute douloureuse, et me regarde longuement avec confiance.

L. ne reste que peu de jours, rentre à Paris et elle demeure seule avec moi. Le matin nous nous embrassons, nous enlaçons et devenons amants. Il a fallu dix-sept ans, de 1961 à 1978, avec deux possibilités ratées entre-temps, pour que nous nous unissions.

Nous nous retrouvons clandestinement à Paris, après Pâques, dans l'appartement de D. H., dans celui de M. H., dans celui d'A.D., et aussi dans des chambres d'hôtel. La première, je crois, fut dans cet hôtel, sur le front de Seine, quai Citroën, où elle rit de ravissement dans la baignoire en évoquant son père quand il la savonnait, toute petite.

Florence

Alors que nous étions toujours amants clandestins, j'ai dû me rendre à Montréal avec Johanne. Avant ce départ, nous étions convenus, Edwige et moi, de nous retrouver à Florence où elle allait accompagner ses parents à un congrès de médecins. Je ne savais quel serait son hôtel, quand nous avons décidé de nous retrouver, et il n'y avait pas de téléphone portable à l'époque. Je devais prendre un Montréal-Rome le jeudi 31 mai, vol Alitalia 657 de 20 h 10 arrivant à 9 h 55 ; mon ami Simone de San Clemente, qui devait se rendre à Florence ce matin-là, serait venu me prendre au sortir de l'avion, puis devait me conduire au buffet de la gare de Florence où j'avais fixé rendez-vous à Edwige pour 12 heures.

À l'aéroport de Montréal, j'apprends que le vol d'Alitalia est supprimé, tous les vols sur DC8 ayant été suspendus à la suite de la chute d'un avion de ce type, la veille, près de Paris. Une foule italienne hurlante assaille le comptoir d'Alitalia où l'on dispatche les passagers vers d'autres compagnies, les privilégiés sur Air Canada direct pour Rome, les autres sur des vols pour Londres, Paris, Francfort, etc. Manque de pot : on me donne un Air Canada qui arrive à Roissy au matin, mais le départ du vol Paris-Rome à Orly est prévu juste une heure plus tard, ce qui rend quasi impossible la correspondance. Toutefois, je téléphone à Simone que j'arriverai vers midi à Rome ; comme il ne peut m'attendre, je le prie d'aller trouver une belle blonde aux yeux bleus au buffet de la gare de Florence, de lui demander si elle s'appelle Edwige, et, dans l'affirmative, de la prier de m'attendre vers 15 heures.

Le vol Montréal-Paris arrive à l'heure prévue ; une estafette est prête pour conduire à Orly les quelques passagers de ce vol à destination de Rome. Moi qui n'ai pas de bagages en soute, je sors parmi les premiers, mais dois attendre des Napolitains ou des Siciliens ayant de gros bagages. Les minutes passent... Deux couples arrivent avec leurs épaisses valises. Le troisième attend encore la sortie des siennes. Je prends une décision de général en chef : si nous attendons les retardataires, la correspondance sera foutue. Déjà, elle est hautement improbable. Je donne l'ordre du départ. Le chauffeur de l'estafette, jeune Maghrébin alerte, fonce sur l'autoroute mais se trouve rapidement bloqué par l'embouteillage avant d'arriver au périph. Puis le périph est bouché. Je lui demande de prendre les Maréchaux, où ça circule moyennement. On emprunte l'autoroute pour Orly et on y arrive une heure après le départ prévu de l'avion pour Rome. Je ne désespère pas, je demande aux Italiens de m'attendre, et, comme il n'y avait pas encore les contrôles de personnes et de bagages, je vole vers la porte d'embarquement du Paris-Rome. J'arrive au moment précis où on retire la passerelle, je supplie l'hôtesse italienne, qui, sympathique et compréhensive, la maintient, j'annonce que d'autres passagers vont arriver, je lui demande de les attendre, je cours vers les Italiens stationnés à la porte de l'aéroport, leur fait mettre leurs bagages sur un caddie, et ils me suivent au galop. On les embarque en cabine avec leurs bagages. Je suis essoufflé, j'ahane dans l'avion, mais suis fou de joie. Je crois que je suis arrivé à 13 h 40 à Rome.

Toujours avec mon bagage à main, je me rue sur l'agence de locations de voiture, je loue une grosse Lancia et fonce à 200 à l'heure sur une autoroute tranquille... Finalement, j'arrive au buffet de la gare de Florence, je cherche... Elle est là, prévenue par Simone que j'aurai un gros retard. Joie, joie, pleurs de joie ! Je l'emmène à Caldine chez mes amis Bueno, oasis d'hospitalité et de tendresse, au-delà de Fiesole. On y arrive par une route de colline dominant vignes, oliviers, fermes, cyprès. Edwige et les Bueno se plaisent mutuellement, le séjour est pleinement heureux.

L'année suivante (1979), au mois de juillet, nous sommes toujours clandestins. Edwige doit me rejoindre à Caldine, dans la merveilleuse oasis des Bueno. Elle est en vacances avec L. dans le Lot, dans la maison de campagne prêtée par F. F. J'attends son appel jour après jour ; le temps passe, je ne sais pas qu'elle est quasi séquestrée dans une maison isolée, et que, chaque fois que L. s'absente en voiture, il emporte avec lui le téléphone. Et j'attends, j'attends son appel, c'est la saison où l'on entend sans cesse à la

radio la chanson de Julio Iglesias *Vous, les femmes*, et je suis très ému à chaque écoute. Mon attente est interminable. À chaque sonnerie de téléphone dans la maison, j'accours – ce n'est pas elle.

Un jour, enfin, le téléphone sonne, on me crie : « C'est pour toi ! » C'est elle, elle a rejoint sa sœur en Savoie, me téléphone d'une cabine. Je lui demande de louer une voiture, de passer en Italie, de prendre l'autoroute du Soleil et, vers Bologne, de me téléphoner. Je l'attendrai au buffet de la gare de Florence. Elle, qui n'a conduit que des petites voitures, loue une énorme Lancia, traverse les Alpes comme Hannibal sur son éléphant, et nous nous retrouvons enfin, comme prévu, elle très fière de son exploit. Nous passons je ne sais plus combien de semaines dans le petit appartement autonome qui fait partie de la grande maison de nos amis ; nous prenons nos repas avec Eva, Xavier, leurs enfants, Raffaele, fils de Xavier et peintre comme lui, chiens, chats, oiseaux familiers. Harmonie et bonheur chez ces amis chers qui lui ont plu et qui l'ont adoptée...

Avant notre départ, Xavier Bueno me propose de me louer à un prix d'ami la petite maison qui jouxte la leur. Il n'a jusqu'alors pas voulu la louer ni la vendre, de peur de voisins trop proches. Mais nous lui convenons parfaitement. Nous décidons de venir concrétiser la location à notre retour, l'été suivant.

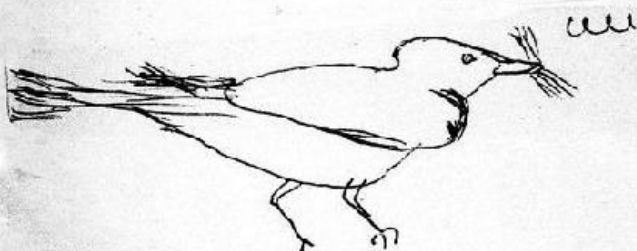
Au retour sur Paris où nous devons nous séparer, elle pour la rue de la Pompe, moi pour la rue des Blancs-Manteaux, nous faisons halte pour dîner au restaurant réputé de La Côte, à cent kilomètres de Paris. Elle a bien apprécié le repas, mais, au dessert, le vomit en entier. Elle est pleine de confusion pendant que les garçons retirent nappes et couverts souillés. Je pense que l'idée de rentrer dans son triste appartement l'a angoissée.

Nous arrivons à Caldine l'année suivante avec la perspective d'habiter dans la petite maison que doit nous louer Xavier. J'ai déjà imaginé que notre résidence principale serait Caldine, et que nous irions en touristes à Paris quand nous en aurions envie. À notre arrivée, nous apprenons que notre ami Xavier, si aimé et admiré, a été hospitalisé à Fiesole. Il meurt aussitôt après. Nous avons fait un très beau repas de funérailles, dans une auberge proche de Caldine, où nous avons évoqué avec émotion, tendresse et gaîté la personne de Xavier. Edwige a un peu bu et nous amuse en dénommant « Petit Marcassin » Raffaele, le fils de Xavier.

Egar

J'aimerais vivre et
mourir avec le bras

Arrive moi follement
parce que je ne peux
pas respirer sans
toi



(Dessin d'Edwige)

Nous passons une partie de l'été en harmonie. Je termine à Caldine *La Vie de la vie*. L'oie des Bueno, très amoureuse, vient poser sa tête sur mon genou quand je suis assis. La petite maison étant échue par héritage à la première femme de Xavier, tout espoir de nous installer en Toscane disparaît.

Un jour d'automne, je crois, Edwige vient avec moi en week-end chez Solombres, dans sa maison de campagne. Justin l'a une fois de

plus mordue à la main. L. nous y rejoint. Moi, je sais ce qu'Edwige ne sait pas : qu'il a une liaison. J'avais rencontré cette femme, très aimable, je n'en avais rien dit à Edwige. Je propose à L. une promenade dans le bois et lui dis que, désormais, je me considère comme le protecteur d'Edwige. Il me dit seulement : « Je suis très étonné. »

Puis Edwige retourne à Paris, rue de la Pompe. L. lui demande qu'elle cesse de me voir, sinon il la quitte. Comme elle continue à me voir, il part de la rue de la Pompe, un matin, avec un matelas sur le toit de sa voiture.

Puis Johanne part pour Montréal à la mort de sa mère et y reste plusieurs mois pour écrire le livre relatant sa vie. Edwige vient habiter chez moi en l'absence de Johanne. Après le retour de Montréal, Johanne et moi décidons de nous séparer. Je mets en vente mon appartement afin de pouvoir lui acheter une maison à Montréal.

Pendant que je suis avec Johanne à Montréal à la recherche d'une maison, Edwige, à Paris, se met naïvement à croire que je vais rester avec Johanne, et dit son désarroi à mon père et à Corinne... A-t-elle avorté de jumeaux pendant ce temps, ou bien a-t-elle rêvé très fort à ces jumeaux ? Par la suite, elle m'a souvent parlé des jumeaux que nous aurions dû avoir. Si c'est vrai, quel désastre ! J'aurais tant aimé que nous les eussions gardés !

L'appartement vendu, nous nous installons rue de la Pompe, mais ne tenons pas à y rester. J'acquiers un logement au 20^e étage, tour Jade, dans le complexe Galaxie, près de la place d'Italie.

Nous nous marions à la mairie du XIII^e arrondissement le 24 janvier 1982.

Puis nous reviendrons dans le Marais, en 1984, rue des Arquebusiers.

Le nid



(Dessin d'Edgar)

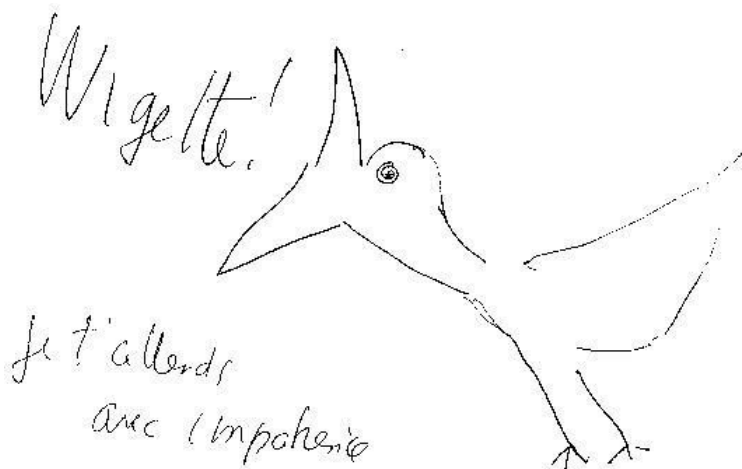
J'avais pu acquérir l'appartement de la tour Jade parce qu'il était à un prix inférieur à ceux du Marais, devenus inaccessibles après ma séparation d'avec Johanne, et aussi parce que j'avais gardé un beau souvenir d'un 20^e étage à New York, avec vue splendide sur le sud de Manhattan. Edwige me suivit sans enthousiasme, mais aménagea soigneusement l'appartement. Tout était anonyme dans cette tour, personne ne se parlait dans l'ascenseur. Notre parking au 4^e sous-sol était inquiétant et, du reste, Edwige s'y fit une fois agresser, ne trouvant son salut que dans la fuite automobile.

C'est assez rapidement que nous décidâmes de retourner dans le Marais où, après de difficiles recherches, nous trouvâmes un petit duplex rue des Arquebusiers, dans un immeuble XVIII^e siècle. Cet appartement, sis aux premier et deuxième étages, était sombre au premier niveau, n'avait de vue extérieure que sur l'immeuble en face. Mais il était intérieurement boisé de poutres horizontales et verticales. Nous nous y sommes installés au début de l'été 1984 et Edwige y a fait de coquets aménagements.

Mais elle rêvait d'un vrai nid, et se mit à le chercher d'agence en agence, d'annonce en annonce. Il y eut le rêve brisé d'un superbe appartement au dernier étage, rue Montmartre, et elle sanglota quand elle dut y renoncer. Puis il y eut, en 1994, le dévolu sur un

grand appartement au 5^e étage de la rue Saint-Claude, avec fenêtres sur toits et ciel, tout voisin de la rue des Arquebusiers. Un crédit accordé par mon éditeur et un autre par la banque m'en permirent l'acquisition. Moi, incrusté rue des Arquebusiers, je répugnais à déménager, mais Edwige a réussi à « retirer son bigorneau avec une épingle ».

Alors a commencé la véritable nidification, qui a duré trois-quatre ans. Avec quelle ardeur elle a nidifié, y mettant son énergie, son goût, son invention, son besoin d'activité : la cuisine refaite, le marbre de Brescia sur le sol de l'entrée et de la salle à manger, le parquet de bois pour notre chambre, le choix des objets, des meubles, fauteuils, lit, armoire, miroirs, des emplacements, puis l'installation des meubles et tableaux hérités de sa mère en 1996. Elle a installé pour ses chattes un superbe palais à niches et étages, le *cat palace* (qu'elles ont déserté après grand usage), ainsi que des résidences secondaires dans chaque pièce : les deux gros coussins creux de la cuisine, les chaises avec coussins et serviettes de protection dans la salle à manger, dans la salle de bains, des couffins, coussinets bien bordés un peu partout, une nichette dans l'entrée. Quelle tendresse pour ces demoiselles !



(Dessin d'Edgar)

Elle avait disposé un citronnier sur le balcon de notre chambre, un olivier sur celui de la chambre d'ami qui devint son bureau, des géraniums rouges sur le grand balcon donnant sur la rue, et diverses plantes exotiques à l'intérieur, fleurissant quand elles en avaient envie, plus quelques arbustes. Elle se donnait à ses fleurs, les arrosant, les déplaçant, les gourmandant.

Elle était fourmi et abeille, oiseau architecte faisant son nid en allant chercher au loin les éléments pour le décorer... Et quand elle trouvait un objet qui lui convenait, elle me disait avec un visage d'une tendresse inouïe : « C'est pour le nid. »

Elle mettait tout en ordre méticuleusement, elle mettait sous enveloppes datées les photos ; elle entretenait d'innombrables dossiers où tout était classé logiquement ou chronologiquement ; elle rangeait mes diplômes, mes affiches de conférences, même mes billets d'avion utilisés... Elle s'occupait des charges de l'appartement, de la copropriété, des parkings, des révisions ou réparations de la voiture, de la succession de Guy, de celle de sa mère...

Je trouve de nombreuses notations sur son incapacité à se reposer, même épuisée, dans son travail domestique : « Edwige s'épuise à réinstaller sa cuisine. Impossible de l'arrêter. Je suis terrifié par mon impuissance. »

Elle se donnait au-delà de ses forces, et en cours de nidification, ce fut la crise d'asthme de novembre 1995 et l'hospitalisation à l'Hôtel-Dieu. Mais elle n'en a pas moins continué à nidifier pour la rue Saint-Claude, l'année suivante et la suivante encore.

Avant la rue Saint-Claude, il y avait eu la résidence secondaire de La Bollène-Vésubie. En 1986, alors que nous étions pour ses bronches à Saint-Martin-de-Vésubie, Edwige, cherchant un village ensoleillé pour y trouver une maison de vacances, découvre au sommet de La Bollène-Vésubie, charmant village de crête, en face de l'église à laquelle on ne peut accéder que par d'étroites rues piétonnes, une jolie maison d'où sortait une jeune fille. Celle-ci lui fait visiter la maison, lui disant qu'elle est et n'est pas à vendre. En effet, quand Edwige rencontre ses parents, elle caissière dans un supermarché, lui grutier pour la municipalité de Nice, la femme lui dit que son dernier enfant est mort l'année précédente de la mucoviscidose dans cette maison, que c'est une raison pour elle de s'éloigner de ce lieu maléfique, mais que c'est aussi une raison de rester, par fidélité à la mémoire de l'enfant. Donc, elle ne partirait

que si elle pouvait vendre à un prix élevé. Edwige suggère qu'elle pourrait acheter la maison de La Bollène assez prochainement, vu qu'elle espère vendre son propre appartement de la rue de la Pompe.

L'année suivante, l'appartement est vendu, la maison achetée et nous nous installons. Il y a eu là aussi nidification : édification d'un balcon, installation d'une belle cuisine avec four et micro-ondes, belle grande table rustique, etc. Edwige s'est liée d'affection avec notre voisine, Marie-Berthe Barengo, et ses deux filles, l'une mariée à Nice, l'autre épicière à La Bollène, et elle a suscité l'adoration de sa petite-fille Alexandra... Nous y avons fait d'agréables séjours d'hiver et d'été, mais les progrès de l'asthme, rendant de plus en plus difficile l'ascension piétonne jusqu'à notre demeure, nous ont amenés à y renoncer, puis à chercher autour de Paris une autre résidence.

Nous avons été très heureux de trouver, non loin de nos amis de Tillard, Jacques-Francis (dit J. F.) et Flavienne Rolland, une ancienne ferme de style normand aménagée, disposant d'un parc, d'arbres fruitiers, d'un immense tilleul et d'un très grand sapin. Afin de terminer un livre avant l'été, je me suis installé pendant le printemps trois jours par semaine à Hodenc, encore à peine aménagé, sans réaliser que, pendant ce temps, Edwige, accompagnée de son amie Jeanne Lachens, courait les banlieues pour acheter réfrigérateur et meubles de cuisine à prix réduits, ce qui lui valut nouvelle crise pulmonaire et hospitalisation à Saint-Louis. À sa sortie de l'hôpital, elle a continué à meubler et décorer la maison, elle m'a acheté un très beau bureau ancien, mais elle y a beaucoup souffert et n'a eu que très peu de temps pour en jouir.

C'est dans nos nids et surtout le nid principal de la rue Saint-Claude que nous avons vécu les « verts paradis », le merveilleux quotidien qu'elle donnait à toutes choses et à ma vie.



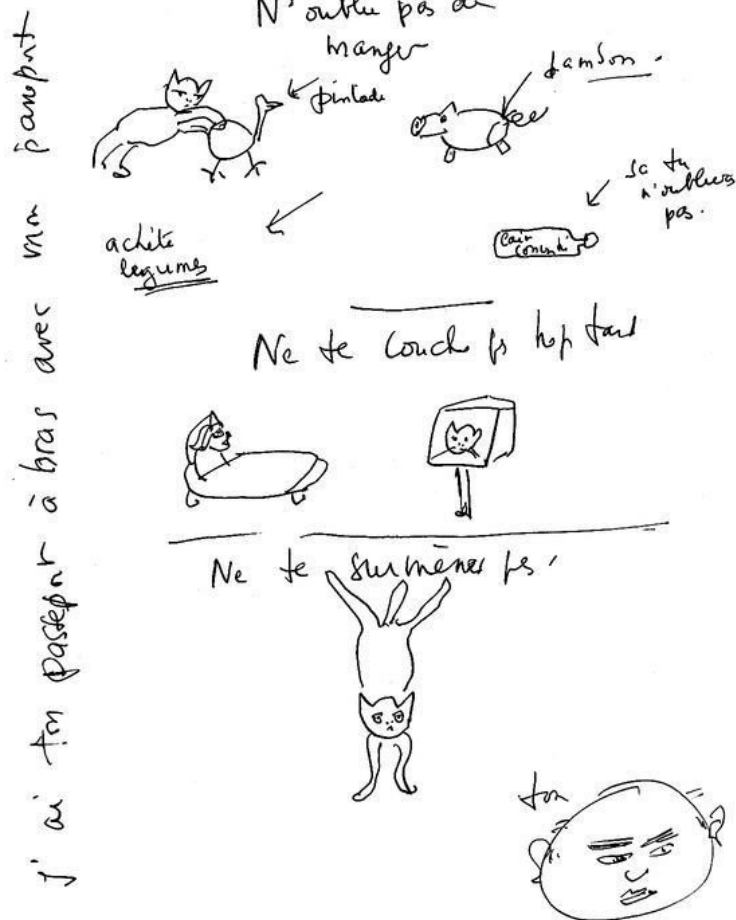
Je pars à 8h30
fais ma conf!
normaliser le bébé
à 10h30
et je suis là avec
11h30
ton doux net

Herminette

J'étais chez N.B. quand une de ses amies arrive avec une chatte et sa portée de chatons, tous blancs légèrement grisés, qui se blottissent contre leur mère. Je suis à une extrémité de la pièce, les chatons à une autre, près d'un radiateur de chauffage central. Voici qu'un chaton tout blanc traverse la pièce en diagonale jusqu'à moi, grimpe sur mes genoux et me regarde franchement de ses yeux bleus.

– Elle vous a choisi, me disent les amies (c'est une chatonne).

Je dis que je ne saurais prendre un chat, et le pense d'autant plus qu'Edwige, qui a vécu avec des chiens, n'aimerait peut-être pas un chat. La petite bête reste sur mes genoux, je la caresse, et quand je me lève, ma voix dit sans que je l'aie prémédité : « Je la prends. » Aussitôt les amies préparent une boîte en carton percée de trous, et j'embarque la chatonne sous la pluie, par une fin d'après-midi sombre, protégeant la boîte sous mon imperméable. J'arrive rue des Arquebusiers, tend la boîte sous les yeux d'Edwige, l'ouvre, la chatonne fait un petit « mi ». Edwige est stupéfaite. Je dois partir le lendemain pour Barcelone. Edwige ne sait comment nourrir la chatte, en mon absence elle se procure du lait pour chatons orphelins et une petite litière. Ainsi commence un grand amour. Je crois qu'Herminette – ainsi la nommons-nous – a choisi télépathiquement Edwige à travers moi.



(Dessin d'Edgar)

Il y eut pourtant un moment critique. Herminette, sous les draps, nous mordait les pieds, s'imaginant que nos orteils étaient de petits animaux, ce qui nous faisait crier de douleur. Jusqu'au jour où Edwige exaspérée me dit : « Je n'en peux plus, on s'en sépare ! » Herminette a-t-elle compris la menace ? Elle a cessé de nous mordre les pieds, mais comme elle nous réveillait très tôt le matin, en petite gloutonne qu'elle était déjà, pour réclamer son petit déjeuner, nous fermions la porte de notre chambre pour la nuit... Et nous voyions une petite patte se glisser sous la porte, essayant de trouver le moyen d'entrer dans la chambre. C'était un crève-cœur. Herminette a intériorisé en tabou l'interdit de demeurer dans le lit conjugal. Mais, chaque matin, quand, au réveil, j'ouvrais la porte, elle accourait et bondissait sur le lit, léchant avec frénésie les lèvres d'Edwige, laquelle la couvrait de baisers. Ce rite d'amour dura tous

les matins jusqu'à la fin, c'est-à-dire quinze à seize ans.

Durant nos repas à la table de la cuisine, Herminette dominait nos plats, perchée sur la paillasse, et Edwige surtout, moi aussi, lui donnions un peu de chacun de nos plats qu'en omnivore elle absorbait. Elle était persuadée qu'Edwige était une chatte sans poils, à moins qu'elle-même ait cru qu'elle était une humaine à poils.

Ce fut un amour merveilleux. À partir de photos, Edwige fit faire le portrait d'Herminette par un peintre, et ce portrait trône toujours sur un mur de la pièce qui lui servait de bureau. Edwige voulut donner une petite sœur à Herminette, et Maria Alves convainquit ses parents, fermiers dans le Trás-os-Montes, de nous offrir leur petite chatte, Mixa, qu'ils adoraient. Mixa fit le voyage Trás-os-Montes-Paris en cage dans une camionnette, et je la réceptionnai boulevard de Beaumarchais. Dès qu'elle fut chez nous, elle courut sur le balcon pour retrouver son Portugal, mais fut arrêtée par une barrière en fer forgé.

L'entente avec Herminette fut rapide. Elles se sont observées, toisées, lentement approchées jusqu'à se frôler le museau. Grande dame, Herminette avait accepté l'intruse, mais garda son droit d'aïnesse. Edwige ne comprit jamais combien Mixa avait la *saudade* de sa campagne où elle bondissait à travers champs...

Nous étions avec Herminette dans la petite maison pour amis des Rolland, à Tillard, le 9 février 1994. Un matin, nous cherchons Herminette, ne la trouvons pas, nous nous affolons, courons dans le village, entrons dans les fermes, interrogeons voisins et passants... Malgré tant d'efforts, nous ne la retrouvons pas, et rentrons dans notre logement avec la conviction qu'elle est perdue. Nous pleurons dans les bras l'un de l'autre près d'un fauteuil recouvert jusqu'aux pieds d'une housse, dans la pièce où nous l'avions sans cesse appelée, où nous avions tout fouillé, sauf sous ce petit fauteuil. Et voilà que tranquillement Herminette soulève le drap de la housse, sort de sous le fauteuil. Fous de joie, nous l'injurions – « Chienne ! Salope ! » Elle avait sans doute voulu vérifier que nous tenions bien à elle.

Essayant de me rappeler la date de notre séjour à Montlaur, chez Jean-Louis Pouytes, il me revient une fuite d'Herminette, ayant je ne sais plus comment franchi le grillage du jardinet, et, ivre de nature, galopant dans le grand parc arboré, grimpant aux arbres et n'écoulant pas les appels éplorés d'Edwige. La nuit était tombée, Edwige appelait toujours. Nous nous étions mis à la chercher dans le

parc et allions désespérer quand, finalement appâtée par un appel de croquettes, elle s'immobilisa, puis se laissa cueillir.

Et maintenant c'est une douairière de seize ans qui continue à inspecter son domaine, l'appartement, qui sait toujours bondir de paillasse à paillasse, mais qui a perdu cette folle agilité qu'a gardée Mixa.

Qu'il était beau, émouvant, l'immense amour qu'Edwige avait pour Herminette, et Herminette pour Edwige ! Pendant des mois Herminette a cru au retour d'Edwige, allant sur le palier dès que j'ouvrais la porte, rôdant dans notre chambre pour voir si par hasard Edwige était rentrée, perdant sa gloutonnerie et jusqu'à l'appétit.



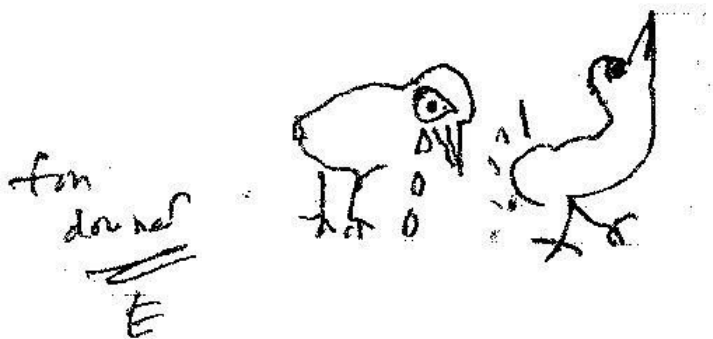
(Dessin d'Edgar)

Avec Violette et Johanne, un cycle se terminait, on avait dérivé, divergé l'un de l'autre au cours des années, et la séparation, dure mais inévitable, advenait. L'affection demeurerait. Avec Edwige, on avait convergé de façon de plus en plus intime.

J'avais des manques. Je n'étais pas toujours attentif à ce qu'elle souhaitait de moi. Je l'ai souvent déçue par mon habillement. Elle n'aimait pas me voir en négligé, elle me voulait en beau monsieur. Elle me voulait toujours bien nippé, dans des costumes de qualité, vestes et pantalons d'Armani, et moi, ne me sentant bien que dans du mou, je portais blousons et chandails. J'aurais dû la satisfaire, mais, négligent, je suis resté en négligé.

Chaque jour elle changeait de toilette, et souvent je le remarquai distraitemment au lieu de lui en faire compliment. Du coup, elle pensait que je ne faisais pas attention à elle, qu'elle cessait de me plaire. Elle voulait tant me plaire, sans sentir qu'elle me plaisait tant !

Il m'arrivait souvent de songer à des idées, des problèmes d'écriture, et alors elle me trouvait absent d'amour. Elle n'aimait pas mon Mac, elle pensait qu'il la frustrait de moi.



(Dessin d'Edgar)

Elle était très jalouse, mais pas par possessivité, jalouse par insécurité, comme une enfant, par peur d'être abandonnée, peur que je sois séduit par une autre... Elle était exclusive par crainte d'être exclue par une autre. Elle reconnaissait ma nécessité d'écrire, l'intérêt intellectuel de mes voyages, mais – et elle avait raison – il y avait trop de temps d'écriture, trop de temps de voyage par rapport à notre temps à nous deux.

Je pense avec remords à mes nervosités. Parfois aussi je l'écoutais distraitemment. Il y avait une deuxième Edwige, il y avait aussi un deuxième Edgar, celui, visible, des énervements, des négligences ou des distractions, celui, clandestin, des attirances nées de fascinations

pour des visages (portant en eux secrète douleur ou secrète folie).
Mais jamais je n'ai eu l'intention de la quitter, jamais elle n'a cessé
d'être poésie pour moi.

Non Pau sa a termin
d'auhe qu'a un.
Tu as 2 joutele.
It n'a pas rein
le yacurti b'rebeki
seu le want cit aye.
widi. J'ai e'te cher-
che la chancement
le chauphaite a roje
la chauphaite au t
par, par le y'e'te chaupha.
C'leu le la ues Anafor
nuit leuauin wahi
Pour un exauen s'chuk
au to 94 et 114
le flukboir no rojid
par. Je te rappelle

à la maison - m'd
avait 64.
De beaux fleun
le p'tit vent le rond.
Tm


(Dessin d'Edwige)

Elle me voulait totalement et absolument à elle, je l'étais
absolument mais pas totalement, non seulement parce que je me
consacrais aussi à l'œuvre à laquelle je croyais, mais aussi parce que
je me suis aménagé des petits lopins de vie personnelle, lesquels me
permettaient de l'aimer en toute autonomie, sans me sentir
emprisonné.

Le fait que je la sentais à la fois si enfant et si mère avait finalement inhibé mon désir physique, bien que je n'eusse jamais cessé de la considérer comme la plus belle femme que j'aie connue, et une fois elle m'a fait comprendre, avec quelle pudeur, que je « lui plaisais toujours ».

Je lui ai donné beaucoup, mais pas tout. Je lui ai donné du bonheur, mais pas assez : manques de présence, puis de corps...

Il y avait en un sens disproportion entre son amour si total et le mien, puisque j'avais mes écrits, ma « mission », mes clandestinités, alors que son amour s'exprimait dans tout ce qu'elle faisait, dont la nidification. Mais mon amour, je le vois maintenant, était profond et fondamental – pas analogue au sien, mais pas moindre.

Elle m'aidait en tout. Elle m'a aidé en lisant mes manuscrits, notamment pour *L'Humanité de l'humanité*, m'y inscrivant ses remarques très pertinentes, et elle m'a aidé pour d'autres textes que je lui donnais à lire. Quand j'étais abattu, elle me consolait. Plus le temps passait, plus elle était mon rocher, ma citadelle.

Certes, je l'ai beaucoup aidée dans ses rapports avec sa fille, sa sœur, sa mère, mais je n'ai pu l'aider dans son chagrin secret pour son père, et sans doute dans tous ses chagrins, quand ils étaient secrets. Certes, elle a pu trouver par moi de vraies amitiés qui l'ont beaucoup aidée. Certes, pour ma part, je me concentrais sur elle dès qu'elle était souffrante, et dans les dernières années, j'ai supprimé presque tous mes déplacements intercontinentaux pour me vouer principalement à elle. À chaque épisode critique, j'ai tout fait pour la sauver, et j'étais avec elle en ce mois ultime de février 2008. J'ai pu chaque année, tout au long de nos vingt années, trouver des oasis de bonheur pour nous deux. Mais je vois bien aujourd'hui qu'à la différence d'Edwige à mon égard je ne l'ai pas aidée en tout.



(Dessin d'Edgar)

Poésie et amour

Je suis celui qui a pu jouir pleinement des qualités d'Edwige.

Je ne l'ai pas idéalisée. Elle a toujours été source de poésie vive pour moi, je le savais, mais je ne savais pas que cette poésie était à ce point vitale pour moi.

Pour elle, le baiser du bonjour du matin et celui du bonsoir d'avant dormir étaient vitaux et obligatoires. Si je m'endormais sans lui avoir dit bonsoir, elle était très froide, le matin, et moi, oubliant que j'avais oublié le bonsoir, je ne comprenais pas jusqu'à ce qu'elle me le reprochât comme preuve flagrante de non amour. Le matin, si je m'absentais avant qu'elle se fût réveillée, je lui laissais un petit mot avec dessin pour lui donner mon bonjour.

De loin elle resplendissait pour moi. Quand j'étais à Buenos Aires ou Pékin, il me fallait des fax quotidiens et j'avais aussi besoin de téléphones plusieurs fois par jour, d'abord à son réveil, puis dans la journée, enfin à son coucher. Je lui disais combien elle me manquait, combien je l'aimais. Et, revenu, elle me disait : « Tu m'aimes quand tu es loin, mais quand tu es près de moi, il ne reste plus rien. » Et parfois, sitôt les cadeaux sortis et les « Oh merci mon cœur », je me mettais au courrier empilé, et un petit rien m'assombrissait ou l'assombrissait.

Mon monde était suspendu à son monde. Il est vrai, j'avais une vie sans elle, mais cette vie était irriguée, nourrie de sève par sa vie. J'ai beaucoup aimé, mais elle fut la seule aussi profondément et intensément aimée.

Je voudrais pouvoir définir la nature de notre amour. Symbiose est insuffisant. On s'était enracinés l'un dans l'autre. On était entremêlés. C'était l'intégration mutuelle de l'un dans l'autre. Son être était dans mon être, pas seulement compagne aimante-aimée, mais mère et enfant à la fois : mon enfant maternelle.

Mignonne petite fille, adorable petite mère, merveilleuse compagne.

Elle était aussi mon âme, ma fée.

Je n'ai jamais connu une telle tendresse, une pareille certitude.

Avec Edwige, ce fut l'accomplissement de toutes mes potentialités d'amour, et j'en ai eu la preuve après sa mort, quand j'ai compris, ressenti qu'elle avait absorbé ma mère, que tout ce que je pouvais éprouver, non seulement comme époux et compagnon, mais également de sentiment filial et paternel, s'était aussi concentré en elle.

Edwige s'était installée au centre de gravité de mon être, là où se trouvait ma mère, et c'est pourquoi elle a absorbé ma mère, ou plutôt elle, Soleil, a satellisé Luna.

En dépit des épreuves ininterrompues dont je parle plus loin, sa capacité d'amour s'est épanouie avec moi.

Elle a subi beaucoup de souffrances, mais nous nous sommes donné du bonheur quand nous étions ensemble.

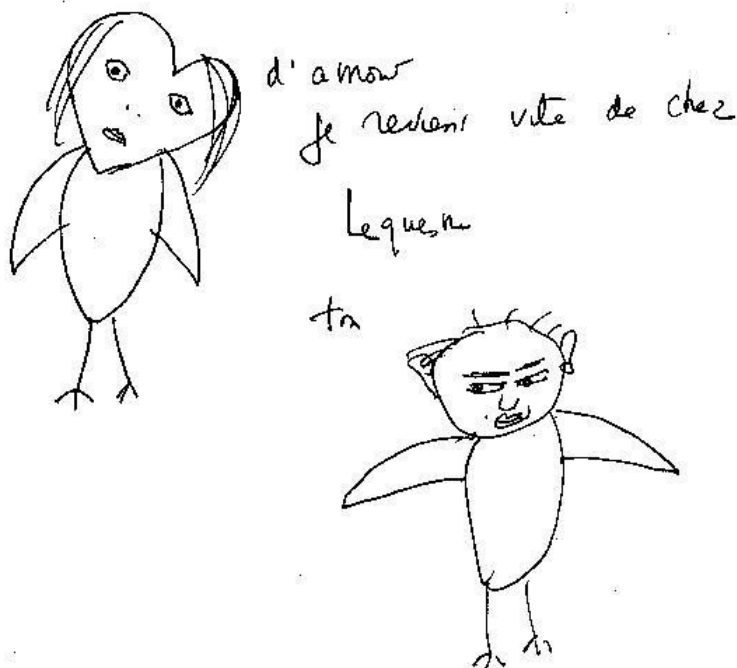
Comme elle était heureuse quand je lui disais que ma conférence avait été chaleureusement applaudie : « Bravo, mon cœur ! »

À lire ses fax, lettres, au fil de plus de vingt-cinq années, je vois son amour toujours naissant, elle était dans l'*innamoramento*

toujours recommencé, et je sentais mon amour toujours renaissant.

Et c'est parce qu'elle s'est en quelque sorte épanouie qu'elle a pu épanouir ses capacités d'amitié avec Sylvie, Nadine, Flavienne, Maria Neves, Jeanne, Marie-Ange Baddou, Brigitte. Y compris dans les derniers mois, elle n'avait pas perdu cette faculté d'aimer quand elle a connu Pascale et Marie-Ange.

Avec moi, la fleur s'est épanouie ; avec elle, j'ai retrouvé la source d'amour.



(Dessin d'Edgar)

Notre secret

Ève m'éclaire sur tout ce que révèle mon texte, sans que j'aie pu encore le formuler dans son ensemble, sur le fond de notre relation.

Notre commun secret d'enfance : nous avons eu l'un et l'autre un secret d'enfance qui cachait un immense chagrin, moi de la mort de ma mère, elle de la perte de son père. (Et, puisque les femmes qui m'ont attiré avaient toutes en elles un chagrin d'enfance secret, je me demande si, au premier regard sur Edwige à Santiago-du-Chili, je n'ai pas inconsciemment perçu la douleur au fond de son âme.)

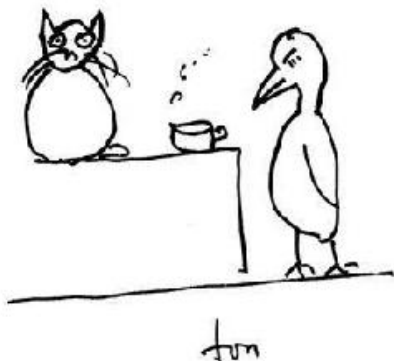
Elle a gardé caché son sentiment pour son père. Et moi, pendant des années, j'ai gardé secret mon amour pour ma mère. Mais, après, je l'ai dit, exprimé, je dirais même clamé. Elle, elle s'est tue. Elle n'a jamais pu révéler le secret de son amour pour son père.

Nous nous sommes compris, Edwige et moi, en deçà et au-delà des mots parce que nous avons été l'un et l'autre blessés irrémédiablement dans l'enfance, que nous avons vécu dans le secret, l'un et l'autre, la souffrance et le désespoir de l'abandon. Son père parti ne l'a jamais plus prise dans ses bras. Et sa mère absente, autoritaire, ne la prenait pas dans ses bras. Ses grands-parents où l'envoyait sa mère étaient durs et ne l'aimaient pas. Sa sœur jumelle, complice pendant longtemps, mais instable, passait de l'adoration à la détestation sans lui offrir une sécurité affective. D'où ce besoin d'amour réciproque dont je ne comprenais pas la puissance primordiale quand elle me demandait sans cesse d'être « à bras ».

Elle a recouvert d'une fausse indifférence son amour, qu'elle croyait trahi, pour son père. Elle n'a pu s'empêcher d'aimer sa mère, si incompréhensive et autoritaire, qui l'a enfin aimée en ses dernières années. Elle a aimé désespérément sa fille. Elle aimait tendrement sa nièce, Criquet. Elle m'a aimé divinement. Et moi, après la mort de ma mère, je portais un besoin inaltéré d'amour qui s'est porté sur des femmes, qui s'est dispersé un peu partout, mais s'est concentré et enraciné en Edwige.

Délices de mon cœur
Niel de mon âme

J'espère revenir vers les 14h.
et d'aut pour avoir m^e r-v.
Délors 16 h 45.
bon chouf



douner

(Dessin d'Edgar)

Elle et moi, chacun à notre façon et selon notre propre histoire, avons un besoin – infantile ? enfantin ? – inaltérable d'amour, et nos deux besoins se sont rencontrés, agréés...

Nous n'avons pu l'un et l'autre survivre qu'avec le secours de la poésie. Elle s'était réfugiée dans la poésie d'un univers sans trahisons, peuplé d'animaux, d'oiseaux, de fleurs ; moi, je m'étais

réfugié dans un univers où reflouriraient l'amour et l'espérance. Nous avons l'un et l'autre un besoin vital de mêler l'imaginaire à la réalité, ou plutôt de transfigurer la réalité par l'imaginaire. Nous sommes restés l'un et l'autre profondément enfantins sous des apparences adultes. Tout cela a été source permanente de notre instinctive compréhension mutuelle. Nous nous sommes imprégnés l'un de l'autre, incorporés l'un à l'autre.

Comme avec ma mère, j'ai eu avec Edwige un lien de vie et de mort. Je l'ai si souvent arrachée à la mort, et elle s'est mise au centre de gravité de ma vie. Nous nous sommes aimés aux portes de la mort, nous nous sommes aimés aux sources de la vie.

Oui, en dépit de tant de différences, nous étions âmes sœurs, nous étions faits pour être « à bras ». Et, de plus, nous avons été enfants et parents l'un de l'autre. Elle sentait que j'étais enfantin et m'a apporté l'amour maternel que je croyais à jamais perdu : effectivement, elle m'a sans cesse recouvert d'attentions, de vigilances, de soins, de cadeaux. Et je l'ai vérifié toute cette année depuis sa mort, elle a absorbé ma mère dans son rayonnement. Et moi, la voyant si fragile, si téméraire, si craintive à la fois, et de plus en plus veillant à la soigner, la protéger, la faire vivre, j'assumais une vocation paternelle qui m'avait peu animé pour mes filles, mais qui trouvait avec elle son plein emploi ; et pour elle, d'une certaine façon très incomplète, j'ai pu être ce père aimant dont elle avait tant besoin. Enfin, je l'admirais comme être de poésie, comme présence belle et émouvante, dans sa façon de s'exprimer, dans la vérité qu'elle portait en elle, tandis qu'elle-même m'admirait avec candeur et confiance, heureuse quand j'étais reconnu, fière de ce qu'elle considérait comme des prouesses, appréciant mes textes. Oui, je le répète, ce fut à la fois, indissolublement, mon aimée, mon épouse, ma sœur, mon enfant, ma mère. Elle le savait et le disait avec bonheur : nous étions les inséparables. Elle reste et restera inséparée.

que mon amour
+ inonde de bonheur
et de force pour
cet année 2005.

Bon Inextinguible

(Dessin d'Edwige)

♥ d'amore

Je vas à l'océan

puis Aer-Fr.

J'espère te voir ce mat'

sinon à

mg f t

16 h chez

phone

fm dans

Rochester



(Dessin d'Edgar)

1 Ma table est tout contre la fenêtre de ma chambre... Cette fenêtre est continuellement ouverte sur cyprès, oliviers, vignes, pentes, collines – le paysage que j'aime le plus au monde. Je quitte la chambre et je descends. Les animaux familiers, familiaux, sont là sous la treille. Ils se reposent. Ici, pas d'agression, de compétition, de préséance : chats et chiens jouent ensemble, mangent ensemble dans la même grande casserole, et sous la volière picorent ensemble pigeons et tourterelles. Le vieux chien Bruno me regarde de ses yeux humides et tend à tout hasard le cou pour une caresse. J'avance sur la terrasse. Sous le grand orme, Raffaele martelle le *scalpello* qui sculpte la pierre tombale de son père, mon ami Xavier, mort il y a vingt jours. Dans le ciel encore bleu, des chauves-souris volent et virevoltent. Cette nuit sera encore envahie par des galaxies de lucioles.

ÉPREUVES ET COURAGE

La première grande alerte

L'Alliance française m'avait organisé en avril 1981 une série de conférences au Brésil ; Rio, São Paulo, Bahia, Recife, puis, hors conférences, nous sommes allés à Belem, puis à Manaus, dans un hôtel de luxe en pleine forêt avec un patio rempli de perroquets. Elle était vaillante, je la faisais marcher dans Manaus par une chaleur étouffante. Nous avons été au confluent du Rio Negro et de l'Amazone. Puis, de Manaus, nous avons pris un avion qui nous a conduits à San Francisco. Edwige, très fragile des bronches, s'était enrhumée dans la chambre à air conditionné de l'hôtel de Manaus, et l'avion avait aggravé le rhume devenu bronchite. De San Francisco, nous allâmes à l'université Stanford où René Girard avait organisé un colloque sur « Ordre et désordre ». Pendant le colloque, Edwige a de la fièvre et garde la chambre dans l'hôtel. J'ai la bonne idée de suggérer à von Foerster de nous héberger dans sa maison isolée qu'il a construite de ses mains sur une colline, près de Pescadero, et là, elle guérit en quarante-huit heures, comme par miracle. Elle aimait cette colline où rien n'avait été dénaturé et la maison si accueillante de Heinz.

Puis nous allâmes au Venezuela où je devais faire deux semaines de conférences à Caracas. Après un premier séminaire, il y eut quelques jours de vacances ; des amis nous conseillèrent un village de cases en pleine forêt vierge où un avion nous conduisit après avoir longé à deux reprises le Saut de l'Ange, la plus haute de toutes les cascades. Dans notre case, Edwige avait peur des cafards et des punaises, elle voulait garder la lumière allumée et ne put dormir de la nuit. Le lendemain, je la conduisis en barque sur un lac proche, une pluie soudaine nous surprit : elle s'est enrhumée à nouveau, les bronches ont été atteintes, et à notre retour à Caracas des amis ont mis à notre disposition, pour sa convalescence, un appartement donnant sur une plage, de l'autre côté de la montagne.

Elle commence à étouffer, le soir. Nous ne comprenons pas (elle avait eu de l'asthme à la naissance de sa fille, mais jamais encore avec moi), elle prend un somnifère pour échapper à l'asthme, mais cela accroît l'étouffement. Affolé, je descends, demande au gardien de l'immeuble l'hôpital le plus proche. Il me désigne une ville à

quelque dix ou vingt kilomètres de là. J'avais loué une vieille VW aux pneus complètement lisses, et nous voici partis, elle étouffant, la tête sur mon épaule. Je roule au plus vite, j'arrive dans la ville en liesse : c'est la fête patronale. Ma voiture est enveloppée de joyeux fêtards. Je demande l'hôpital. Il faut faire marche arrière. Environné par la foule en joie, comme dans *Les Enfants du Paradis* (mais ayant avec moi ma Garance), je monte sur le trottoir tout en klaxonnant, j'épouvante les fêtards, je réussis à partir en sens inverse, me fraie un chemin, trouve la rue et arrive à un petit dispensaire où il y a, dans la pièce unique, quelques malades étendus sur des grabats. Edwige râle. Une doctoresse lui fait aussitôt une piqûre qui rapidement la soulage ; nous rentrons à l'appartement où elle s'endort. Telle fut la première alerte mortelle.

Les grandes crises asthmatiques

La deuxième crise eut lieu au Pyla en 1985. J'étais allé en avant-garde dans la résidence de vacances des Daniel ; j'avais fait le trajet en voiture sans me presser. J'arrive à la résidence alors qu'elle est au téléphone, affolée, avec Jean Daniel, lequel, ne m'ayant pas vu arriver, dit qu'il n'a pas de nouvelles de moi. Quand j'ai à mon tour Edwige au téléphone, elle est extrêmement angoissée.

Elle arrive au Pyla un ou deux jours plus tard, et elle subit une très violente crise. L'asthme continua à la tourmenter durant notre trajet en voiture jusqu'à Villefranche-sur-Mer, résidence d'été de ses parents. Elle fut traitée avec de la Ventoline, de la Théophylline. L'asthme parut dissipé quand nous partîmes puis résidâmes à Paganico, cette belle propriété où l'on élevait des chevaux, entre Sienne et Grosseto, et où Edwige s'enchantait des étalons, des hirondelles qui faisaient des vols en piqué pour s'abreuver dans une pièce d'eau, des chats, notamment d'un petit noir impudent et charmant que nous appelions Moustique.

Mais l'asthme reprit avec violence au Palio de Sienne, peut-être du fait de la poussière. Là encore, ruée sur un hôpital pour recevoir l'injection calmante. L'asthme récidiva, par crises, cette même année ; il y eut un nouveau traitement par le docteur Benosiglio, à Genève, qui fut efficace. L'asthme se calma plus ou moins pour un temps.

En regardant l'agenda des années 1986-1987, je vois que les crises commencées en 1985 se sont accrues dans la seconde moitié de 1986, à Villefranche-sur-Mer, puis à Paris à la fin de cette année-là.

L'année 1987 fut tragique. Ce fut l'agonie et la mort de Guy

Albot, son beau-père. J'essayais de faire traiter Edwige, en butte à des crises d'asthme toutes les nuits, par le psychothérapeute Malarewicz qu'elle éconduisit au bout de la troisième séance, se refusant à ce qu'on lise dans son âme, et elle fut hospitalisée au Val-de-Grâce. Peu après, à l'hôtel Victoria à Montreux, en Suisse, où nous étions pour accompagner sa mère après la mort de Guy, elle endura la plus violente et horrible de toutes les crises, qui aurait dû être mortelle – ses lèvres étaient bleues, elle avait perdu connaissance. J'ai appelé de nuit le médecin local, insisté pour qu'il vienne au plus vite, et il la sauva *in extremis* par piqûre.

Au retour à Paris, le 10 septembre, elle fut hospitalisée à l'Hôtel-Dieu sous la protection du docteur Rochemaure qui fut sa providence pendant de nombreuses années. Moi-même, j'ai alors subi la première et seule dépression de ma vie, mais elle fut jugulée en moins de deux mois, et nous pûmes partir ensemble au Québec en novembre.

Ces deux années-là furent les pires de notre vie commune, avec quand même des moments lumineux (au Danemark, Copenhague et Louisiana en mai ; à l'hôtel Charlot, à Berlin, fin mai ; puis, surtout, en automne, au Québec, avec le séjour à Sainte-Pétronille).

L'asthme s'est installé, et les sprays de Ventoline sont devenus quotidiens à partir de la crise de 1985. Alors mes paniques à la Ventoline se multiplient quand, hors domicile, elle se rend compte qu'elle a oublié son spray, ce qui n'est pas rare et nécessite des retours précipités. Il y eut des circonstances où je courais comme un possédé jusqu'à notre domicile pour lui trouver le spray et re-courir en sens inverse pour le lui donner. Parfois, j'entrais dans une pharmacie, j'expliquais et on me donnait un spray sans ordonnance. Et moi, à chaque sortie : « As-tu bien ta Ventoline dans ton sac ? » Chez von Foerster, dans sa maison isolée de Pescadero, lors de notre second séjour en Californie, c'est heureusement le frère de Deborah, lui-même asthmatique, qui put lui passer sa Vento.

Puis elle eut un traitement avec Symbicort matin et soir.

La mère tourment (années 1987-1996)

C'est très rapidement après notre union que la mère d'Edwige, en danger d'infarctus, cessa toute activité ; se sentant menacée de mort, elle fit sentir cette menace à ses filles et à Guy Albot qui se consacra alors totalement à elle. Edwige s'est sentie contrainte d'aller passer les vacances d'été avec sa mère : « C'est peut-être sa dernière année », m'a-t-elle dit plusieurs années de suite. Les

alertes, vraies et fausses se multiplièrent après la mort de Guy. Ses appels en pleine nuit, angoissée par l'appréhension de la mort, déclenchaient nos levers précipités pour courir jusqu'à chez elle. Il y eut les hospitalisations de sa mère à Boucicaud, à Évecquemont, à Sainte-Perrine où Edwige subit de nouveaux tourments. Je trouve dans mon journal du 19 août 1994 : « Le mépris et la méchanceté de Monique écoeurèrent le personnel de Sainte-Perrine. Elle menace de rentrer chez elle, au grand soulagement des infirmières, alors qu'elle est totalement invalide. Edwige s'interpose. Paroles felleuses de sa mère. Edwige est décomposée... » Le 1^{er} septembre : « Edwige rentre épuisée, brisée par cette infernale mère qui a insulté les médecins, sa voisine de chambre, sa fille... » Le 3 septembre : « Edwige rentre accablée de Sainte-Perrine. Elle a une mère qui tue... »

Il n'y eut pas de rémission dans les angoisses d'Edwige pour sa mère jusqu'en 1996, année de son décès.

La crise de 1995

Autant Edwige pouvait très rapidement sombrer dans le gouffre d'une crise où la recouvrait l'ombre de la mort, autant elle pouvait non moins rapidement se rétablir, quasiment ressusciter, et nous pouvions nous retrouver ensemble, en 1994, à Montlaur chez Pouytes avec Herminette (avril), à Grenade (novembre), à Rome et Naples (novembre), en 1995 à Valencía (mars), Tokyo et Kyoto (mai), à Canobbio sur le lac Majeur (mai), sur la route Number One de San Francisco à Big Sur (septembre), en 1996 dans le Trás-os-Montes (avril), à Odense et Copenhague (septembre), à Carmona (décembre), en 1997 en croisière sur le Nil avec Sylvie et Sami (avril), à Rome (novembre), en 1998 à Lisbonne (mai), à Majorque (juin), à Trouville (fin juin), à Agrigente avec Cécile et Pépin (septembre), à Vienne (novembre), en 1999 à Casablanca chez Paola (juillet), en 2000 à Rome (janvier), à Sainte-Pétronille, au Québec, chez Bernard et Nadine (juillet), en 2001 à Séville chez les de Zayas durant la Semaine sainte (avril), à Fez au festival de musique sacrée (juin), à Bellagio (octobre), en 2002 à Uzès avec John et Chantal (avril), à Venise puis à Vienne (octobre), en 2003 à Bergame (février), dans le Tessin (avril), à Spolète puis Rome (décembre), en 2004 à Rome chez notre ami Tajjedine Baddou (décembre), en 2005 à Séville, rue de la Judería (mai), en 2006 à l'abbaye de Saint-Jacut (mai).

Je retrouve dans mon journal de 1995 le récit d'une des plus graves crises. Cela commence dans la nuit du 16 novembre : « Elle étouffe en dépit de la Ventoline. À 5 heures du matin, je suggère

d'appeler SOS médecins ; elle fait des gestes de protestation. Elle arrive à reprendre du Bécotide, je lui frotte doucement le dos. Elle s'endort vers 7 heures quand la crise s'atténue, mais pour se relever vers les 9 heures, parce qu'elle s'est donné à la cuisine des tâches qui, selon elle, ne peuvent attendre. »

Je téléphone à Jacques Rochemaure qui trouve le moyen de recevoir Edwige à midi trente à son cabinet de l'Hôtel-Dieu. Jacques Rochemaure, bienveillant ami, a, jusqu'à sa retraite, accueilli et bien traité Edwige dans son service de pneumologie. Il lui donne du Solupred pour cinq jours, augmente le Serevent et téléphone à une société d'aérosols pour qu'elle nous en livre un.

Tout semble s'apaiser, mais, dans la nuit du samedi au dimanche 19 novembre, crise terrifiante. J'essaie de monter l'appareil à aérosol qu'on a livré, n'y arrive pas, m'affole, je ne sais pas quelle dose de Salbutamol mettre, et, de plus en plus terrifié par son étouffement, je mélange n'importe comment le Salbutamol et l'eau distillée, je mets le courant, un jet puissant en sort, je le dirige sur Edwige qui pousse un cri horrible, j'arrête tout et cours appeler SOS médecins. On me branche assez rapidement sur un médecin qui, constatant qu'Edwige ne peut parler et que sa respiration est inaudible, décide d'appeler les pompiers et une équipe spécialisée. Les pompiers ne tardent pas trop et installent immédiatement un masque à oxygène branché sur la bombe d'oxygène. Puis arrive l'équipe du Samu avec un médecin qui donne ses instructions pour les aérosols. Edwige rétablit lentement sa respiration, se trouve fort irritée par l'obus d'oxygène posé sur sa couverture, ainsi que par des bouts déchirés du plastique qui recouvrait les instruments stériles. Le médecin, vu la lenteur du rétablissement, décide l'hospitalisation. Comme il est déjà 6 h 45, je me permets de réveiller Jacques Rochemaure qui s'ingénie à trouver un lit pour Edwige à la « réa » de l'Hôtel-Dieu, puis qui la rassure au téléphone, lui disant qu'elle n'en a que pour quelques heures d'hospitalisation.

On l'installe sur une chaise roulante avec un tuyau de perfusion. Elle se lève pour aller à la cuisine, un infirmier lui barre le chemin : « Ne vous levez pas ! » Colère : « Je suis chez moi ! » En réalité, elle veut approcher un paquet de cigarettes qu'elle me désigne de l'œil. Je le prends, bien décidé à ne pas le lui donner.

La voiture du Samu l'emporte. Je vais prendre ma voiture, arrive à l'Hôtel-Dieu, vais à la porte de la « réa » dont on m'interdit l'accès. Je sonne et resonance. Finalement, je profite du passage d'une blouse blanche pour me glisser dans la zone interdite. On me refoule dans un petit salon, on me fait interminablement attendre et quand je

retrouve Edwige, elle est bardée de multiples tuyaux, elle a mal. Sur un écran, je vois la marche zigzagante de son cœur. Si elle remue, la ligne du cœur s'affole. Elle a une aiguille au doigt, recouverte d'une sorte de pince à linge dotée d'une lumière rouge, une autre profondément enfoncée dans la veine. Elle sanglote... Hagard, je tiens Edwige par la main. Ses sanglots s'atténuent, puis elle semble s'endormir. On me demande de partir. C'est dimanche matin, les oiseleurs s'installent sur le marché aux fleurs.

Je réfléchis : Edwige était très fatiguée, hier, au déjeuner chez Irène, et la veille déjà, quand on avait dîné chez Freddy. Elle avait eu une grave crise, cinq nuits auparavant, et en était restée épuisée, tout cela au terme de mois de nidification ininterrompue dans et pour le nouvel appartement. Elle courait de-ci de-là, comme l'oiseau architecte à la recherche de brindilles ou de brimborions colorés pour faire son joli nid. Et puis, pendant deux semaines, il y eut la pose et surtout le sciage du carrelage de l'entrée, répandant partout des poussières. Puis les travaux de la cuisine avec les courses chez Ikéa, les rendez-vous ratés avec l'artisan, les erreurs, les attentes, et là encore poussières, balayages tard le soir. Et, la dernière semaine, avec ces journées de haute pollution sur Paris. Et tous les soucis de ou pour sa famille. Et, dans cet état nerveux, la consommation accrue, devenant insensée, de cigarettes.

Edwige sera restée à l'Hôtel-Dieu jusqu'au 28 novembre.

Dans la nuit du dimanche au lundi 20, elle a eu une crise épouvantable en dépit des aérosols et des instillations continues de corticoïdes. J'annule évidemment ma « tournée » Natal-Porto Alegre-São Paulo, et je m'effraie à l'idée qu'Edwige aurait pu endurer cette crise alors que je me serais trouvé à vingt heures de vol.

Le lundi 20, j'ai peur pour sa soirée et sa nuit. Après avoir quitté le soir l'Hôtel-Dieu alors que les yeux d'Edwige se ferment, je rentre, m'endors, me réveille à une heure du matin pour téléphoner : « Tout est calme », me dit-on.

Le lendemain matin, je pars remplir un engagement à Mons, en ayant annulé le dîner et la nuit d'hôtel. Rochemaure me dit au téléphone qu'Edwige a eu « une petite crise » durant la nuit. C'est à mon retour, le soir, que j'apprendrai que la surveillante n'a éveillé l'interne que sur le tard, quand elle a constaté que le visage d'Edwige était cyanosé. Jusqu'alors, elle lui disait : « Détendez-vous, ne soyez pas si nerveuse... »

Je suis écrasé de constater que le système qui, par son

fonctionnement automatique normal, doit guérir est un système qui, justement, de par ce fonctionnement automatique, laisse crever.

Edwige reste à l'Hôtel-Dieu pendant que manifestations et grèves s'amplifient. Le mardi, elle quitte la « réa » et se trouve salle Saint-Luc. Comme elle est en sevrage de cigarettes, elle est extrêmement tendue. Elle est très fatiguée, mais sa respiration est convenable et son estomac sous contrôle.

Mais le lendemain, 22 novembre, vers 20 heures, elle commence à avoir mal à l'estomac, puis se tord. Il lui advient une crise de spasmes comme chaque fois qu'elle prend des corticoïdes à dose massive. Je demande du Mopral à l'infirmière, puis à la surveillante, qui, faute d'instructions, ne veut pas en donner. La douleur s'accroît. Je demande de la glace, qu'on apporte dans une enveloppe de plastique. À un moment donné, je retourne la glace, et l'eau fuit par le bouchon, ce qui inonde Edwige. Je téléphone à Jacques qui prescrit le Mopral. Trop tard : la crise dantesque est installée. Parfois il y a comme une accalmie, puis les spasmes reprennent avec une violence redoublée, elle se tord, j'interviens à gauche, à droite, pour qu'elle ne tombe pas et pour que le tuyau d'aérosol continue à demeurer dans ses narines. Je me permets encore de téléphoner à Jacques, que je trouve heureusement chez lui, en lui disant que lors de telles crises, Guy Albot lui faisait une injection d'atropine. Jacques donne l'ordre d'injecter du Spasfon, associé à un autre calmant. Le docteur de la « réa » lui fait la piqûre, puis ordonne de la conduire à la radio. Voyage hagar au long des couloirs jusqu'à la radio, attentes, etc. Au retour, les spasmes sont plus espacés, mais demeurent aussi violents. Nouvelle piqûre de Spasfon. Nouvelle injection, une heure plus tard. Edwige s'endort épuisée. Je rentre dans la nuit à pied, pas de métro, pas de taxi.

Et me voici, les jours suivants, habitué de la salle Saint-Luc où j'ai le privilège d'aller et de rester quand je veux. Edwige n'a plus de crises, mais Rochemaure préfère la garder. Je prends l'habitude de déjeuner, souvent d'un croque-madame avec un verre de beaujolais, à la Brasserie du Palais d'où je peux voir la fenêtre de la chambre d'Edwige. Le lundi 27, Rochemaure lui autorise une petite promenade hors hôpital, que nous faisons au marché aux fleurs, ce qui la ragailardit.

Finalement, le matin suivant, mardi 28, je la trouve piaffant, assise sur son lit, toutes affaires prêtes. Attente du bon de sortie, puis je navigue à travers les rues, certaines embouteillées, d'autres vides, dans notre voiture que j'ai sortie (faute de taxi et bus). Je trouve une place à vingt mètres de notre immeuble. Herminette, qui

a entendu la porte s'ouvrir, sort tout endormie du couloir de notre chambre. D'abord un peu ahurie de retrouver sa mère, elle la couvre de baisers une fois dans ses bras. Bien que très fatiguée, Edwige tient à arroser ses fleurs. Le soir, je découvre qu'elle a fumé clandestinement.

Réanimation à Necker (2-15 novembre 2004)

Rochemaure prenant sa retraite, Edwige fut traitée à l'hôpital Necker par le professeur Dusser au début novembre. Son asthme avait dégénéré en bronchopathie chronique, c'est-à-dire en insuffisance respiratoire permanente.

À la suite d'une bronchite, elle endure à nouveau une crise d'étouffement, mais, par horreur de l'hôpital, elle refuse de quitter notre appartement. L'asthme s'aggrave en dépit des médicaments et, finalement, je la force à l'hospitalisation. À Necker, on la met rapidement en réanimation ; là, en dépit des soins intensifs, elle a des crises périodiques.

Mon amie Ève m'indique une guérisseuse kabyle, Louisa, qui habite Fontenay-aux-Roses. Louisa, que j'ai au téléphone, me demande une photo d'Edwige. C'est un jeudi. Le samedi midi, elle n'a pas reçu la photo et la situation d'Edwige s'est aggravée, avec une crise toutes les heures. Mon gendre Michel, qui est médecin pédiatre, est allé à la réanimation où les médecins la disent perdue. Je supplie Zouzou de m'apporter une photo d'Edwige à la porte de l'hôpital où je l'attends. La photo en main, je prends un taxi ; le chauffeur asiatique ne connaît pas la banlieue et se perd. À force de demander à des passants, nous trouvons une cité HLM peuplée de Maghrébins. Je découvre l'immeuble de Louisa, je monte à son logement. Elle prend la photo, passe les mains dessus, puis fait bouillir du plomb qu'elle renverse, fondu, dans un récipient. Elle consulte la figure que dessine le plomb. Puis elle me dit : « Ce soir, ça ira un peu mieux ; demain soir cela ira bien mieux. »

Ne trouvant pas de taxi, je prends un bus qui me conduit à une porte de Paris, puis, de là, j'arrive en taxi en fin d'après-midi à la réanimation. Edwige me dit : « J'aurai ma crise dans une heure. » L'heure passe, pas de crise. On arrive à 8 heures du soir, moment où le visiteur doit quitter la réanimation. Je reste jusqu'à 9 heures, pas de crise. Je pars. Elle eut une crise durant la nuit de ce samedi, mais n'en a pas eu dans la nuit du dimanche.

Dans la semaine, je demande à Louisa de venir traiter Edwige en réanimation en se présentant comme sa tante. Louisa a fait des

passes sur la poitrine d'Edwige, a comme aspiré le mauvais air des poumons, pour le rejeter. Je suis persuadé que Louisa a sauvé Edwige. Nous l'avons revue, invitée à Hodenc, puis elle a disparu : retournée en Kabylie ? Poursuivie par l'Ordre des médecins ? Elle-même gravement malade ?

Nous allons à La Rochelle après cette hospitalisation où, sans « tante Louisa », elle serait morte. Elle avait cessé de fumer (croyais-je). Effectivement, elle n'avait plus cette toux du matin, du moins les premiers jours. Je nous croyais sauvés. Nous étions dans un hôtel avec fenêtre sur le port, un restaurant en bas où nous nous régaliions de poissons et de fruits de mer. J'étais heureux, je la croyais enfin guérie du tabac. Nous nous baladions, il faisait souvent beau (ce devait être le printemps). Ah oui, il y eut le festival de La Rochelle où fut invitée Béatrice Dalle. Nous rencontrâmes Jabbar et Sylwane. Nous avons fait une balade à l'île de Ré où Edwige m'a montré le moulin qu'avaient occupé ses parents... Et puis, vers la fin du séjour, je l'entends tousser, le matin. Après trois matinées, je profite de son absence pour faire une inspection, et je découvre les cigarettes...

Et ce que je perçois maintenant, c'est la succession des catastrophes depuis 2004. En mars et avril 2004, bien que tout ne soit pas encore installé, je m'isole trois jours par semaine à Hodenc pour écrire *L'Éthique*. Mais, pendant ces jours-là, accompagnée de Mme Lachens, Edwige court les banlieues pour trouver de l'électroménager bon marché, elle se fatigue, s'épuise, et elle doit être hospitalisée en juin pour ses bronches. À sa sortie de l'hôpital, nous partons passer l'été à Hodenc-l'Évêque. Le lendemain de notre installation, Mixa s'évade, en dépit des barrières édifiées pour l'empêcher de s'enfuir. Nous la cherchons toute la journée ; moi je vais de voisins en voisins, Edwige va à travers champs en s'époumonant à appeler Mixa d'une petite voix flûtée. Une voisine de Tillard, Mme Gazenois, collabore à la recherche avec un pendule. Le soir, nous rentrons épuisés, sans Mixa. Mais, vers minuit, Herminette est attentive à la fenêtre de la cuisine et nous découvrons Mixa de l'autre côté du carreau. Soulagés, nous ouvrons à la vilaine et nous nous couchons.

Très tôt, au petit matin, vers les 6 heures, Edwige veut aller aux toilettes, oublie qu'il y a une marche à l'entrée de notre chambre, tombe et hurle de douleur. J'accours, n'arrive pas à la relever, appelle les braves voisins fermiers, M. et Mme Hainque, qui arrivent aussitôt et me font appeler l'hôpital de Beauvais. Là, on découvre que la cheville est fracturée, mais, comme on ne peut l'y garder, on l'expédie à l'hôpital d'Amiens, à plus de cent vingt kilomètres. Je

ferai en voiture des allers-retours quotidiens à Amiens où on lui met un plâtre.

Elle revient à Hodenc et les douleurs de cheville, les crises d'étouffement, les douleurs intestinales s'ajoutent les unes aux autres en des nuits infernales. Je ne peux dormir que quelques heures dans la journée. Ce fut un été horrible où sa souffrance lui avait même obscurci l'entendement. Je lui ai donné alors, sans qu'elle s'en doute, une sorte de calmant qui fit son effet, jusqu'à ce qu'elle en prenne conscience et le rejette, disant que je la prenais pour une folle.

Nous sommes rentrés en octobre de Hodenc, elle, toujours la jambe plâtrée. Je crois qu'elle avait gardé une certaine difficulté à la cheville, en décembre, quand nous partîmes pour l'Italie, car je me souviens avoir loué une chaise roulante et avoir promené Edwige sur cette chaise dans les rues de Rome. Elle eut une crise de bronchite asthmatique qui la tint alitée à l'hôtel. Puis ce fut mon tour d'attraper une rhino-trachéo-bronchite.

Il était prévu que le docteur Sarfati opère Edwige à l'hôpital Saint-Louis, en juin 2005, d'une tumeur récemment détectée qui lui faisait mal à l'aine. Mais une nouvelle crise bronchique la retint en juin en pneumologie dans ce même hôpital. Là, elle se lia avec sa voisine de chambre, Nathalie, avec qui elle devait demeurer amie. L'opération de la tumeur fut repoussée à septembre 2005. Edwige rentra chez nous.

Le 6 juin, je lui avais fait consulter un guérisseur réputé, H., ce qui n'avait pas empêché l'hospitalisation, peu après. À la sortie de Saint-Louis, j'avais demandé à mon ami Ruben Reynaga le secours d'un chaman yaqui (la réserve yaqui était située près de Hermosillo, capitale de l'État de Sonora, où Ruben créait un nouveau type d'université). Avec sa générosité coutumière, Ruben lui avait offert le voyage et le séjour. Le chaman arriva à Paris, et le 22 juillet au petit matin, il procéda dans notre chambre, où Edwige était alitée, à une cérémonie à laquelle je coopérai. Il se faisait à Hermosillo une cérémonie concomitante avec quinze personnes. Je m'étais placé au centre de la pièce avec, à l'ouest, une bougie allumée (feu), au nord, un quartz rose (terre), à l'est, une coupe d'eau (eau), au sud, une tige d'encens allumée (air). La cérémonie nécessitait la pleine conviction des participants, et je me suis mis en état de conviction, mais Edwige, elle, resta sceptique. Elle ne croyait qu'en la médecine officielle, et je ne sais pas si son scepticisme contribua à l'échec du rite.

L'opération de la tumeur fut effectuée le 20 septembre 2005.

Avant l'opération, qu'elle appréhendait, elle écrivit à son amie Dominique Fenouil :

« Il me reste beaucoup à apprendre et le plus pénible, c'est le renoncement à la vie... Je dois m'habituer à ne plus voir ceux que j'aime, à entendre vos voix et ne plus partager le moindre sourire ni la moindre tendresse. » Comme il était dangereux, vu sa bronchopathie, de l'opérer sous anesthésie générale, elle fut opérée sous anesthésie péridurale. Tout se passa miraculeusement bien. Elle souffrit beaucoup dans les jours qui suivirent l'opération. Quand elle sortit de l'hôpital, elle écrivit à son amie Dominique Fenouil : « Je rentre enfin de l'hôpital Saint-Louis et ai évité in extremis la trachéotomie. La souffrance est indicible, malgré la pompe à morphine dont j'ai usé et abusé. Mais, bref, je suis encore de ce monde, et renais piano piano, tel un vieux phénix mité. »

La tumeur fut jugée bénigne à l'extraction, et tout sembla nettoyé. Le résultat de laboratoire n'arriva qu'en janvier 2006 : la tumeur était maligne. Le docteur Abastado et moi le cachâmes à Edwige jusqu'à ce qu'au printemps, une nouvelle tumeur commençât à la gêner. Avant qu'on pût songer à la traiter, tout fut retardé par une nouvelle crise pulmonaire au début d'avril 2006.

La crise s'aggrava parce qu'elle refusait l'hospitalisation. Il fallut plusieurs jours pour essayer de la convaincre alors que son état empirait. Finalement, comme elle suffoquait à l'extrême, un dimanche matin, je pris l'initiative d'appeler mon ami Jean-Marie Andrieu, chef du service cancérologie à Pompidou, qui lui trouva un lit en pneumologie où je la conduisis en ambulance. Elle allait rester en réanimation dans le service du docteur Israël-Beth et sortir le 8 avril avec la prescription permanente de dix-huit heures d'oxygène par jour. Une cuve d'oxygène fut installée à demeure dans notre chambre et lui arrivait par tuyau aux narines, la nuit. Dans la journée, elle disposait pour ses sorties d'une boîte à oxygène d'une capacité de trois à quatre heures. Elle s'est adaptée à ce handicap de jour, portant bravement en bandoulière la petite boîte dans la rue ou le bus, sans se soucier des regards curieux.

Une convalescence lui fut prescrite à sa sortie de l'hôpital (avril 2006), à Lamotte-Beuvron. Il y avait encore du froid, des arbres sans feuilles. C'était un centre hospitalier dans un grand parc. Je n'avais pas l'autorisation d'y coucher, aussi avais-je pris une chambre d'hôtel sur la Grand-Rue, et, le matin, j'allais dans sa chambre. Je m'installais sur la petite table pour écrire. J'enlevais le Mac au moment du déjeuner et du dîner que nous partagions. J'allais faire des emplettes chez le traiteur de la ville pour améliorer

nos repas. Quand nous avons pu nous promener, elle emportait son obus d'oxygène sur roulettes. Nous avons dîné ou déjeuné deux ou trois fois dans le restaurant de l'hôtel Tatin, puis nous avons fait des virées dans des restaurants gastronomiques de la région, puis une ballade dans Gien, belle vieille ville sur la Loire avec château, douves... Est-ce que cela a duré un mois ? Davantage ? Le retour fut retardé parce qu'elle avait attrapé une rhino-pharyngite... Moi, j'allais un jour par semaine à Paris. Je crois que le printemps commençait à poindre quand nous sommes repartis.

Nous avons pu passer une semaine agréable, du 19 au 26 mai 2006, à l'abbaye de Saint-Jacut, tenue par des sœurs charmantes. On avait pu aménager une cuve à oxygène dans notre chambre et nous avons pensé que nous pourrions nous déplacer en Italie ou en Espagne en disposant d'une cuve semblable durant nos séjours.

Toutefois, une douleur se faisait de plus en plus insistante dans l'aîne d'Edwige, et je crois que c'est en juin 2006 qu'une IRM a révélé une nouvelle tumeur maligne à la vessie, confirmée par une scintigraphie le 1^{er} juillet. Désormais, son anxiété allait se fixer sur son cancer, d'autant plus que le recours à l'oxygène atténuait le danger bronchique.

Elle avait subi quatre cancers successifs, un premier au rein, opéré en août 1999, n'avait pas répandu de métastases. Le deuxième au sein, opéré un an plus tard, en 2000, avait été lui aussi jugulé sans métastases. Le troisième, sous forme d'une tumeur jugée non cancéreuse lors de son ablation, était sans doute issu de cellules malignes de la tumeur opérée en 1999, mais ne produisit pas non plus de métastases. L'ultime tumeur, détectée en 2006, n'a pas davantage produit de métastases. Cette singularité lui a évité une fin prématurée et des souffrances atroces.

Je repense à tous les médecins, thérapeutes, guérisseurs consultés : Rochemaure, Dusser, Attignac, Hoffman, Avedjan, Parizer, Israël, Andrieu, Scotté, Mayer, Chiras, Méné (acupuncture), Toure, Florent (magnétiseur), Louisa, A. Hourdequin, Collard (guérisseurs), le chaman yaqui, et, durant les dernières années, le si fidèle et attentif docteur Philippe Abastado. J'ai fait venir du Pérou de l'*uña de gato*, mais n'ai pas poursuivi. J'ai fait venir des États-Unis les produits Beljanski, mais elle n'eut pas confiance. Le guérisseur de Châtillon, Collard, en avouant son impuissance à la guérir, m'avait découragé. Mais j'aurais pu chercher, il y a en France même des guérisseurs qui résorbent des cancers. J'aurais dû faire venir Hermanito de Mexico à Paris...

Je repense à tous les hôpitaux et cliniques que nous avons faits :

Hôtel-Dieu, Cochin, Saint-Louis, Necker, Geoffroy Saint-Hilaire, Saint-Jean-de-Dieu, Pompidou, la Salpêtrière. Je pourrais, en lamento, chanter ces noms à la suite comme « Orléans, Beaugency, Notre-Dame de Cléry, Vendôme... ».

La cigarette

La cigarette, je devais pressentir qu'elle lui serait fatale. Je lui avais dit d'emblée qu'arrêter de fumer était une condition mise à notre mariage. En vain. Elle a alors commencé ses cachotteries, et moi à chercher partout ses cachettes, en les découvrant parfois...

C'est la cigarette qui avait aggravé l'état de ses bronches, provoquant une bronchopathie chronique et, finalement, la nécessité de dix-huit heures d'oxygène par jour. C'est la cigarette, dicit Trintignac, le chirurgien qui l'a opérée, qui a provoqué son cancer au rein, puis, suite à ce cancer, une tumeur opérée par le docteur Sarfati, puis une nouvelle tumeur traitée par une thérapie finalement fatale.

Pendant des années, elle joua à cache-cache avec la cigarette. Quand, à la suite d'une hospitalisation, elle semblait désintoxiquée, comme à La Rochelle, en fait elle reprenait clandestinement, et nous avons vécu des alternances de clandestinité et de visibilité. Vers la fin, elle tentait de se discipliner en s'en tenant à trois cigarettes par jour, celles qui lui donnaient le plus grand plaisir, après chaque repas, mais une inquiétude, une angoisse la faisaient rechuter. Après sa mort, j'ai découvert en souriant et pleurant d'innombrables petites caches à cigarettes.

L'addiction à la cigarette l'a tuée. Qu'est-ce qui a causé cette addiction ? Besoin de remplir un manque lié à sa détresse profonde et cachée ?... Dans beaucoup de cultures archaïques, le souffle est assimilé à l'âme, et il se peut que le besoin d'aspirer et d'expirer un souffle qui à la fois apaise et stimule corresponde à un besoin de supplément d'âme.

Tentatives :

1^{er} décembre 2004

Mon inséparable, mon cher amour,

Unis, unis nous devons être face à la vie.

Tu restes secrète, très cher amour, en ne me disant pas ce qui te fait peur.

Pourquoi ne me le dirais-tu pas aujourd'hui dimanche ?

Et puis, il y a deux indices que tu n'as pas cessé la cigarette :

1. La toux

2. Le besoin d'aérosol

Il faudrait vraiment que tu puisses t'arrêter pour qu'on ne parte pas à Rome avec l'aérosol, pour que tu protèges tes beaux petits poumons. Rappelle-toi comme ils étaient contents après que tu as arrêté de fumer. En ce moment, ils me disent leur tristesse et ils ont versé des larmes qu'ils ont fait sortir de mon œil.

Alors, amour, arrête, aujourd'hui, en utilisant toute la volonté de ton petit menton.

Prends de la Nicorette, suce et suce !

Ton Dounet qui t'adore.

5 décembre 2004

Mon cher amour

Nous sommes inséparables, nous devons être absolument unis.

Cette nuit, tu as très souvent toussé, tu as dû te lever prendre du Bronchodual ; la journée, tu es de plus en plus gênée. Tu t'es réintoxiquée.

Mon amour, nous partons pour Rome dans dix jours. Il faut qu'aujourd'hui même, tu puisses t'arrêter. Tu as les pastilles de Nicorette, il reste des granules antitabac ; mais ce n'est pas à moi de te les imposer, il faut que tu le veuilles très fort !

Il faut que tu le veuilles très fort pour que nous puissions être heureux, tranquilles, à Rome, sans aérosols, sans suffocations.

Il faut que tu le veuilles très fort pour éviter la catastrophe comme l'année dernière.

Il faut que tu le veuilles très fort aussi pour moi.

Il faut qu'on soit unis.

Pourquoi continues-tu à me cacher ce qui du reste est évident ?

*Sors de leur cachette tes cigarettes. Je ne te les confisquerai pas ;
comme à Hodenc, je les laisserai à leur place.*

Ma chère vie, il s'agit de notre vie.

Je t'en supp'

Ton Dounet.

Dimanche 30 janvier 2005

Mon cœur adoré,

Je vois bien que depuis quelques jours tu ne peux plus te réguler à deux cigarettes par jour. J'ai tous les indices, y compris la toux nocturne et diurne, y compris le besoin, très tôt le matin, de Bronchodual. C'est que c'est très difficile, pour une addict, de se réguler, à chaque fois c'est un effort, alors que quand on arrête d'un coup c'est très dur, mais il n'y a plus les efforts quotidiens, et surtout on est libéré. Tes petits poumons demandent à être libérés de ce qui les empoisonne, les torture, nous torture. Si tu ne m'écoutes pas, écoute tes petits poumons, tes petites bronchettes chéries. Alors, je t'en supp', fais maintenant un gros effort, aide-toi de Nicopatch et Nicorette, fais-le de toi-même, je t'en supp', sinon on est sur la pente savonnée, alors qu'on a besoin si fort d'être heureux ensemble, et puis, début mars, il y a Séville. Séville, le flamenco, les tapas, les jolies rues !

Alors, mon adorée, écoute nos chers petits poumons aujourd'hui même, 30 janvier, pour te libérer et être tranquille le mois qui vient. Et cela méritera un beau gros cadeau.

Ton Dounet,

Edgar.

Lundi 1^{er} mai 2006

Mon très cher, suprême et inséparable amour,

Je te supplie d'avoir un sursaut vital pour ta vie et donc pour la mienne.

Je sais que tu fumes, je ne sais pas combien, mais je sais que c'est à nouveau la pente fatale. Les docteurs Alexandre et Bounioux m'ont dit qu'ils pensaient qu'outre l'infection, ton spasme bronchique venait d'une rechute de tabac. Tu as arrêté le patch. Mon cœur, je t'en supplie, nous méritons bien un été tranquille à Hodenc, nous méritons bien quelques jours en Bretagne. Mais si tu n'as pas ce sursaut vital, si tu ne sens pas qu'il faut arrêter toute cigarette, même pas une, alors nous allons à la catastrophe.

Et puis, ce secret que tu gardes à mon égard, à ton edgar, je te demande de l'abandonner !

Mon anxiété est extrême, et si tu n'as pas assez de volonté pour réagir pour toi, fais-le pour moi. Plus que jamais, moi c'est toi et toi c'est moi !

Elle n'a jamais pu arrêter la cigarette, même si elle a pu parfois la diminuer.

Les deux dernières années

Jean-Marie Andrieu, directeur du service de cancérologie de Pompidou, lui prescrivit, pour l'été 2006, la chimiothérapie « classique » destinée au type de tumeur qui l'affectait.

Pour mon anniversaire du 8 juillet 2006, Edwige tint à le fêter à Bruges avec mes filles et leurs maris. Le voyage se fit en voiture, le repas fut allègre. Nous y passâmes une ou deux nuits avec quelques problèmes d'oxygène, car on nous y avait fourni une bombe et non une cuve.

Le 13 juillet, à la clinique des Sports, on lui installe une chambre sous-cutanée pour la chimiothérapie. Au cours de l'été 2006, elle subit une séance de chimiothérapie chaque trois semaines à l'hôpital Georges-Pompidou. Le traitement « classique » échoue : une IRM du 19 septembre montre que la tumeur a grossi depuis juillet. Andrieu innove alors un traitement par Xeloda et Tarceva, l'un détruisant les cellules en reproduction rapide, dont les cancéreuses, mais aussi celles de la langue, des muqueuses, de la peau ; l'autre, spécifique du cancer du poumon, qu'il détourne de sa fonction.

Une IRM du 14 novembre montre que l'augmentation de la tumeur est résorbée. Andrieu est satisfait de cette victoire inattendue.

Edwige espère que la diminution va continuer, et, tous les trois

mois, à chaque IRM, elle va espérer désespérément : or la tumeur restera stationnaire jusqu'en novembre 2007. Le traitement hypertoxyque empêche la tumeur de grossir, mais ne la réduit pas. Peut-être la nécrose-t-il, dit Andrieu. On ne peut vérifier. Ce qui est une victoire pour Andrieu et le docteur Scotté, qui s'occupe particulièrement de son cas, est une défaite pour Edwige, car cela signifie que ce traitement très toxique et douloureux doit continuer indéfiniment.

Le premier semestre de 2007 a été terrible. Les effets secondaires du traitement, liés à l'accumulation de cortisone dans son organisme, apparaissent nettement et s'accumulent : la menace de cécité a nécessité l'opération de la cataracte pour les deux yeux, en mars ; trois ruptures de vertèbres ont été traitées en deux interventions chirurgicales par le professeur Chiras en mai, à la Salpêtrière, et les opérations de soudure ont laissé un hématome très douloureux jusqu'au début de l'été. Se sont aussi développés les effets de toutes sortes, eux-mêmes très douloureux, du traitement ininterrompu par Tarceva et Xeloda, ce qui a nécessité l'absorption de morphine (Actiskenan) et de Neurontin.

Fred m'avait indiqué une sorte de médium guérisseuse, et nous avons pris rendez-vous pour le 1^{er} février 2007. Lever à 7 h 45 pour rencontrer cette femme, A. A., qui exerce en sous-sol dans un cabinet. Elle nous informe qu'elle a été déclarée morte, que son cœur s'est arrêté, qu'elle a été conduite à la morgue après insuccès des efforts de réanimation. On ne l'a pas mise directement au frigo, en attendant l'arrivée de son mari, officier de gendarmerie. Celui-ci tardant, ses collègues gendarmes ont décidé de la mettre au froid, mais l'un d'eux, par ultime précaution, lui prend alors le pouls et perçoit un léger battement. Elle pense qu'elle est restée longtemps en état de mort sans que, pour autant, il y ait eu détérioration des cellules cérébrales. Depuis, elle a acquis une certaine familiarité avec le monde de « là-haut ». Ainsi, elle reçoit la visite de la mère d'Edwige, éperdue de remords de ne pas avoir assez aimé sa fille, et qui lui demande son pardon. Ce que dit A. A. de sa mère est très juste et impressionne Edwige. Pour A. A., il est important qu'Edwige ait pardonné à sa mère, et elle pense que bien de ses maux sont venus parce que, petite fille, elle n'a pas été aimée par sa mère. Effectivement, celle-ci ne voulait pas d'enfant, etc. Tout cela colle bien. Puis A. A. recommande les produits anticancéreux Beljanski, et lui conseille d'utiliser je ne sais quel bidule que procure sa sœur et qui aide l'organisme à lutter... Une heure de rencontre se termine par des baisers affectueux d'A. A. à Edwige et à moi.

Edwige est impressionnée, mais se méfie des produits B. Je les ai

fait venir des États-Unis, mais elle craint d'essayer et elle n'essaiera pas. De même, elle refusera de prendre les escargots bouillis qui, selon un message d'Hermanito (le guérisseur mexicain), la soulageraient. Et moi, bien qu'ouvert aux médecines parallèles, je n'ai pas de certitude et n'ose insister.

En dépit de tant de souffrances, nous avons eu de belles journées : Saint-Jacut, nos promenades place des Vosges, quai aux Fleurs, quai de la Mégisserie, quelques repas chez Kunigawa, les rencontres d'amitié (avec Wilfried, Baligand, le dîner au Crillon).

En juin 2007, ultime élan de nidification, Edwige eut le désir de commander un coffre en bois peint chez un artisan ébéniste de la rue de Sévigné. Comme elle souffrait encore beaucoup des vertèbres, je la conduisis à diverses reprises en chaise roulante chez l'artisan où elle veillait à la couleur du coffre et à la fresque sur le couvercle, représentant un paysage toscan. Elle fit retoucher, modifier jusqu'à ce que son regard obtienne satisfaction.

Elle tint à organiser chez nous une grande réception pour mon anniversaire, le 8 juillet 2007, et veilla à inviter tous mes amis. Elle était très faible, restait assise sur une chaise, et, de temps en temps, allait s'étendre dans notre chambre.

Elle eut encore une crise d'étouffement en juillet 2007. Comme elle ne voulait pas se faire hospitaliser, il y eut plusieurs journées d'aérosols, de cortisone, et il fallut aller en ambulance à Pompidou pour l'examen des gaz du sang. Notre médecin préconisa une garde chez nous de quatre heures par jour pour l'assister en cas de besoin et me libérer pour mon travail. Elle ne dit rien, mais, quand j'entrai dans notre chambre pour y préparer la table (elle ne pouvait aller à la cuisine), j'ai vu Edwige qui pleurait. Je l'ai interrogée, ai insisté, elle me répond : « Je veux qu'on reste tous les deux seuls. »

La perspective d'une garde quatre heures par jour l'avait mise dans cet état. Je lui ai promis qu'il n'y aurait pas de garde...

Puis il y eut, en août 2007, la résurrection, que je ne savais pas ultime et qui me fit espérer le salut. L'opération de la cataracte lui avait rendu la vision, les côtes s'étaient ressoudées. L'hématome si douloureux, après l'opération par Chiras, s'était lentement résorbé et la souffrance avait disparu. Le 6 septembre dans l'après-midi, à Georges-Pompidou, le docteur Scotté enregistre les bons résultats et est frappé de la différence entre l'Edwige de juillet, arrivée en ambulance, toute gonflée, l'œil vitreux, et l'Edwige qui marche, le visage restauré : « Elle a retrouvé ses beaux yeux », me dit-il. Il réduit le Neurontin à 300 matin et soir, et ramène le Xeloda à deux

semaines sur trois.

Ce que je n'avais pas mesuré, c'était que la toxicité du traitement était, à la longue, mortelle.

À partir de la fin 2006, des infirmiers de l'hospitalisation à domicile (HAD) venaient tous les matins, à Paris comme à Hodenc : Tarceva et Xeloda lui provoquaient des œdèmes aux jambes, des écoulements de lymphe et de sang, des irritations douloureuses à la langue, des crevasses aux doigts et aux talons, des alternances de constipation et de diarrhées. Elle avait horreur de la saleté : constipée, elle se sentait sale à l'intérieur, et la pauvrete retournait à la selle plusieurs fois par jour, souvent en vain, jusqu'à ce que Forlax ou autre adjuvant fassent leur effet, qui la dégoûtait. Elle ne regardait pas ses selles, et, n'aimant pas que je les observe, tirait en hâte la chasse d'eau. Je lui demandais alors de les examiner elle-même. Elle refusait : « C'est sale. »

Il y avait, de plus, sciatiques et lumbagos que soignaient soit M. Touré, soit un acupuncteur, des crampes violentes la saisissant à la jambe en pleine nuit, que je calmais en apportant une compresse glacée du congélateur.

Elle était attaquée sur plusieurs fronts : poumons, tumeur, os, peau.

Quand elle était soudain saisie de douleurs, elle me regardait avec de grands yeux étonnés qui me faisaient chavirer.

Par ailleurs, le gaz carbonique dans le sang, la cortisone, la Ventoline, tout cela provoquait en elle nervosité et irritation. Parfois j'avais l'impression que sa mère venait habiter en elle avec son autoritarisme, et Edwige multipliait les petites admonestations : « Fais ci, ne fais pas ça. Tire la chasse d'eau... Ferme la porte doucement... Éteins la lumière... » – et, dans ces moments, je n'étais plus son gentil panda dont elle se moquait tendrement. Elle avait des poussées d'hostilité à mon égard, comme sa mère en avait eu pour Guy Albot, son mari, mais, heureusement, elles étaient temporaires. J'avais cessé d'essayer de lui faire prendre conscience de ses poussées d'autoritarisme, car elle me rétorquait alors que c'était elle qui était soumise à mes quatre volontés.

La douleur, devenue si fréquente, faisait parfois surgir sa seconde personnalité, celle qui se croyait totalement abandonnée, en proie à l'hostilité de tous. Un midi de juillet 2007, elle parut ainsi fermée, persuadée que j'étais sans pitié pour ses souffrances. Tout cela était si grotesque et affreux que je me mis à pleurer, puis à éclater en sanglots. Alors elle me tendit la main en me disant qu'elle était ma

petite maman.

Quand elle me voyait triste, silencieux, préoccupé de la voir souffrir, elle pensait que je lui faisais la tête et que j'avais cessé de l'aimer, et elle me disait : « Tu m'aimes bien ? » Elle prenait toute tristesse pour de l'hostilité à son endroit. Elle avait besoin de mon sourire, sinon elle se sentait perdue. Mais justement, j'étais triste quand elle était très mal et je n'arrivais pas à sourire.

Il y avait aussi, heureusement, entre les accès de souffrance, des moments de bonne humeur, d'émerveillement à entendre les oiseaux, des tendres sourires de sa part, des émotions et des joies partagées. J'écrivis même dans mon journal : « La faire sourire me semble justifier la lutte pour sa vie, celle qu'elle mène et celle que je mène. »

J'avais aussi noté, le 13 mai 2007 : « J'apporte un beau bouquet de pivoines à Edwige (ses fleurs préférées), j'arrive avec le bouquet au lit, elle dort, je lui mets les fleurs devant les yeux, la touche doucement, elle ouvre les yeux et je vois une expression de bonheur sur son visage, avec ce rayonnement d'âme d'enfant que j'adore. »

D'où, en moi, l'alternance de moments d'exaspération et d'adoration, d'énervement et d'émerveillement. Mais je me reprochais aussi de m'énervier de ses énervements, de m'irriter de ses irritations, de ne pas accepter ses manies, car je découvrais que mon humeur me cachait l'essentiel : son âme enfantine, candide, aimante. Et j'écrivais alors dans mon journal : « Quel con je suis ! », car je manquais lamentablement de souveraineté sur moi-même.

Je ne comprenais pas qu'elle descendait la pente. J'ai toujours pensé qu'elle serait sauvée du fond même de l'abîme. Je l'avais si souvent arrachée à la mort que je ne pouvais plus imaginer qu'elle fût mortelle. Ô ma cécité !

Je ne percevais pas assez la différence entre les catastrophes antérieures, qui toutes lui avaient fait frôler la mort, et la nouvelle dégradation où n'apparaissait pas dans l'immédiat le danger de mort, mais qui était irréversible. Je le percevais d'autant moins que l'oxygène de nuit, pendant le sommeil, et de jour, avec sa petite boîte portable, atténuait fortement la gêne respiratoire et évitait, depuis juillet 2007, les crises d'étouffement. J'étais rassuré quand je la voyais le matin entre les mains des infirmiers de l'HAD, ce qui m'empêchait de prendre pleinement conscience des déchéances physiques qu'elle subissait. Je la voyais exister, vivre, apprécier ses plats préférés que je lui faisais pour déjeuner et dîner, apprécier le vin de qualité, sortir les après-midi avec sa petite boîte d'oxygène.

J'admirais son vouloir-vivre, mais je ne me rendais pas compte de sa volonté et de son courage.

Et pourtant !

Femme-courage : elle me cachait le plus souvent ses inquiétudes, qui se concentraient sur la tumeur. Elle sentait dans son ventre le crabe ennemi qui la rongeait. Mais, toujours secrète sur l'essentiel, c'est d'un ton tranquille qu'elle me disait parfois : « J'ai un Alien dans mon ventre. »

Femme-courage : des cris sous la douleur, mais pas de plainte, pas de complaisance sur soi, nulle demande de compassion, d'apitoiement. Elle exprimait seulement le sentiment d'être victime d'un mauvais sort, et parfois même supposait qu'on lui avait jeté un vrai sort (moi-même j'avais des soupçons – délirants ? – là-dessus). Elle disait parfois qu'une puissance diabolique la poursuivait, lui voulait du mal.

Femme-courage : toute sa vie. Je pense à tous ces tourments familiaux subis de façon ininterrompue, venant tantôt de sa sœur (crises de détestation entre accès d'adoration), de sa mère (ses maux réels et imaginaires), de sa fille. Et tout cela avec ses maux physiques, les affections broncho-pulmonaires, puis les tumeurs, et aussi les lumbagos, sciatiques, maux d'épaule, puis cataracte et tous les terribles effets du traitement anticancéreux des dernières années... Et, à travers tout cela, jusqu'en février 2008, une envie de vivre, et, heureusement, des joies de vivre !

Femme-courage. Après des matinées si difficiles, les soins infirmiers quotidiens sur les plaies des jambes, les suintements de lymphes, les peaux s'arrachant d'elles-mêmes, les saignements, les crevasses aux doigts et aux talons, puis la longue toilette (elle, si propre), elle était prête pour l'après-midi. Elle avait un très puissant besoin de sortir ; elle ne pouvait se sentir recluse ; elle voulait alors aller au Bon Marché, à je ne sais quelle boutique, et surtout aller voir ses copines Marie-Ange et Pascale, heureuse de cette ultime amitié. Je frétais le taxi et elle partait, toute vaillante, avec sa petite boîte à oxygène à l'épaule.

J'étais toujours anxieux de la voir partir, si fragilette, avec son oxygène portable (et, en février 2007, sa baisse visuelle, due à la cortisone) ; je lui téléphonais pour l'entendre et j'étais heureux chaque fois que le bruit de la clé dans la serrure m'indiquait son retour.

Le soir, elle était fatiguée, mais nous regardions ensemble un film à la télévision et j'éteignais quand elle s'endormait.

Je ne me rendais pas compte qu'elle était si mal alors qu'elle pensait toujours à me protéger, m'aider, m'être utile, me faire des cadeaux.

Moi-même, bien qu'inconscient de la marche fatale, je ressentais de plus en plus sa dépendance et sa fragilité, et, en novembre 2007, j'annulai tous mes déplacements¹. Je ressentais de plus en plus fortement, de plus en plus profondément mon amour pour Edwige. La dernière année fut celle de l'attachement suprême.

C'est à l'automne 2007 qu'inquiet des effets de plus en plus toxiques de la thérapie, je suggérai au docteur Scotté d'alléger les doses de Xeloda. Deux ou trois mois après le traitement allégé, l'IRM du 1^{er} février 2008 indiqua un léger accroissement de la tumeur.

Et c'est ainsi que le mois de février 2008 commença. Son courage et sa volonté se muèrent alors en héroïsme et noblesse ; elle réalisa ses virtualités les plus belles en devenant, tout en demeurant plus secrète que jamais, un être sublime.

¹ Depuis ma première invitation en Colombie en 1997, les invitations d'Amérique latine avaient afflué ; mon œuvre, par les moyens les plus bricolés, photocopies, Internet, s'y était répandue avec vélocité, et, à la différence de la France, mes idées s'y enracinaient. Je m'y rendais de plus en plus souvent sans Edwige, car elle ne pouvait plus envisager de longs voyages. À partir de 2004, les allers-retours sont plus rapides, mais ils sont nombreux, et je la laisse seule. Cette solitude, je l'oubliais lors de nos retrouvailles, mais maintenant je la perçois avec très grand chagrin et je me dis que j'aurais dû abandonner ces voyages. De fait, je les ai tous abandonnés en 2007, sauf le voyage au Pérou, et déjà en 2006 ou 2005 je n'ai fait qu'un voyage, à Mexico.

LE MOIS DE FÉVRIER

Il me reste encore beaucoup à apprendre et le plus pénible c'est le renoncement à la vie. Je dois m'habituer à ne plus voir ceux que j'aime, à entendre vos voix et ne plus partager le moindre sourire ni la moindre tendresse.
Edwige

J'essaie de reconstituer ce mois de février où j'étais inconscient qu'elle avait renoncé à lutter pour vivre et préparait méthodiquement, soigneusement son départ.

Rien n'annonçait, avant l'IRM du 1^{er} février, l'irréversible malheur. Tout se déroulait selon nos rythmes et rites de vie. Le 22 décembre 2007, jour de son anniversaire, nous avons déjeuné tous deux au Kunigawa, notre restaurant favori. Le 24, nous avons comme de coutume fêté Noël chez nos chers Pépin et Cécile. Le 31, nous étions chez Irène et Gilles qui la trouvèrent en meilleur état que l'année précédente. Le 11 janvier, nous avons invité nos amis du Québec, Bernard Dagenais et Nadine (qui chérissait Edwige) à déjeuner au Pamphlet. Le lendemain 12, nous déjeunions avec Charlotte et Maurice qui nous avaient invités au Montalembert. Le 16, je crois, nous sommes à l'hôpital Georges-Pompidou pour un examen de routine fait par le docteur Scotté, qui confirme l'allègement du traitement et prescrit l'IRM à subir rapidement. Le soir même, elle était trop fatiguée pour le dîner de Denis Huisman, mais il n'y avait rien là d'exceptionnel. Le 18, j'ai fait un aller-retour dans la journée à Rome pour ne pas passer une nuit loin d'elle. Le 23, elle est présente, mais bien fatiguée, à la séance du CNRS en mon honneur à la Maison de l'Amérique latine. Nous en partons assez tôt.

Le 30 janvier on était chez Truffaut, en dehors de Paris, pour prendre, comme nous le faisons périodiquement, de la litière pour chat. Elle a de plus choisi une belle plante d'appartement. Elle avait retrouvé son rythme de vie : tard levée, après les soins infirmiers, mais vaillante pour sortir, l'après-midi, avec sa petite boîte à oxygène, voir copines ou aller à son Bon Marché, et, le soir, couchés tôt nous regardions la télé au lit : *Inspecteur Colombo, New York Police District Blue...*

Vendredi 1^{er} février.

Nous partons à 10 h 45 en taxi pour l'IRM qu'elle subit tous les deux ou trois mois. Jusqu'à présent, depuis deux ans, l'IRM indique que l'accroissement de la tumeur, qui s'était produit durant les trois mois de la « chimio » classique, avait été résorbé grâce au traitement par Xeloda et Tarceva inventé par Andrieu. Puis la tumeur était demeurée stationnaire. Comme le traitement était très toxique, j'avais suggéré au docteur Scotté un allègement du traitement en Xeloda, et ainsi, après deux mois de cet allègement, on vérifierait la situation par IRM, ce 1^{er} février.

L'IRM est examinée par le docteur Martin qui avait déjà examiné les précédentes.

Lorsqu'elle nous convoque pour nous éclairer sur l'IRM, elle nous annonce que la tumeur a légèrement grossi. Désespoir d'Edwige que j'essaie de calmer en lui disant que cet accroissement de la tumeur est dû à l'allègement du traitement, et que nous allons donc reprendre le traitement intensif, ce que je fais dès le lendemain. Mais elle, qui attendait sans cesse une diminution de la tumeur, voit disparaître cet espoir, et le traitement intégral, brutalement recommencé, va lui provoquer des effets secondaires extrêmement pénibles et douloureux.

Le lendemain 2 février nous déjeunons chez Claude et Brigitte Fischler. Elle a beaucoup de sympathie pour eux, elle aime leur maison, à Boulogne, agrémentée d'un jardin. Elle déjeune avec gaîté et j'ai l'impression qu'elle a surmonté sa déception. Elle a envoyé ce mail à Brigitte :

« Bien chère Brigitte. Grâce à votre chaleur humaine, ni trop pressante, ni trop distante, j'ai ressenti pour vous une vraie amitié que j'aimerais cultiver plus souvent. La journée était si agréable que j'ai cru me retrouver à l'époque où je n'étais pas malade. On se sent bien chez toi, à l'abri de tout. À propos du plaid, je ne veux en aucun cas t'en dépouiller. Je l'ai sur les épaules et l'apprécie vivement pour ses couleurs, sa légèreté, son côté mousseux. Dis-moi comment te le rendre (tutoyons-nous). Voilà, tu as beaucoup de chance de vivre avec cette délicieuse Raphaëlle qui a l'air très espiègle. Edgar a attrapé une bronchite, ce qui complique un peu la vie domestique. J'espère qu'il se soigne. Tout plein de tendresse pour vous trois – Edwige. »

Le lendemain *dimanche* 3, je donne une conférence au temple de Robinson pour l'association personnaliste dont j'ai oublié le nom ; les *lundi-mardi-mercredi*, je vaque aux diverses occupations qui prennent mon temps à Paris (examen du courrier avec Catherine Loridant, entretiens avec journalistes, témoignage au procès des « barbouilleurs ») ; bref, je ne me rends pas compte qu'elle est en train de décider d'arrêter le combat.

Comme elle l'indique dans son mail à Brigitte, j'ai attrapé peu après une bronchite que j'essaie de ne pas lui transmettre en évitant de l'embrasser, mais je l'ai quand même contaminée. Sa bronchite est rapidement jugulée par antibiotiques et cortisone, mais elle l'affaiblit et il est possible que cet affaiblissement ait contribué à fortifier sa décision de ne plus lutter pour vivre et de se préparer à la mort.

Je vois bien maintenant que le traitement de la tumeur, que je lui ai fait reprendre à son maximum après l'IRM du 1^{er} février (j'aurais dû ménager une transition, mais j'étais obsédé par l'idée de réduire la tumeur), a aggravé ses maux. Ce qui l'a conduit à préparer sa mort, c'est conjointement :

- l'affreuse déception de voir l'IRM du 1^{er} février montrer que la tumeur avait grossi (par suite de l'affaiblissement du traitement au Xeloda) alors qu'elle n'avait pas cessé d'espérer la voir diminuer ;
- l'aggravation des maux suscités par le retour au traitement intensif ;
- sans doute aussi la bronchite, rapidement jugulée, mais avec beaucoup d'antibiotiques et de cortisone, aux effets secondaires nocifs.

Le traitement la faisait trop souffrir, et désormais sans espoir de guérison. Ce traitement stoppait la tumeur mais déglinguait l'organisme. Le traitement qui l'avait sauvée la tuait.

J'ai appris par la suite de Flavienne, qui l'avait eue au téléphone au début de février, qu'Edwige lui avait dit : « Je ne pourrai plus supporter une reprise du traitement, je préfère m'en aller. »

Moi, ne me doutant de rien, je continue ma vie hachée, heurtée, avec des allers-retours dans la journée : le 14 février à Nantes, le 22 à Bruxelles pour un hommage à Pierre Naville.

Tous les matins vient l'infirmier ou l'infirmière lui faire des soins, notamment aux jambes.

Durant ces toutes premières semaines de février, elle a continué à

sortir l'après-midi : je lui prévoyais un taxi, elle allait voir ses copines Pascale et Marie-Ange, ou bien vaquait au Bon Marché. Elle partait avec son petit baladeur d'oxygène que je remplissais avant sa sortie. Je l'appelais, anxieux, sur son portable à partir de 18 heures, craignant aussi qu'elle eût épuisé son oxygène. J'attendais son retour avec impatience, je n'arrivais plus à me concentrer sur mon travail.

Elle s'était bien adaptée à son oxygène portable, c'était la tumeur qui la tourmentait.

Un souvenir me revient brusquement. Était-ce au début de février ? Avait-elle déjà renoncé à résister ? Elle adorait les bijoux, mais connaissait mes limites financières. Peut-être a-t-elle voulu satisfaire un rêve, au moins en imagination ? Elle était fascinée par un collier précieux de chez Cartier et avait pris rendez-vous dans la boutique. Elle l'avait essayé, s'était mirée dans une glace, puis avait dit qu'elle voulait le montrer à son mari. Second rendez-vous : je me rends rue de la Paix en voiture (pour la ramener), passe devant Cartier encombré de véhicules en stationnement, sans savoir qu'un voiturier est présent pour les clients. Je fais les quatre niveaux du parking de la place Vendôme sans trouver une place, remonte, téléphone à Edwige qui m'indique la présence du voiturier.

Je retrouve Edwige dans un petit salon où elle converse avec une vendeuse pleine d'une déférence professionnelle qui prend les aspects de la sympathie. Elle essaie sa rivière (est-ce bien le nom ?), je feins l'intérêt : certes, c'est très beau, mais inaccessible. Edwige le sait, dit qu'on « réfléchira », et nous partons retrouver le voiturier.

Aujourd'hui, je pense qu'elle avait voulu se donner un plaisir de petite fille, jouer pendant un temps à avoir un très beau collier (rivière de diamants ?). Elle n'avait à aucun moment envisagé d'acheter ce joyau inaccessible, mais elle avait voulu, une fois, le mettre à son cou.

Je ne sais pas au juste à partir de quel jour elle a préparé son départ. Elle a trié des papiers, en a jeté, elle a aussi regardé des photos, en a sans doute jeté. Et, pendant ces journées de février, elle a sorti dossiers, classeurs, papiers, pour tout revoir, trier documents, lettres, photos de sa mère, de sa fille, papiers personnels, et éliminer ce qu'elle ne voulait pas laisser voir subsister après elle. Elle a effectué ce travail plusieurs jours durant. Comme elle avait commencé une révision semblable il y a deux ou trois ans, avant son opération à l'hôpital Saint-Louis, qu'elle m'avait alors montré la

cache des deux clés de son meuble à secrets, et confié ses consignes au cas où elle ne reviendrait pas, je ne m'étais pas particulièrement alarmé... Mais je ne savais pas – elle avait demandé le secret à Amita – qu'elle s'était défait des livres qu'elle aimait le plus, demandant à Amita de les jeter à la poubelle en prenant soin que ce fût à mon insu : « Pourquoi jetez-vous ces beaux livres, madame Morin ? – Ces livres n'intéressent que moi... » Je ne sais pas trop de quels livres elle parlait, il y avait en tout cas celui des portraits d'oiseaux d'Audubon que j'avais fait venir du Québec et qu'elle adorait.

Est-ce pour déjà se séparer de sa vie en se séparant des livres qu'elle aimait le plus ? Commencer ainsi à entrer dans la mort ? Elle avait amorcé son détachement vis-à-vis de ce monde et d'elle-même, ce que jamais je n'aurais pu supposer et qui, désormais, me confond d'admiration.

J'ignorais qu'elle avait fait transporter ses vêtements d'été, remisés dans de grandes boîtes en matière plastique, dans son armoire « pour qu'on puisse les trouver facilement après sa mort » et que sa fille ou sa nièce en profitent. Je ne savais pas qu'elle avait recommandé à Amita de prendre soin de moi, de nettoyer mes vêtements, de recoudre mes boutons, d'éliminer du réfrigérateur la nourriture datant de plusieurs jours. Je ne savais pas qu'elle avait dit à Amita : « Ma fille vendra la maison de Hodenc ; Edgar souffrira, mais il aura son travail... »

Elle me disait à chaque dîner : « Zouzou ne m'appelle pas... elle ne m'aime pas. » Je lui répondais qu'à chaque hospitalisation Zouzou accourait, était présente, mais qu'elle était actuellement très accaparée par les problèmes de son fils. Je ne comprenais pas qu'elle avait alors besoin de retrouver l'amour de sa fille.

Au cours d'un repas, elle me montre la photo de son père. Et, comme je savais (sans savoir à quel point) que son indifférence était feinte, je lui demande alors d'afficher au mur la photo de son père en lui disant que c'est lui le brave homme qui ne faisait pas payer ses clients fauchés, le bohème qui fréquentait des peintres et les soignait, avec, en guise d'honoraires, un tableau. Elle m'écoute sans rien dire. Elle avait enfermé son amour à double tour au fond d'elle-même, sous une feinte indifférence. Je suis sûr maintenant qu'elle a dû en pleurer secrètement. Le fait qu'elle ait sorti cette photo pour me la montrer signifiait qu'elle avait dépassé le rejet d'un père qui l'avait, avait-elle cru, rejetée. Je crois qu'elle était d'accord avec ce que je lui disais, mais comme elle avait pris la décision de partir (ce que j'ignorais), il était trop tard.

Je ne sais plus quel jour elle m'a regardé gravement, les yeux pleins de larmes. Cette vision m'est restée, plus présente que toute autre, mais je n'ai pas alors compris le si profond et discret message d'adieu. Et je serai jusqu'à ma fin hanté par ce regard.

Et pourtant elle s'affaiblissait, avait perdu l'appétit, n'avait plus soif ; on essayait de la forcer ; quand elle était au lit, elle refusait qu'on la nourrisse à la cuiller, elle voulait le faire elle-même, et puis elle renversait parfois l'assiette. J'avais acheté de la nourriture pour bébé.

Dimanche 24

Le dimanche, en fin d'après-midi, notre ami le docteur Philippe Abastado était venu la voir. Elle dormait. Je lui indique la faiblesse d'Edwige, qu'elle est tombée ; je mentionne les écorchures aux commissures des lèvres, la langue brûlée, le manque d'appétit, la constipation de trois jours, les œdèmes aux jambes, l'écoulement de lymphes. À sa façon de respirer en dormant, Philippe nous dit qu'elle approche de la fin, que c'est mieux qu'elle parte sans souffrances. Je pleure.

C'est alors que je comprends qu'elle est au bord de l'abîme et qu'il faut la sauver une fois de plus. Jusque-là, j'estimais que la tumeur était sous contrôle et je ne pensais pas qu'il y avait danger mortel. Je ne savais pas qu'elle avait pris le parti de se laisser mourir.

Je décide alors d'agir comme par le passé. Je téléphonerai le lendemain matin à Florent, le magnétiseur, pour qu'il vienne lui donner des énergies, et je demanderai qu'on installe un dispositif à perfusion auprès de son lit pour la nourrir.

Lundi 25 février

Ce lundi matin, j'avais accepté, moi qui ai horreur de me lever de bonne heure, d'aller à l'émission matinale de France Culture.

Retour de la radio vers 9 h 30 du matin, je suis sûr de la trouver endormie. J'entre à pas de loup dans le couloir, arrive dans la chambre et la vois à terre, s'accrochant d'une main au lit, ayant essayé en vain de se lever, et, sur le drap, par terre, de la souillure ; elle me dit sa honte, elle, si propre. Elle était très constipée depuis cinq jours. Je la conduis au cabinet, elle s'assied sur le trône, et moi, aussitôt, le plus vite possible, frénétiquement, avec éponge et essuie-tout, je nettoie le plancher, je nettoie les draps. Quand elle ressort

des cabinets, elle est étonnée, émerveillée : tout est propre. Et moi, je suis très heureux qu'elle soit sortie de sa constipation.

Ce jour-là, j'annule tous mes rendez-vous.

Ce que je ne sais pas, c'est que, quand je suis descendu ensuite à la pharmacie, elle s'est de nouveau salie et qu'Amita l'a nettoyée. Amita me rappelle qu'elle a éprouvé une très forte douleur au ventre ; je lui ai alors fait une bouillotte et cela l'a calmée.

Elle veut manger et boire toute seule, mais ses mains tremblent trop.

Crevé de m'être levé si tôt, d'avoir si mal dormi, je me suis recouché près d'elle après déjeuner.

Ce lundi en milieu d'après-midi, elle tient absolument à racheter un stylo Dupont qu'elle a perdu ou qu'on lui aurait volé. Elle, si coquette, qui sortait toujours habillée, qui ne serait jamais sortie en robe de chambre, n'a pas la force ni le souci de s'habiller, elle met sa grosse doudoune sur sa robe de chambre, je crois qu'elle est restée en pantoufles. J'affrète un taxi, elle donne l'adresse, rue du Faubourg-Saint-Honoré, mais, avant de traverser la rue Royale qui va à la Madeleine, elle confond la rue Saint-Honoré et la rue du Faubourg-Saint-Honoré, et demande au taxi de s'arrêter rue Saint-Honoré. On fait quelques pas, elle se rend alors compte qu'elle s'est trompée, qu'il faut aller rue du Faubourg-Saint-Honoré. Comment trouver un taxi ? Il y en a un en stationnement de l'autre côté de la rue Royale ; je la laisse sur le trottoir, accoudée au protège-piétons du coin de la rue ; je vole jusqu'au taxi, le prend, le fait s'arrêter près d'Edwige. Nous arrivons à destination, mais je garde le taxi. Nous entrons dans la boutique à stylos qu'elle connaît, où elle demande le Dupont qu'elle recherche, au capuchon finement ciselé. Ils ne l'ont pas ; elle va de rayon en rayon et regarde, déçue. « Allez donc voir chez Dupont, avenue Montaigne », dit le stylomane. On remonte dans le taxi, elle est fatiguée, mais très volontaire. Le taxi nous arrête devant Dupont, nous attend. Le magasin va fermer, il est près de 19 heures. Une aimable vendeuse nous propose deux chaises devant un comptoir. Edwige demande son stylo Dupont. « À bille ou à plume ? » Elle confond, dit « à bille » en voulant dire « à plume », ou l'inverse ; finalement, la vendeuse lui fait essayer un « à bille » et un autre « à plume ». Edwige griffonne sur un papier avec l'un, puis avec l'autre ; elle m'écrit : « Les deux me plaisent. – Eh bien, on prend les deux ! » Elle a l'un de ses derniers sourires d'enfant ravi du cadeau espéré. La vendeuse nous a offert un café, je crois qu'elle a éprouvé une grande compassion. Nous repartons dans le taxi. « Maintenant, dit-elle, je voudrais ma poule polonaise. »

Effectivement, la boutique polonaise, boulevard Saint-Germain, vend des poules en papier mâché. Nous allons boulevard Saint-Germain, mais la boutique est fermée. La déception d'Edwige est mince, car elle a eu ses deux stylos.

Ce fut sa dernière sortie.

Le soir, assez tard, le magnétiseur Florent arrive chez nous et il fait ses passes. Il dit qu'il faudrait plusieurs séances, mais il part en vacances le lendemain. L'aurait-il sauvée s'il n'était pas parti ?

Ce *mardi 26 février*, sans doute sous l'effet des soins de Florent, elle se réveille brusquement à 5 heures du matin en disant : « J'ai faim, j'ai soif. » Elle avait perdu tout appétit, toute soif, ces derniers jours. Je me suis dit qu'elle était une fois de plus sauvée, rattrapée au bord du gouffre. Un fol espoir me revient. Tout se remet en marche. Alors qu'Abastado avait annoncé la fin, je crois une fois de plus à la résurrection.

Comme elle ne mange ni ne boit presque plus, je pense qu'il faut impérativement la nourrir par perfusion. Je téléphone au docteur Scotté, qui organise la venue du matériel dans notre appartement.

En attendant la perfusion, Scotté lui prescrit 20 mg de Cortancyl pour la stimuler. Et, avec un nouvel espoir, je la vois se lever, aller à la cuisine, à la salle de bains ; elle reçoit Irène et va à son armoire à secrets lui dénicher un cadeau. Moments de plaisanteries et de rires.

Puis elle est de nouveau très fatiguée et se remet au lit.

Vers 17 heures, Zouzou et Yves arrivent ; ils se mettent au pied du lit où Edwige se repose. Moi, épuisé, suis couché à côté d'elle et m'endors...

Tout le matériel à perfusion arrive en fin d'après-midi. L'infirmier Olivier est mobilisé, il installe les instruments, essaie d'introduire l'aiguille dans la chambre sous-cutanée qu'on avait placée il y a deux ans à hauteur de la poitrine, mais l'aiguille ne pénètre pas, la chambre s'est retournée...

Le lendemain matin, *mercredi 27*, Olivier essaie à nouveau, en vain, puis téléphone à Scotté. Celui-ci demande qu'on appelle immédiatement une ambulance pour qu'on redresse à l'hôpital la chambre sous-cutanée. Dans l'ambulance, Edwige est très fatiguée, mais lucide. Hôpital de jour : les infirmières n'arrivent pas à retourner la chambre sous-cutanée, il y a une adhérence. Pendant

qu'on la manipule, Edwige me jette un regard égaré, perdu, portant une interrogation infinie qui m'écrase d'impuissance. Ce regard, je le reverrai et le reverrai sans cesse.

Le docteur Scotté, qui allait partir en vacances, est venu l'embrasser. Elle, qui d'habitude est très affectueuse avec lui, le regarde déjà distante, éloignée. Elle ne dira que deux fois un même mot aux infirmières de l'hôpital : « Gentil, gentil. » Ce seront ses derniers mots.

Scotté me fait sortir de cette salle et nous allons à son bureau : « Il n'y a plus rien à faire, arrêtez tout traitement anticancer. Voulez-vous qu'on la garde à l'hôpital ? – Non, elle rentre chez nous. »

Dans l'ambulance du retour, Edwige s'endort et ne se réveillera plus. Peut-être a-t-elle eu encore un fugace moment d'éveil quand on la portait jusqu'à son lit.

Ce jeudi 28 février, elle est dans son lit, elle dort, sans plus se réveiller. Je lui parle doucement à l'oreille. Mes filles sont avec moi. Je n'ai pu modifier mon rendez-vous avec Danielle Mitterrand qui arrive chez moi, et, me voyant en douleur, m'étreint affectueusement.

Dans la journée, je lui ai encore parlé à l'oreille – m'a-t-elle entendu ? Je lui ai dit bonsoir en me couchant – m'a-t-elle entendu ? Véronique passera la nuit dans la petite chambre. Je me couche près d'Edwige et m'endors ; à chacun de mes fréquents réveils, je tâte sa petite main, elle est chaude ; elle est encore chaude à 6 heures du matin.

Quand je me réveille, à 8 h 30, sa main est froide.

Vendredi 29 février, je me lève, elle est couchée sur le dos, elle a la tête un peu penchée vers le bas ; le visage est calme. Ce vendredi matin, elle s'est éteinte en douceur alors que j'étais dans le lit, auprès d'elle.

Tous ses préparatifs de départ, je n'en aurai eu connaissance qu'après, trop tard, par bribes, de la bouche d'Amita à qui elle avait fait jurer le secret. Elle avait dit à Amita, qui ne me le révèle seulement que là, trop tard : « Je veux tout mettre en ordre avant de partir. » Discrétion, noblesse, courage, tout cela mêlé, relève du sublime. Cette frêle enfant, cet être exquis était aussi une âme exceptionnelle, un caractère qui s'est révélé dans sa suprême beauté

au moment même où la plupart des êtres défaillent.

Pas une seule fois, en ce mois de février, elle ne m'a évoqué sa disparition, alors que, précédemment, chaque fois qu'elle partait pour un hôpital, elle me répétait qu'elle n'en reviendrait pas.

Et tous ces rendez-vous, ces entretiens, ces voyages aller-retour, même d'un jour, que j'aurais dû éliminer, si j'avais su, pour pouvoir rester pleinement avec elle jusqu'à la fin ! Elle ne m'a pas demandé de rester près d'elle, elle ne m'a rien demandé. Elle fut sublime de discrétion, d'abnégation, d'amour.

Elle s'est préparée à la mort avec sérieux, gravité, avec méthode... Je ne peux dire ce qui se passait en elle. Je ne peux oublier ce visage grave, aux yeux pleins de larmes, qu'elle m'a montré une fois. Mais ses tout derniers jours ont été sans souffrances, peut-être sans tourments...

Secrète jusqu'au bout. Quelle dignité inouïe, quelle générosité à mon égard ! Je n'en pris conscience que trop tard, et mon aveuglement, depuis lors, n'a cessé de me ronger.

LES ADIEUX

29 février. Je téléphone à notre médecin, Philippe Abastado, pour lui annoncer la mort d'Edwige. Il nous dépêche un confrère qui procède au constat de décès. Je téléphone à Braconnier, service funéraire ; on m'envoie dans l'après-midi un spécialiste qui m'épargnera toutes les démarches. La recherche de papiers d'identité et documents divers, le remplissage de formulaires m'occupent.

Elle est dans notre lit, je vais souvent la regarder, l'embrasser. Irène et Véro sont là, Criquet aussi, Zouzou et Yves viennent en fin d'après-midi ; A., son premier mari, a tenu à venir avec eux.

J'ai donné à Zouzou les deux stylos achetés chez Dupont.

Comme il ne fait pas froid, le préposé aux obsèques me conseille de la mettre au funérarium en attendant le cimetière.

Je demande à ce que les croque-morts viennent la prendre le plus tard possible, en fin d'après-midi. Ils sont là avec une heure d'avance, visages insensibles de manutentionnaires. Le préposé en chef, sur ma demande, les contraint à attendre sur le palier, car Zouzou et son père n'arrivent qu'en fin d'après-midi.

Après leur arrivée, les croque-morts entrent dans la chambre, puis sortent avec Edwige invisible, emballée, quasi ficelée dans une couverture. Le croque-mort en chef a dit de ne pas regarder. Je regarde avec horreur mon aimée transformée en colis.

Je ne peux coucher chez moi.

Chez Irène, je ne peux m'endormir. Son visage est toujours près de moi, son absence est horrible.

Samedi 1^{er} mars

J'avais un rendez-vous prévu ce samedi chez Jaouen pour la vaccination d'Herminette et Mixa, Zouzou m'y conduit.

Dimanche 2 mars

Au funérarium avec Evelyn, sa sœur. Edwige est dans un salon,

dans son cercueil ouvert. Je l'ai fait revêtir d'une belle tenue qu'elle aimait, je lui ai mis un collier de perles et des bijoux, je lui ai laissé son alliance. Elle est légèrement fardée. Je l'embrasse ; son front et son visage sont très froids.

Le soir, avec Criquet, la machine à vivre se remet en marche, nous allons à la fondation K pour rencontrer les trois passionnés de *Chronique d'un été* : un Colombien, un Irano-Américain, une Palestino-Américaine grâce à qui on a retrouvé les rushes inutilisés du film. Projet d'intégrer les bonnes séquences sacrifiées (par obligation, à l'époque, de se limiter à un film d'une heure et demie).

Lundi 3 mars

Le délai allant expirer, je renouvelle à la mairie ma carte de circulation RATP.

Mardi matin, 4 mars

Funérarium. Une ultime fois auprès d'elle ; Criquet est avec moi.

Avant la clôture du cercueil, je l'embrasse et lui dis au revoir.

Du funérarium à Montparnasse, Criquet et moi sommes dans la voiture mortuaire, assis chacun d'un côté du cercueil.

Quand j'en descends, plein de visages amis. J'embrasse ceux que je rencontre, puis m'interromps pour suivre le cercueil.

Arrêt à hauteur de ce qui sera sa tombe. Mauvais temps, bourrasques de pluie. La sono joue les morceaux choisis pour elle, dont l'ouverture de *Léonore III*, qu'elle adorait, et le début de la *Neuvième Symphonie*, que nous aimions ensemble. Mais la musique est éraillée, et le vent aggrave la mauvaise qualité de l'audition.

Je dis mon au revoir, puis Criquet, puis Cécile, puis Guy, puis Zouzou disent chacun le leur.

MON AU REVOIR

Edwige mon cœur, ma bien-aimée,

Combien de fois m'as-tu dit, partant pour l'hôpital pour une opération,

Partant pour la réanimation :

« Je ne reviendrai pas », et chaque fois tu es revenue.

Combien de fois ai-je eu l'impression de t'arracher à la mort et de te sauver,

Et je n'ai pu te sauver en cette fin février, et tu t'es endormie, et tu ne t'es pas réveillée.

T'avoir tellement sauvée me rend inimaginable de t'avoir perdue,

Mon cœur.

Il y a, ici, parmi tous ces amis, quelques-uns qui te connaissent vraiment,

Ils savent que sous les dehors de la dame bien élevée, il y avait un être non domestiqué, vivant selon sa propre nature. Un être de poésie s'émerveillant, m'émerveillant. Comme me l'a écrit mon cher Georges Fargeas : « J'avais été impressionné par cette capacité unique d'Edwige de s'émerveiller, avec ce don extraordinaire de voir la beauté cachée dans la nature et le monde. »

Ton sens de la beauté était inouï et te conduisait parfois à être cruelle pour ce qui n'était pas beau.

Pourtant, que de souffrances subies dans ta petite enfance par l'incompréhension de tes parents, tant de souffrances morales dans ta vie adulte, tant de souffrances physiques qui se sont installées en deux terribles maladies.

Et tu as gardé ton aptitude à la joie, et tu as su goûter petites et grandes joies.

Tu savais encore, toujours, comme une adolescente, t'ouvrir à l'amitié, et vous le savez, Pascale, Sylvie, Cécile.

Ton cœur plein d'amour a pu rencontrer des cœurs qui t'aiment, et tu t'es installée à jamais dans le mien.

Tu vivais dans ton monde : monde d'oiseaux, de chiens, de chats, de bibelots, de bijoux, de tableaux, de musique, de beauté, de charme, d'imaginaire mêlé au réel.

Et moi, je ne pouvais vivre dans mon monde qu'en vivant dans ton monde.

Depuis que nous nous sommes installés rue Saint-Claude, tu as nidifié, tu as fait notre nid avec tant d'amour.

Je rentrerai dans notre nid où tout me parle de toi : miroirs, tableaux, statuettes, meubles, classeurs rangés soigneusement, objets chacun à sa place.

Et tu as dit, quelques jours avant la fin, et je l'ignorais, à notre si

aimante Amita : « Veillez sur lui, protégez-le, recousez ses boutons qui tombent, nettoyez ses vêtements, enlevez du réfrigérateur les nourritures trop vieilles... »

Je resterai dans notre nid jusqu'à la fin, je nourrirai et soignerai Herminette et Mixa.

Je te rejoindrai ici même.

Au revoir, au revoir, mon cœur, ma bien-aimée.

CELUI DE CRIQUET

Ma tante, mon cœur,

Tu m'as aidée à grandir, tu m'as guidée depuis ma naissance vers des chemins parsemés de fleurs, peuplés d'animaux, remplis de littérature, d'art ; bref, tu m'as fait vivre une vie douce et rassurante qui m'a poussée vers le bonheur. Tu as toujours été là pour me rassurer, me serrer dans tes bras, et maintenant que tu n'es plus là, j'ai du mal à faire une phrase avec de simples mots, afin d'exprimer mon profond désarroi, ma peur terrible de continuer à vivre sans toi.

CELUI DE CÉCILE

Edwigette,

La première fois que nous nous sommes rencontrées, il y a déjà une trentaine d'années, c'était à Ménerbes, dans une maison proche de celle de Dora Maar où Edgar s'isolait pour écrire La Méthode. Nous étions, Pépin et moi, sur le chemin de l'Espagne. C'était les années 1970. Edgar abordait une nouvelle étape de son œuvre, de sa vie aussi, et tu venais d'y entrer de façon définitive. Peu de temps après, d'ailleurs, tu as tout lâché pour te consacrer à lui.

Si notre rencontre tient à Edgar et à sa vieille relation fraternelle à Pépin, l'amitié immédiate qui est née entre nous est vite devenue autonome. Elle existait pleinement en dehors d'eux. C'était une amitié tout court, sans exigences de part et d'autre. Reposante, réconfortante.

C'est donc tout naturellement que lorsque tu as appris que nous allions avoir notre fille Véra, tu as voulu en être la marraine. Les anniversaires, Noël ou le Nouvel An, nous réunissaient avec nos rites : c'est ainsi que, pour Véra, les chants de Noël sont devenus vos chansons préférées : le Reliquario, un tango de Sarita Montiel, une milonga de Maria Dolores Pradera... Nous avons eu aussi des voyages gais et drôles à l'occasion de colloques ou de conférences : Taormina, Syracuse, Notto, Roussillon,

Valenciá, et bien d'autres encore. Edgar était presque parvenu à méditerranéiser tes racines norvégiennes, et même à te faire aimer le caviar... d'aubergine, s'entend !

Ta vie n'a pas été un long fleuve tranquille. Les péripéties ont succédé aux obstacles. Tu les franchissais un à un. Ton arme magique était l'humour et l'autodérision. « La Princesse au petit pois », disais-tu de toi ironiquement ! Pourtant, sous le masque de l'apparente distance, les blessures étaient réelles. Tu étais sortie définitivement meurtrie d'une enfance qu'on pourrait qualifier de dorée et qui a fait que tu ne pouvais être toi-même que dans un climat de chaleur et de sympathie. Là, tu baissais la garde, tu te donnais sans réserve.

Tu t'es battue contre tes ombres, tes démons, puis la maladie, la douleur. Avec une ténacité et une force qui surprenaient dans un corps aussi frêle. Pudique, sans te plaindre. Tout juste t'autorisais-tu parfois un soupir, mais c'était pour mieux repartir. Tu t'en voulais surtout de compliquer la vie d'Edgar. Et pourtant, ce dernier combat de neuf ans vous a fusionnés. Il te sauvait du pire, tu continuais pour lui.

Te voilà enfin arrivée au terme du voyage. Je ne voulais pas te laisser ici, à Montparnasse, sans savoir qui étaient tes voisins de la 10^e division. Je me suis renseignée. Sache qu'il y a Gustave Roussy ; Maurice Leblanc, le créateur d'Arsène Lupin ; le scénariste Gérard Brach, celui du Bal des vampires ; Jean-François Revel ; un ancien ténor du barreau, M^e Moro-Giafferi, qui a défendu Landru et la bande à Bonnot ! Mais je pense que c'est avec Henri Fantin-Latour que tu devrais t'entendre le mieux, celui qui a peint ses amis impressionistes dans l'atelier des Batignolles, le peintre des fleurs. Vous partagiez le même goût des roses. Les siennes étaient souvent blanches. Tu aimais les rouges. Vous pourrez discuter de la couleur.

Edwige-tita, laisse-nous te dire adieu avec ce vers d'Antonio Machado :
« Contigo vamos. Tu corazón nos lleva. »

CELUI DE ZOUZOU

Ma maman,

Tu vivras dans mon cœur chaque jour
jusqu'au dernier.

À présent, nous avons le temps.

À jamais tu seras

la fée de mon enfance,

ma bien-aimée,

mon rêve.

Je te raconterai

sa chevelure d'étoile filante

et sa beauté.

Ne sois pas impatiente.

Quand on les dit ainsi,

les mots perdent leurs ailes.

Bientôt, nous serons seules.

Je te promets la suite.

Aujourd'hui, c'est un peu difficile.

Attends-moi, ma maman.

La pluie cesse, un timide soleil apparaît. Nous sommes allés jeter de la terre sur le cercueil, au fond de la tombe (Montparnasse, 10-3 Est-17 Nord). C'était le 4 mars 2008.

Puis, avec des amis, dont ceux venus d'Italie, du Mexique, nous sommes allés chez Véronique qui avait préparé un buffet.

Comme je ne savais rien encore de ses préparatifs du mois de février, comme j'avais pu lui dire au revoir – ce que je n'avais pu faire, jadis, pour ma mère –, et que, profondément, en moi, je me sentais dire au revoir en même temps à ma mère, j'ai éprouvé de la paix dans ma douleur.

L'appétit qui m'avait manqué ces jours derniers est revenu et j'ai mangé avec goût un plat de lentilles. Puis je me suis mis sur un canapé et j'ai dormi une heure sur l'épaule de Gilou.

Puis, retour avec Criquet ; elle a dormi dans notre lit à la place d'Edwige. Alors que, pour moi, il était impossible de retourner dans ce lit, elle y ressentit la présence de sa tante et aima dormir là où elle avait dormi.

Moi, sitôt couché, je revois son visage grave, plein de larmes ; si j'essaie de penser à autre chose, les souvenirs d'elle m'envahissent.

LA MÉMOIRE VIVE

Mercredi 5 mars 2008

Venue de Frédérique Pichard. Elle dit qu'un fil d'argent relie Herminette à Edwige. Elle croit que l'âme d'Edwige est présente.

L'après-midi, je vais à la réunion APC prévue au Cetsah. Mon attention faiblit, je m'endors. Jean-Louis Le Moigne dit : « On continue la séance ? » Cela me réveille. Je n'arrive pas à me concentrer.

Jeudi 6 mars

Reprise à 15 heures des entretiens avec Djénane¹, mais chagrin et larmes.

Puis je suis chez le dentiste Michel Kirsch, qui a connu Edwige l'été précédent, pour une petite intervention, et avec qui j'ai commencé un grand ravalement dentaire, le 11 février. Je lui parle en pleurant d'Edwige.

Vendredi matin, 7 mars

AMS reprend la cuve et les boîtes portables à oxygène.

Je donne les médicaments d'Edwige à la pharmacie Saint-Gilles pour qu'ils soient distribués par des associations humanitaires.

Je veux tout garder, ne rien changer dans l'appartement.

En fin de matinée des amis de Georges Lapassade viennent me chercher. Il est au plus mal, très déprimé, ils pensent que je le secouerais. Ils nous mettent d'abord sur un banc public, dans le square face à la Sorbonne, pour réveiller en lui quelque intérêt à l'évocation de Mai 68. Il reste muet, mécontent d'être dans ce square. On va dans un restaurant des Halles. Là, il se déride un peu, on parle, on discute.

Au retour, Catherine pour notre rendez-vous hebdomadaire. Mais je ne peux regarder le courrier qu'elle me donne à lire.

J. F. est en danger à l'hôpital de Beauvais. Il a été opéré le 29 février, jour du décès d'Edwige ; il allait sur la chaise lorsque les médecins ont détecté un « suintement » ; ils l'ont réopéré et il n'est pas sorti du coma. Je me mets en contact quotidien avec Flavienne.

Samedi 8

Malarewicz, ami « gourou », vient me voir à 13 heures, sur ma demande. Il me dit que je suis fidèle à Edwige, à ma mère, confirme la boucle qui s'est constituée et refermée entre la mort d'Edwige et la mort de ma mère.

Je pleure toujours beaucoup.

Djénane : on continue les entretiens ; j'ai évoqué Edwige.

Dîner chez Irène, retour en taxi avec Criquet.

Mes deux filles et Criquet sont présentes, je ne passe pas une nuit seul.

Dimanche 9

Depuis plus d'un mois, j'avais accepté de faire une conférence sur la mort à l'université populaire de Lille. J'aurais pu renoncer, j'aurais renoncé si ç'avait été sur un tout autre sujet, mais j'ai répondu au défi que me lançait la mort.

Je fais ma conférence sur les thèmes de mon livre *L'Homme et la mort*. La présentatrice m'a remercié d'être venu en dépit de mon deuil. Vers la fin, quand j'aborde la « perte des êtres chers », ma voix s'étrangle, je m'arrête, puis reprends pour dire d'une voix altérée que nous devons garder et perpétuer leur souvenir, tout en continuant à vivre. Des femmes pleurent.

Retour de Lille à 16 heures, vais voter.

Puis Jean-Luc arrive à 18 heures, me répare la télé, ne veut pas être payé.

Lundi 10

Dîner avec Maurice Botton et Charlotte au Montalembert. Elle, qui a terriblement souffert de la mort de son mari, me comprend. Nous l'avions emmenée avec nous après cette mort, dans un Relais et Châteaux où Edwige passait une convalescence. Nous évoquons Edwige, moi en larmoyant.

Mardi 11

Dîner avec Albina dans mon quartier, chez Fulvio. Elle a perdu son fils dans un Paris-Dakar. Entre endeuillés, il y a une communauté de douleur.

Mercredi 12

Ratés de la machine à vivre. Enrhumé, puis envahi par une rhino-pharyngite.

Jeudi 13

Malgré la rhino-pharyngite, je vais chez le dentiste qui m'arrache le nerf à vif d'une dent ; une heure et demie pour l'arrachage, beaucoup d'anesthésie, puis la douleur afflue.

Vendredi 14

Réveil très fatigué. Je reste au lit, dors ; 38,1 °C de fièvre, et le mal de dent m'est revenu au réveil.

Il faut retourner chez le dentiste à 16 heures.

Je me lève vers 15 heures et quelque, avec fatigue énorme, sueurs de fièvre. Je téléphone à Andrieu lui disant, mi-sérieux, que c'est ma fin. Alors, avec brutalité, il me dit : « Si tu veux claquer, tu claques, si tu veux vivre, alors tu fais ce qu'il faut. Est-ce que tu veux vivre ? – Oui... »

Puis Irène m'accompagne chez le dentiste. Pendant que je suis étendu sur le fauteuil dentaire, m'apparaît l'image d'Edwige à l'hôpital, le dernier jour, avec tant de choses bouleversées et bouleversantes dans son regard interdit, demandant ce qui lui arrive. Alors je pleure, mes larmes coulent, je pleure sur le chemin du retour avec Irène, ce regard ne me lâche pas, je fais tout pour penser à autre chose, il revient, et je me dis qu'en me couchant je reprendrai du Stilnox.

Mais, au retour, je me sens moins mal, moins abruti. Un peu dégoûdi, je vais reprendre ma température : elle a baissé à 37,4 °C... La force de vie revient. Est-ce parce qu'Andrieu m'a secoué ?

Je dîne avec Michel, puis on voit à la télé *La Môme*, qui nous déçoit.

J'ai regardé la TV de notre chambre, assis sur le fauteuil, non sur notre lit.

Samedi matin 15 mars

Lever vers 9 heures avec Véro (lit de camp) et Michel (lit de chambre).

Malarewicz vient me voir vers midi. Il me demande comment je compte être fidèle à Edwige. Je dis que je ne changerai rien dans notre appartement, notre « nid », et que je ferai le « livre d'Edwige ».

Aujourd'hui, je l'ai suppliée de m'envoyer un signe, un bruit. (J'avais fait part à Kirsch, mon dentiste, de mon désir de trouver un médium pour converser avec Edwige. Il me dit, et cela me calme : « Ne dérangeons pas les morts. »)

Pour Frédérique Pichard, l'esprit d'Edwige est présent dans la maison ; pour Kirsch, des énergies issues d'elle sont présentes...

Larmes continues ; la relecture de l'adieu de Zouzou me fait aussi

pleurer.

Hier vendredi, la fièvre était montée, tout était bloqué en moi (digestion, constipation), j'étais las, épuisé. L'intuition m'est venue que j'ai recommencé, en atténué, la maladie qui m'était venue un an après la mort de ma mère, que les médecins n'arrivaient pas à identifier et qu'ils ont fini par diagnostiquer comme « fièvre aphteuse » (j'avais des aphtes plein la bouche) : toute une partie de moi voulait mourir, ou plutôt avait renoncé à vivre, et c'est la glace autour du corps, la main de ma tante Corinne me retirant les aphtes de la gorge, qui m'ont sauvé. J'ai donc l'impression que, comme après la mort de ma mère, mon corps s'abandonnait à la maladie.

Il a fallu qu'Andrieu me secoue avec son : « Veux-tu vivre ou mourir ? » Et j'ai répondu : « Je veux vivre. »

Alors la machine à vivre s'est réveillée en moi, la fièvre a baissé dès la fin de l'après-midi... Pour la constipation, il m'a fallu beaucoup de Forlax pour que ça commence, aujourd'hui même, à se déboucher.

J'ai eu l'impression, jusqu'à la bronchite, qu'il y avait équilibre entre le moi qui s'abîmait dans la douleur et le moi qui commençait à reprendre ses activités. La bronchite a tout déséquilibré, il faudra que je redémarre lundi.

Je me raccroche à l'idée de « ma mission » : une vraie réforme de l'enseignement.

Dimanche 16

Comment parler de nous, du *Nous* ? Double enracinement, racines mêlées en profondeur, imprégnation de tout son être dans mon être. Larmes, larmes.

La lettre de Marine Baudrillard :

Edgar chéri,

Laisse-moi te dire que « nous » pensons à « vous » en ces temps difficiles ; je ne doute pas que tu parviennes à bien négocier le « passage ». Si Edwige s'est abstraite radicalement de la commune

réalité, il nous reste toutes les autres, toutes celles que votre couple a secrétées au cours de ces années de complicité. À toi, bien sûr, de t'adapter à sa nouvelle forme... mais, là encore, tu peux compter sur elle. Aime-la plus que jamais. Je suis à ta disposition, jour et nuit, pour venir parler boire et rire avec toi, avec ou sans « eux ».

Le désordre s'accroît dans mon bureau. Je réussis pourtant à rassembler les documents pour le notaire. Ai trouvé ses photos, passeports, cartes d'identité, carte sécu, attestation 100 %...

Lundi 17

Véro a passé ici la nuit.

Après son départ, larmes.

Larmes, larmes.

Dîner chez Fabienne avec Criquet.

Retour. Nous avons besoin de parler ensemble d'Edwige.

Mardi 18

Je suis rempli d'Edwige, et vide d'elle.

Nicolas Hulot vient me voir. Je lui ai dit : « Ce que je vis, c'est ce que chacun a vécu ou vivra, c'est une tragédie commune à toute l'humanité – ce qui devrait nous conduire à une mutuelle compassion entre humains –, mais aussi je vis la douleur d'une relation singulière où Edwige était tout à la fois mon enfant, ma "petite maman", ma femme, ma compagne. »

Les deux pertes horribles aux deux extrémités de ma vie : ma mère, Edwige. Pour ma mère, j'étais seul après sa mort, refermé sur ma douleur ; cette fois, je ne suis plus seul.

Vendredi 21

Il y a, alternant sans cesse, tristesse, chagrin, douleur, qui en même temps s'additionnent.

Me revient ce regard perdu...

Hier matin, arrivée d'un colis ; je l'ouvre et soudain éclate en sanglots : ce sont les petits bibelots qu'elle avait commandés à la boutique des Musées du monde, petite tortue chinoise-boussole, petit chat d'ivoire sur fauteuil, et d'autres babioles charmantes, délicieuses. Première envie : les donner, les distribuer ; puis seconde : les garder. Je les dispose ensemble sur un petit plateau, sur la console de la salle à manger. Heureusement, Véro est là...

Déjeuner avec Bruno Frappat, Agnès Rochefort qui m'ont invité au Bellota Bellota. Je ne peux m'empêcher d'évoquer le colis, et les larmes coulent. Puis repas animé et amical, avec jambon pata negra, vin du Duero. Discontinuités de la vie. Enfant, après la mort de ma mère, il y avait des moments où, quand je jouais aux soldats de plomb, à la pelote basque, lisais un livre, ma douleur s'interrompait...

Agnès Rochefort, très amicale, me raccompagne au métro.

Suis fatigué du repas.

Djénane, présence bonne, puis Jean Tellez, puis Criquet qui sent la présence de sa tante et que cela apaise.

Moi, je sens son absence. Marine, qui est venue me voir, a transformé, elle, l'absence en présence. Jean est près d'elle, vivant en elle... Est-ce que je pourrai arriver à cela ?

Samedi 22

Hier après-midi, après l'interview de Gambaro sur *La Méthode*, et avant l'émission de la chaîne parlementaire sur Mai 68 : larmes, larmes, comme ce matin.

J'ai maintenant mal à l'idée de quitter le nid pour ces trois jours de Pâques.

Je vais demander à Jacqueline Fortin et à Alain Touraine comment ils ont surmonté...

Mon chagrin s'aggrave, s'amplifie.

22-25 mars

À Fouras, chez Frédérique, avec Véronique.

Frédérique, attentionnée, me fait des massages, des soins divers ; elle m'avait donné des élixirs que j'ai pris depuis le début mars.

Sa bonté... Je ne peux fréquenter que des êtres bons.

Mercredi 26

L'entretien avec Alain Touraine, important : il a vécu deux ans d'effondrement. Il me dit qu'il ne faut pas vouloir esquiver le malheur. De Marine, qui a réussi à garder la présence vivante de Jean, il dit que seules les femmes peuvent ça.

Jeudi 27

Les derniers jours de février, rétrospectivement bouleversants : l'ordre mis dans ses affaires, les papiers déchirés, les livres jetés, les recommandations à Amita, le regard perdu à Pompidou, le sommeil dans l'ambulance...

Je me rends à la leçon inaugurale de Michel Brunet, au Collège de France. Je vais le trouver après sa conférence, je suis en larmes, il me dit : « Tu as des copains. »

Vendredi 28

Je ne dois pas sous-estimer le chagrin des autres qui ont perdu l'être cher, mais moi, c'est un chagrin primordial, puisqu'elle était mère, fille, compagne, âme sœur.

Pleurs, pleurs encore.

Samedi 29

Un mois exactement qu'elle est partie.

Et Amita, à ma demande, me raconte comment elle a commencé à mettre de l'ordre dans ses affaires dès le début février (je n'avais pas mesuré combien le résultat de l'IRM l'avait marquée), puis à accélérer sous le coup de sa bronchite. Je pleure et ne cesserai pas

de pleurer dans la journée.

Toutefois, je trouve le courage d'aller à la Sorbonne, amphithéâtre Richelieu, pour faire mon hommage à André Gorz.

Je pars aussitôt après. La chaleur des applaudissements m'émeut, mais mes yeux sont brouillés de larmes.

Et me voici rentré en pleurs.

Je sens le commencement de la deuxième mort. La première, c'est l'immobilité, que j'ai maintenue en ne changeant rien dans l'appartement, en le mausoléfiant en quelque sorte. Puis j'ai ressenti un malaise, chez le notaire, face à l'intention de Zouzou de vendre au plus vite la maison de campagne de Hodenc-l'Évêque, à la décision d'expertiser les meubles ; c'est aujourd'hui, ce 29, que je comprends avec horreur que la deuxième mort, celle de la dispersion, va commencer...

Je vais donner à dîner aux minettes, puis aller à la séance de flamenco, rue des Vignoles, avec Irène, Véro et leurs maris. Et je me souviens en repleurant de nos soirées flamenco.

Au spectacle flamenco, les larmes me reviennent, mais aussi je suis pris par la musique, le chant, la danse, et nous quittons vers une heure du matin, contents, la rue des Vignoles.

Mardi 1^{er} avril

Criquet me dit que tu es là, Amita a dit que tu es là.

Si j'étais comme Criquet qui sent ta présence, tu aurais pu me dire par chacun des charmants petits objets que tu aimais, bibelots, statuettes : « Je suis là, je suis là ! »

Hier soir, je t'ai appelée : « Es-tu là ? Es-tu là ? » – en vain.

Quelle profondeur d'enracinement en toi, mon amour, mon âme !

Malheur, malheur. Retour de la douleur primordiale.

Larmes, larmes, toujours larmes.

Il faudrait que j'arrive à te sentir présente comme Marine sent Jean.

Cet après-midi, je suis filmé par Julie Abitbol qui voudrait faire une *Chronique d'un été* d'aujourd'hui. Je parle d'abondance du film, puis du thème du bonheur qui génère le malheur lors de la perte d'un être cher ; à ce moment, ma voix s'étrangle. Silence, on passe à autre chose. À la fin, je provoque et dis : « Vous ne m'avez pas demandé comment je vis. » Alors Julie me pose la question et je commence à dire « douloureusement », puis que je vis une tragédie que tous les humains connaissent lors de la perte d'un compagnon ou d'une compagne, d'un père, d'une mère, d'un enfant ; mais moi, ce que j'ai de singulier... et ici ma voix s'étrangle, les larmes coulent, je dis : « Excusez-moi, ce sera pour une autre fois. »

Au retour, je fais halte à la pharmacie Saint-Gilles, prends les médicaments pour mon voyage au Brésil. En sortant ma carte vitale, je vois la sienne qui est tout contre la mienne, je pense à tous les médicaments que je suis allé chercher pour elle, et en sortant je ne peux endiguer le torrent de larmes.

Rentré chez moi, je sors de mon portefeuille sa carte d'identité et sa carte vitale, je les mets sur son bureau en attendant de les ranger dans un dossier, et je demeure en larmes.

Je suis un vieil orphelin, j'ai toujours eu besoin d'aimer et d'être aimé, et c'est avec elle que ce besoin s'est assouvi en profondeur (n'ayant pas empêché les diversions amoureuses, mais demeurant centré sur elle).

Je ne me lassais pas de regarder son visage. Je le regarde encore, toujours, sur la photo affichée en face de moi, quand je suis assis à la table de la salle à manger.

Mercredi 2

Hier soir, Ève. Elle croit qu'il faut aider l'esprit ou l'âme d'Edwige à aller vers la lumière. Elle pense qu'elle est présente auprès de moi.

Il faut que je transforme l'absence en présence, mais le pourrai-je ?

Ève m'évoque la bonne *bruja* à qui j'avais écrit pour qu'elle soigne Edwige à distance, et qui n'a reçu ma lettre que le fatal vendredi 29.

Ève me dit qu'elle va « travailler » pour qu'elle aille vers la lumière et aussi pour que je supporte la douleur.

Jusqu'à présent, pas de résultat.

Je parle d'Edwige à Ève en pleurant ; elle me dit que le plus bel acte d'amour qu'elle m'ait donné est de partir vers la mort discrètement, stoïquement, et finalement dans la paix.

Puis je me couche, en larmes.

Ce mercredi, après une nuit difficile, réveil à 5 h 30 du matin, où s'imposent les deux regards qui me poignent :

le regard plein de larmes sur un visage grave où elle m'annonçait sa mort sans le dire et sans que je le comprenne ;

le regard perdu tourné vers moi et m'interrogeant, à Pompidou, pendant que deux infirmières la manipulaient.

Ces deux regards, ce matin, ne me quittent pas et ils m'arrachent des sanglots.

Mercredi 2-vendredi 4

Avion pour Corte où je dois donner deux conférences à l'université.

Arrivée à l'hôtel familial dans la vallée de la B... Soudain, effondrement, car, quand je partais en avion, je lui téléphonais sitôt l'avion immobilisé, puis lui retéléphoniais sitôt arrivé à l'hôtel, enfin je lui téléphonais après le dîner, lui souhaitais bonne nuit... Ici, accueil cordial des universitaires et chercheurs qui parlent d'université et de recherche.

La chaleur de Véro ou Irène ou Criquet, soir et matin, me manque, je suis perdu. Je suis de plus en plus un vieil orphelin de 87 ans.

Le matin du jeudi, fouillant machinalement dans ma poche d'imperméable, je trouve une gélule du Bronchodual d'Edwige ; me voici à nouveau submergé de désespoir.

Après le repas dans un bon restaurant corse dont j'apprécie la cuisine, me voilà un peu seul pour me concentrer sur ma conférence, et je suis ravagé par un tsunami de malheur.

Quel impitoyable coup de hache qui a tranché notre tissu commun !

J'entre dans l'amphi, déjà rempli, je vois sur une table des posters avec mon visage, je vais en prendre un et soudain m'arrête, car c'était toujours pour les lui apporter que je prenais affiche et posters de mes conférences. Je ne peux empêcher mes larmes et j'explique au président de l'université, près de moi, pourquoi je suis bouleversé. Et pourtant, j'arriverai à maîtriser expression et sujet pendant la conférence. De même pour la seconde conférence, le lendemain.

Oui, je m'intéresse à la Corse, aux Corses, je participe à la conversation des repas, il y a un Edgar qui continue à naviguer et un autre à la dérive...

Et puis, dans l'avion du retour, fatigue, abrutissement... Arrivé à 20 heures à Paris, longue queue pour prendre un taxi, puis dîner chez Véro avec le petit noyau d'amour de mes filles, Criquet, mes gendres.

Je rentre avec Criquet. Avant mon départ, j'avais commencé à regarder la boîte à photos d'Edwige, si bien classée, puis, submergé par les larmes, n'avais pu continuer. J'avais pu toutefois prélever trois photos d'elle à l'île d'Orléans, que j'ai fixées par aimants sur le carénage de la chaudière à gaz, en attendant de les agrandir.

Samedi 5

J'ai demandé à Criquet ce matin de continuer l'examen des photos après mon départ (pour la table ronde au Salon du livre politique), mais elle m'a dit au téléphone qu'envahie par les larmes elle n'a pas pu.

Après la table ronde, je vais serrer la main à Jacques Julliard qui m'avait écrit une lettre de condoléances où il évoquait Edwige à Leningrad, quand nous y étions ensemble. Je ne peux m'empêcher de larmoyer.

Ce visage, son visage, mon émerveillement...

Dimanche 6

Dans l'après-midi, avant mon exposé à l'assemblée des « Amis de la Vie », un homme qui me dit avoir suivi des séminaires de moi à

l'EHSS me remet une lettre accompagnée de ces mots : « Il est aile, elle est lui. » Les larmes me viennent, que je ravale au moment de commencer.

J'ai pu regarder des photos de Santa Cruz parmi lesquelles j'ai prélevé deux photos d'Edwige. Sur l'une, elle recule devant un pélican qui s'intéresse à elle. Sur l'autre photo, le pélican goguenard s'est juché sur une petite hauteur, au-dessus d'elle, tandis qu'elle le regarde, inquiète : je ris en pleurant.

Me suis finalement levé à 9 heures parce que je commençais à ruminer. Présence apaisante d'Ève...

Les larmes me viennent quand même en fin de matinée.

15 h 50 – Reçu de Sergio Manghi (qui a connu lui aussi la perte terrible de sa compagne Rossana) ce mail :

Edgar carissimo,

Le poète (de Parme) Attilio Bertolucci, père des deux metteurs en scène, a écrit ce vers pour dire la douleur pour l'absence de sa femme : Assenza, più acuta presenza. Combien de fois j'ai dû me le répéter ! Et la consolation donnée par ces mots ne durait chaque fois qu'un temps trop bref. Le fait de devoir protéger « son » petit Nicola me donnait parfois le sentiment de sa présence ; je me pardonnais peut-être un peu du sens de la culpabilité pour ne pas avoir été capable de l'impossible : la sauver (j'ai senti, dans certains de tes mots que tu m'avais écrits il y a quelques mois, quelque chose de pareil : la dévotion). Mais l'absence ne se laisse pas moquer facilement... Le sentiment d'inachèvement, dont tu a été maître-à-penser, en ce moment va presque au-delà même de toute pensabilité. Mais la présence de l'absence d'Edwige pourra laisser émerger peu à peu un sentiment de più acuta presenza qui te sera cher sans être seulement douloureux. J'espère que tu pourras venir à Parme, les 27 et 28, que je puisse t'embrasser.

Quelle vérité inouïe, dans la parole d'Attilio Bertolucci !

Lundi 7

Les deux rêves où elle est revenue :

Le premier, au petit matin, il y a quelques jours, elle accourait en chemise de nuit vers mon petit lit (où je couche depuis son départ) et s'y blottissait contre moi.

Le second, dans la nuit d'hier ou avant-hier : je la cherche, puis je vais à un appartement où nous devons nous installer, et je la trouve en train de peindre un mur, un pinceau à la main, le visage un peu barbouillé de peinture blanche.

Hier soir, j'ai ouvert le cahier où je lui écris.

Je pleure, je pleure, je la pleure et me pleure.

14 h 15 : Je vais avec Amita chercher dans les grandes boîtes où Edwige rangeait en été les affaires d'hiver, en hiver, les affaires d'été, des chemises légères et un pantalon léger pour le Brésil.

Amita m'apprend qu'Edwige avait vidé ses boîtes d'été, transporté ses affaires dans les placards, peut-être éliminé certaines ; elle savait qu'elle n'arriverait pas à l'été, et moi je ne le savais pas, et je ne savais pas qu'elle faisait cela.

Je m'effondre en larmes.

Criquet rentre avec moi de chez Edwy et Nicole. Nous nous mettons à ouvrir les enveloppes de photos bien classées avec lieu et date par Edwige. Nous en retirons quelques-unes à faire agrandir. Quelle beauté ! s'exclame sans cesse Criquet. Larmes encore.

Mardi 8

Aveugle que j'étais, tout ce mois de février ! Tu préparais tout, tu mettais tout en ordre. Tu ne m'as rien dit, tout se faisait pendant mon absence ou pendant que j'étais à côté, à mon bureau. Pourquoi Amita, qui t'aidait en tout, ne m'a-t-elle rien dit ? Bien sûr, Edwige lui avait demandé le silence, et, entre autres, de jeter en cachette ses livres préférés. Mais, maintenant, mon chagrin est encore plus grand d'avoir découvert mon aveuglement de février et de n'avoir rien pu comprendre ni faire. Et je me dis que ces secrets préparatifs de départ sont sublimes, témoignent de ton souci de ne pas me faire souffrir prématurément, de ton courage.

Mon si secret amour. Ce fut ton dernier secret.

Ce matin, je suis allé chez le notaire qui a confié l'affaire à une de ses associés, Sophie Geslin-Gagnez ; j'ai apporté les documents demandés.

Encore pleuré.

Au retour, je m'arrête au marché des Enfants-Rouges où je ne suis pas allé depuis fin février. La dame du stand libanais est au courant : « C'est la vie », me dit-elle.

J'ai téléphoné à Flavienne pour aller la voir, et voir J. F. à l'hôpital de Beauvais. Elle me rappellera ce soir.

Rémi Lefur vient pour expertiser meubles et tableaux. En lui ouvrant, j'ai éclaté en pleurs, il m'a beaucoup embrassé. C'était un ami particulier d'Edwige, un ami à elle comme elle aimait en avoir, comme ce fut le cas de ses copines Pascale et Marie-Ange. Il avait déjeuné avec elle le 14 janvier, elle était alors toute bravette avec sa petite boîte à oxygène, tout alerte, toute gaie. Elle lui avait parlé de notre rêve de changer de quartier (aller aux Abbesses). Je lui raconte en pleurant son mois de février.

Il regarde meubles et tableaux (tous hérités de sa mère, et qui iront à Zouzou). Les meubles Louis XV ont beaucoup perdu de leur valeur, dit-il, les tableaux et statuettes aussi. Seule la tapisserie de Bissière a une grande valeur. Il faudra faire un inventaire descriptif.

Après son départ, je traîne, je vais au Seuil terminer les services de presse de la nouvelle édition de *La Méthode*, je termine vers 18 heures, demande un bureau où somnoler, puis part pour la Maison de l'Amérique latine avec Isabelle Creusot.

Belle séance « humaine », pas académique. Heureux que Gaston Richard prenne la parole. Moments où les larmes veulent sortir. Buffet.

Retour avec Véro qui m'évoque Edwige à sa manière. Je m'énerve, on s'échauffe, puis, comme elle me dit que notre rapprochement est cher payé par la mort d'Edwige, je lui dis, moi, que ce rapprochement me sauve, car, sans elle, sans Irène et Criquet, je serais perdu.

Mercredi 9

Amita me fait encore une confidence, trop tardive, hélas, qui me

torture. Elle me dit qu'Edwige avait jeté la belle étoile faite pour décorer l'arbre de Noël, en lui disant qu'elle ne verrait pas le prochain Noël. Finalement, j'éclate : « Mais pourquoi ne m'avez-vous rien dit, Amita ? »

Elle me dit qu'elle ne pensait pas qu'Edwige allait partir. Elle était aussi tenue par le secret qu'Edwige lui avait demandé.

Chaque jour fait éclater sa bombe à retardement, chaque jour apporte souffrance, désolation, malheur.

Oui, je suis dans le malheur primordial, comme à dix ans ; comme à dix ans je suis perdu, en dépit de mes filles, de mes amis. Je sens en moi épuisement, lassitude, une force d'abandon, et, en même temps, je veux vivre, continuer à agir pour mes idées, continuer à manger, boire...

Je me proposais d'aller aujourd'hui à Beauvais voir J. F. qui est toujours dans le coma. Flavienne me téléphone en me disant qu'on ne peut le voir à la réanimation avant 15 h 30.

« Mais alors, je viens te voir, toi ! – Non, Edgar, Françoise est là, pourquoi ajouter nos deux malheurs ? Et puis, tu es fatigué. »

Je lui fais promettre de dire à J. F., fortement à son oreille, de ma part : « Réveille-toi, réveille-toi, Edgar te le demande ! »

Interview à midi pour un journal de médecins. À la fin, le journaliste évoque discrètement mon « deuil », et les larmes me reviennent.

Dimanche 13

Des photos d'Edwige sont disposées à la cuisine sur le carénage de l'appareil de chauffage. Si menue, si mignonne. Je ris dans mes pleurs en regardant la photo où elle fait un geste de recul devant le pélican qui la regarde avec un sourire très pélicanesque.

Le mois de février m'obsède, me torture. Je sais bien qu'elle voulait me ménager. J'admire qu'elle ait été si noble, si discrète dans sa mise en ordre, pour elle et pour moi. Mais je souffre de mon

aveuglement. Aurais-je pu la convaincre de ne pas se résigner, de continuer dans son vouloir-vivre des derniers mois ? J'en parle aux uns, aux autres, ils me disent les mêmes choses consolatrices. Je sais tout ce qu'ils me disent... Cela ne peut changer mon sentiment.

Seulement, maintenant que je sais toute sa noblesse stoïque et secrète du mois de février, je réalise dans sa plénitude la beauté de sa personnalité.

Djénane m'avait rappelé, jeudi, qu'on était arrivé aux quarante jours d'après l'enterrement, et qu'il fallait célébrer de secondes funérailles.

Hier, après la séance à la Maison des métallos, je suis parti pour le cimetière avec Criquet, y rejoindre Irène, Véronique et Michel. J'ai apporté sur la tombe des azalées et une rose rouge. Je l'ai pleurée...

J'étais à nouveau mal fichu, digestion bloquée. Retour du cimetière, me suis couché, puis la sonnerie du réveil m'a sorti du lit. Rencontre avec Malarewicz qui me dit d'éviter les médicaments antidépresseurs (je ne suis pas déprimé, mais effondré).

Je vois de plus en plus que c'est la douleur primordiale qui est revenue, que la plaie s'est rouverte, et qu'elle est plus vive que jamais. Sans cesse je me vois en vieil orphelin de 87 ans.

Malarewicz confirme ce que m'a dit Touraine : il faut vivre ce deuil.

Je pensais me recoucher, mais, soudain, Stéphane Robert sonne ; j'avais rendez-vous avec elle à 18 heures pour associer nos deuils.

Je prends ce soir l'avion de 23 heures pour le Brésil.

Mercredi 16

Au Sesc Rio où je suis arrivé hier sous la pluie : belle matinée, soleil ; pour la première fois depuis longtemps, me suis levé pas fatigué, bien dans mon corps.

Quand j'ai pris conscience que j'étais bien, j'ai pleuré en pensant à elle.

Puis, tour à bicyclette avec Claudia, si affectueuse.

Pendant que mon corps est livré au massage, le mois de février me revient à l'esprit : elle s'est séparée peu à peu de ce qu'elle aimait, de ce qui lui signifiait un futur (comme jeter l'étoile de l'arbre de Noël). Je souffre de penser à sa souffrance de jeter l'album d'Audubon qu'elle aimait tant.

Elle avait perdu l'espoir que la tumeur allait diminuer, elle s'est vue condamnée, et elle a eu l'héroïsme de se préparer à la mort. Si j'avais su qu'elle avait perdu le courage de vivre, j'aurais pu essayer de le lui rendre, et si je n'avais pu changer sa décision, alors je l'aurais accompagnée tout le temps, éliminant rendez-vous, interviews, conférences.

Je me suis trop précipité, après l'IRM du 1^{er} février, pour lui redonner le maximum de Xeloda (2 le matin, 3 le soir) au lieu de la mettre à la dose moyenne de 2 le soir, et j'ai repris le rythme de trois semaines sur quatre après les deux semaines sur trois.

Jeudi 17

São Paulo. À chaque voyage, je cherchais des cadeaux pour elle, surtout au Brésil où il y a de si jolies statuettes d'oiseaux. Plus jamais de petits cadeaux à lui ramener, plus de téléphone deux fois par jour pour l'entendre.

J'avais une vie sans elle, mais elle irriguait cette vie.

Resté au lit toute la journée à l'hôtel.

Dimanche 20

Arrivée nocturne au Pantanal avec mes filles et gendres. Aimable accueil par le directeur de l'hôtel SESC.

Mardi 22

La nuit dernière, pleine lune. À chaque fois, j'étais ému, car c'était, dans sa plénitude mythique, la présence de ma mère, Luna. Cette fois, je ne sens pas l'émotion.

Je retrouve la pleine lune à 5 heures du matin où nous partons en barque pour le lever du soleil et l'éveil des oiseaux. Et soudain, je comprends : Edwige a absorbé Luna, ma mère, dans son soleil de nuit. Je chavire.

Peut-être deviendrais-je serein si je la diviniais, comme ma mère ?

N'a-t-elle pas déjà absorbé toute la substance divine de Luna ?

Pendant le trajet en barque, chaque nouvel oiseau ravive sa présence/absence.

Et puis, soudain, la mort devient omniprésente, c'est elle qui vient d'emporter Aimé Césaire, c'est elle qui menace J. F., c'est elle qui m'a pris ma mère, mon père, Edwige, et que je sens maintenant rôder autour de moi.

Mercredi 23

Me reviennent ses derniers mots aux infirmières qui la manipulaient en lui parlant doucement : « Gentil... gentil. »

Je sens les différences entre :

Douleur

Chagrin

Tristesse

Vide

Solitude

Abandon

Désolation,

qui tous viennent alternativement, diversement, et s'entremêlent.

Au sortir du déjeuner, un petit oiseau pas plus grand qu'un moineau semble m'attendre, puis trotte devant moi, s'arrête à nouveau comme pour m'attendre. Il est très joli, coquet, sobrement plumé, avec un petit jabot jaune ; ses pattes sont fines, élégantes, il ne sautille pas, il marche. Il semble vouloir m'accompagner pendant un certain temps.

Est-ce un messager qu'elle m'envoie ? Est-ce elle qui s'est réincarnée ? Il cesse soudain de me suivre et me laisse bouleversé.

Jeudi 24

Balades à pied, en bateau, en camion : elle ne me quitte pas.

Journée dans une charmante *posada*, sur la Transpantanale. Hamac, piscine, arbres, araras, capivaras. Sorti de la piscine, je me sens pour la première fois en vacances et en même temps dans la vacance, la vacuité.

Sur le chemin du retour, on parle de tous les beaux oiseaux qu'on a vus et soudain je pense : « Pourquoi as-tu jeté le bel album d'Audubon, que tu avais tellement désiré, que j'ai pu faire venir du Québec et que tu as tellement aimé ? Pourquoi es-tu entrée seule dans la séparation, pourquoi est-ce que je n'ai rien su, rien vu, rien compris ? »

À nouveau je suis rongé jusqu'au fond de l'âme.

Le soir, concert qui clôt un congrès d'enseignants voué à l'éducation écologique : une chanteuse chante des chants du Mato Grosso. Suit une musique de rock enregistrée. Je vais danser, je m'enivre, j'oublie.

Sitôt la danse terminée, tu reviens.

Vendredi 25

C'est la sensation de vide qui me saisit au lever, ne me lâche pas durant la promenade en bateau, puis à l'observatoire des chercheurs du SESC, puis pendant le repas (trop gourmand, j'ai goûté de tout), puis durant mon retour en avion. J'essaie d'éviter de penser à ce qui me fait mal, je dirige mon esprit sur tout ce que j'ai à faire en mai, sur les engagements qu'il me faut annuler pour régler les problèmes de notaire, d'évaluation, de fisc.

Ce sont mes premières vacances, sans aucune responsabilité, mais j'aurais préféré continuer avec mes responsabilités, mes soucis et angoisses, et avec Edwige.

Samedi 26

Des flux soudains de souvenirs et d'images m'envahissent et me noient de chagrin. Mais Irène, Véronique, Michel, Gilles m'empêchent de sombrer. Mieux : il y a désormais une chaleur de famille qui n'avait pu encore se réaliser.

Sans cesse, tout me revient comme sur une bande magnétique en boucle : ce mois de février qui me hante, son visage, ses derniers mots, puis les villes, les pays visités ensemble, Venezuela, Brésil, Californie. Plus présente que jamais, plus absente que jamais ; et moi SEUL malgré filles, amis, amies, honneurs.

Ce matin, sortant de la verrière, j'ai revu le petit oiseau coquet, comme s'il m'attendait ; je vais vers lui, il s'éloigne de quelques mètres, je me rapproche, il s'éloigne. Est-ce son message : « Je suis là, mais hors de toute atteinte » ? Il s'est mis sous un buisson. Puis, allant vers ma chambre, je l'ai retrouvé – le même ? Sa sœur ?

Je suis rentré en larmes.

Dimanche 27

L'anniversaire du 29 approche ; je serai entre Cuiaba et São Paulo.

On m'offre un album d'oiseaux du Pantanal. Tous ces beaux oiseaux me font penser à l'album d'Audubon qu'elle a jeté. Je suis déchiré, pendant cet ultime *paseo* en bateau chaque oiseau réveille ma douleur. Et dans ce bateau filant entre les berges arborées, feuillues, avec macaques et échassiers, me revient sa dernière sortie pour acheter un stylo Dupont et une poule polonaise. Déchirement.

Le retour : besoin du retour et peur du retour.

Lundi 28

Journée touristique dans les Chapas. Restaurant avec vue admirable. Dîner gai et affectueux à la pizzeria en face de l'hôtel. Irène lève son verre de caïpirinha à l'amour qui nous lie tous les cinq. Je rentre à l'hôtel, regarde *César et Rosalie* sur TV Monde. J'attendais un chef-d'œuvre, c'est un assez bon film, transcendé par le sublime visage de Romy Schneider.

Puis j'éteins. La pensée que c'est le 29, demain matin, que nous sommes à l'ultime nuit, me vrille, me ronge ; j'essaie de divertir mon esprit sur mille autres pensées, mais tu reviens, tu reviens. À 2 heures du matin, je prends du Stilnox, emporté par chance, et m'endors jusqu'à 6 heures.

29 avril

Anniversaire du jour fatal de son départ ; pour moi, c'est le départ de Cuiaba vers Paris, et le retour dans l'appartement plein d'elle et vide d'elle.

Et J. F. toujours entre vie et mort.

Dans l'avion Cuiaba-São Paulo, suis de plus en plus déchiré ; je réalise à quel degré inouï de symbiose j'étais arrivé avec elle, à quel point je me nourrissais d'elle.

Ces dix jours au Pantanal, tout ce qui était beau, intéressant, surtout les oiseaux qu'elle adorait, me rappelait Edwige. Et ce petit oiseau coquet... Mais j'avais Irène, Véronique, Michel, Gilles, c'était bon de les avoir, d'avoir le sentiment d'une famille retrouvée...

Nuit du 29 au 30 avril

Dans l'avion TAM São Paulo-Paris. Deux heures de retard au départ (pluie, petite tempête, gros trafic). On décolle à 1 heure du mat'. À 2 h 30, me couche. Malgré le Stilnox de précaution, je tarde à m'endormir. À 9 h 30 du matin (heure brésilienne, il est 13 h 30 à Paris), l'hôtesse me réveille, je vais faire ma toilette, me rhabille, l'esprit vide, puis commence à penser, à écrire, et les larmes me viennent.

Mercredi 30

Arrivée à Paris vers 17 heures. Embouteillage sur l'autoroute, que quitte le chauffeur. Celui-ci est mélomane, nous parlons musique, il me fait entendre un morceau que je ne connais pas et dont je ne peux deviner l'auteur. Il me le révèle à la fin : c'est *Raymonda*, de Glazounov.

Arrivé à la porte cochère, j'éclate en sanglots ; ils reprennent en entrant dans l'appartement. Herminette et Mixa m'attendent, elles

ont été soignées par Sylvie Braun. Je leur dis, en larmes : « Pauvres petites orphelines comme moi... » Je suis si accablé que je téléphone à Sylvie. Elle est absente.

Un énorme courrier s'est accumulé sur la table de la salle à manger. J'ouvre mon Mac : 500 mails sont annoncés.

Puis Sylvie me rappelle une demi-heure plus tard, et vient. Nous parlons d'Edwige. J'évoque le séjour à la fois positif et négatif au Pantanal. Puis elle s'en va ; Ève arrive et nous parlons longuement.

Le soir, Ève vient dormir. Elle croit en la réincarnation.

Elle a parlé à Florent des derniers jours d'Edwige. Il dit : « Quelle belle preuve d'amour elle lui a donnée... »

Jeudi 1^{er} mai

Retour ensangloté.

Notre nid.

Comment ne pas sangloter ??

Le vide serait-il plus supportable que cette absolue présence dans l'absolue absence qui apparaît et réapparaît sans cesse, souvent à partir d'un rien, voire de rien, et qui me fait aussitôt pleurer ?

Criquet arrive avec une belle photo d'Edwige tenant Justin dans ses bras. Nous enlevons de son cadre la photo de sa mère, nous y plaçons cette photo et l'installons sur le guéridon de l'entrée.

Nous souffrons ensemble, et cela nous lie à jamais.

Après dîner, on tombe sur une guitariste espagnole inspirée (Mezzo) qui joue de l'Albéniz, du Falla. Nous allons nous coucher, elle dans le lit d'Edwige, moi dans le bureau d'Edwige.

Vendredi 2

Criquet me réveille à 7 heures du mat'. Je suis calme, vide, me prépare pour partir au château d'Orion (rencontre avec des Latinos). Dans le taxi, puis dans le train, puis dans la voiture de Bordeaux à Orion avec Gala Naoumova et Constantin von Barleeuwen, je me sens lointain, étranger à tout.

Le château d'Orion : très bel endroit sur une butte, avec un très

large et profond paysage au bout duquel se déploie la chaîne neigeuse des Pyrénées. Belle chambre, vue agréable. Je me mets à ce texte et je pleure...

Je parle, au dîner, des thèmes qui m'importent, je parle avec ardeur, mais en même temps, au fond de moi, c'est la désolation. Dans cette discussion sur l'anthropologie, la citoyenneté, je suis très animé, mais aussi somnambule.

Je voudrais que son âme soit vivante, présente, que son fantôme soit proche.

Retour dans ma chambre : Edwige morte, J. F. entre vie et mort, Césaire mort.

Samedi 3

Il y avait tant de téléphones entre nous, quand j'étais absent. Et, loin de Paris, j'ai un manque douloureux de nos téléphones.

Lundi 5

Retour à Paris. Mails, etc. *Words words words !*

Mardi 6

« *This kind of certainty comes but once in a lifetime* » (Clint Eastwood, *Sur la route de Madison*). Oui, oui !

Le taxi passe boulevard du Palais devant les fenêtres de l'Hôtel-Dieu où tu t'es trouvée je ne sais plus combien de fois, du temps de Rochemaure. Au coin du boulevard, cette brasserie où j'allais déjeuner avant de retourner dans ta chambre...

Où que j'aille, où que je passe, tu es là tout en n'étant pas là.

Le déchirement est dans cette contradiction vécue : tu es là et tu n'es pas là.

Mercredi 7

Je rencontre la chercheuse brésilienne Marta I. avec qui je déjeune à la brasserie du coin de la rue. Nous avons apparemment les mêmes affinités intellectuelles, je ne peux m'empêcher de lui parler de mon malheur.

Puis je vais rencontrer R. H. qui part demain pour le Liban. À un moment paisible, arrive comme un coup de couteau l'image qui me fait tellement mal : le visage grave d'Edwige, les yeux embués de larmes, m'exprimant, ce que je n'ai pas compris, qu'elle allait vers la mort.

Les images des trois derniers jours de février me poursuivent, me bouleversent.

Si j'avais su, aurais-je pu la sauver... ?

Je rentre torturé, trouve Criquet dont la présence à ces moments m'est nécessaire.

Jeudi 8-vendredi 9

Deux journées de désespoir. Je pars le matin pour Roissy prendre l'avion estonien pour Tallin : la solitude dans cet aéroport puis, durant le trajet, étranger parmi tous ces Baltes à la langue incompréhensible, aggrave ma tristesse. Heureusement, je lis *Le Serpent cosmique* qui m'intéresse beaucoup et qui, de plus, réveille en moi mon intérêt pour le chamanisme. J'avais déjà pensé que c'est dans des visions chamaniques, sous l'effet de drogues, qu'arrivent de multiples connaissances sur les vertus curatives des plantes ou substances animales.

À l'arrivée, accueil si amical de Jacques Cortes, qui a tant insisté pour que je fasse ce déplacement (je l'ai fait pour lui, devenu un ami très cher), mais je suis en retrait, retourné dans mes sombres pensées et mes funestes images.

J'assiste à la fin d'un exposé intéressant sur la transculturalité, passe un moment à l'hôtel où je sors mes affaires de mon sac de voyage, puis réception à l'université avec manque d'appétit, tristesse.

On me ramène à l'hôtel avant 21 heures, on m'a conseillé d'aller à deux cents mètres, place de l'Hôtel-de-Ville, tout cela est charmant, hanséatique en diable, mais je m'en fous.

Je m'égare en voulant prendre un raccourci pour rentrer à l'hôtel, où j'arrive finalement. Il n'est pas 21 h 30. Je me couche, je tombe sur Mezzo, à la TV, en pleine symphonie de Bruckner (une des dernières), puis ça se banalise, je lis et termine *Le Serpent cosmique* vers 23 heures, puis prends par précaution un Stilnox qui me fait dormir.

Lever vers 7 heures. Au petit déjeuner, je dis à Cortes, dans les larmes, ce qu'Edwige était, est pour moi. Moment de vide avant ma conférence. Celle-ci se passe bien. Longs applaudissements. Puis on me reconduit à l'aéroport, je glande, prends l'avion pour Copenhague, glande deux heures à l'aéroport danois, pour finalement arriver à Paris vers 17 h 30, ravagé dans l'avion, dans le taxi. Je revois sans cesse son visage grave, les yeux pleins de larmes, et moi ne comprenant pas qu'elle me disait, sans le dire, qu'elle allait quitter la vie. Et, aveugle, je n'ai pas réagi, je n'ai pu la faire réagir. Février me ronge comme de l'acide sulfurique.

Le chagrin, en s'intensifiant, est dépassé (bien que conservé) dans la douleur des images de février, avec, en plus, la volonté aussi désespérée qu'impossible de remonter le temps pour revenir, début février, rendre l'espoir et le vouloir-vivre à Edwige.

Je rentre par le RER, de peur des embouteillages d'autoroute vers Paris. Chez moi j'appelle Criquet, lui disant mon état et la pressant de venir.

Samedi 10 mai

Après l'herbe douce, je dors profond et sors du lit à 8 heures passées. Fatigué à peine levé. Manque d'appétit depuis avant-hier. Je crains la déprime et je téléphone à Philippe Brenot pour lui demander le nom du médicament qu'il m'a prescrit avant mon départ pour le Brésil.

Djénane arrive à 11 heures pour diverses questions concernant notre livre ; ça me ranime un peu. À 13 heures, je dis que je n'ai plus d'appétit. Elle m'entraîne à la brasserie voisine où je prends un steak tartare.

À 16 heures, thé avec Marta de Azevedo Irving.

Confiance.

Elle me dit deux choses importantes :

La première, qu'Edwige était fatiguée après tant de souffrances et d'épreuves, et qu'il est erroné de penser qu'elle aurait pu/dû être sauvée ; elle me cite le cas de son mari qui s'est acharné à vouloir vivre après de nombreuses métastases, opérations, et qui, finalement, a cessé de lutter. Ce qu'elle me dit ne me convainc pas vraiment, mais m'ébranle.

La seconde, que mon angoisse n'est pas bonne pour Edwige. Dans de nombreuses religions, il ne faut pas tourmenter les morts tant que leur âme ne s'est pas détachée du corps. Bien que je doute de ce que je souhaite le plus, que son âme survive, ce qu'elle me dit m'ébranle à nouveau.

Quand elle me quitte, je me sens moins rongé.

Irène et Gilles viennent me chercher. Soirée chez Daniel P. où l'adorable Alice nous fait un récital de piano. Criquet vient me chercher à 22 h 30. Je lui raconte l'entretien avec Marta.

Dimanche 11 mai

Bon lourd sommeil, mais me lève difficilement, et déjà fatigué.

J'ai mis le CD de la *Neuvième symphonie* dirigée par Celibidache. Edwige était comme moi, folle de ce premier mouvement. Nous communiions très fort dans tous les morceaux que nous aimions.

Ouverture de *Léonore III* : tu es là plus présente-absente que jamais.

Je devrais, plutôt que me ronger, admirer son courage, sa noblesse du mois de février, son sublime accomplissement.

Je devrais...

Souvenirs : La Bollène-Vésubie, Saint-Pétersbourg, la Californie chez Heinz von Foerster, le Brésil, le Venezuela, le Québec...

Vu Andrieu. À mes propos sur février, il répond :

- Elle a eu deux années de sursis grâce à mon traitement.
- Mais tu m'avais dit : « Elle vivra » !
- Oui, mais pas éternellement, le Xeloda et le Tarceva sont toxiques, et l'accroissement de cette toxicité a contribué à sa fin. À un moment, la machine ne peut plus supporter la toxicité des médicaments. Dis-toi qu'elle aurait dû être morte il y a deux ans.

Il ne voit pas le rôle du psychique dans son renoncement à lutter.

Au téléphone, Malarewicz : « Vous avez la tentation (le besoin) de réécrire l'histoire, c'est fréquent dans de tels cas. Vous devriez y renoncer. »

Et aussi : « Edwige s'est approprié son destin, qui ne relevait que d'elle seule... »

Oui, oui, oui, Marta, Andrieu et Malarewicz ! Mais il reste ce doute aussi indémontrable qu'irréfutable que, peut-être, si j'avais été conscient, j'aurais pu trouver un traitement supportable, évité la fin fatale. Ou du moins serais-je resté tout le temps avec elle...

Première soirée où je reste seul. Véro à Boinville, Criquet à Dreux, Ève a une entorse au pied, qui l'immobilise.

Lundi 12 mai

Hier soir, en écoutant/regardant sur Mezzo la *Quatrième symphonie* de Mahler, j'ai soudain voulu organiser une fête pour les amis d'Edwige. En juin ? J'ai aussitôt noté : Sylvie, Marie-Ange, Pascale, Fargeas, les Delanoi, puis, dans l'immeuble, Sylvie, Nicole, Isabelle, Mme Lachens.

Me suis couché en titubant vers 23 heures.

Je suis en train de vouer un culte à Edwige. Et si Edwige devenait déesse solaire et faisait de Luna son satellite ?

Mardi 13 mai

Lu dans les *Carnets sauvages* de Betty Mindlin que chez les Surui, à la mort du mari ou de la femme, on brûle tous les biens, objets, outils, la case elle-même. Dois-je cesser de muséifier notre appartement ? Ne dois-je pas y faire entrer le changement, qui est à

la fois mort et vie ?

Hier, je suis allé avec Flavienne voir J. F. en réanimation à l'hôpital de Beauvais ; j'étais content de voir qu'il avait les yeux ouverts et hochait la tête en assentiment à mes paroles qui le pressaient de se rétablir pour terminer ses Mémoires, pour nous retrouver autour d'un verre de vin, etc. Quand je lui ai demandé s'il avait mal, il a négativement hoché la tête. Il a besoin de stimuli, de copains ; hélas, ils sont quasiment tous morts, sauf moi.

Jeudi 15 mai

Fatale IRM du 1^{er} février.

Herminette l'attend toujours, la cherche toujours. Elle est comme moi, mais moi, JE SAIS !

Sa dernière sortie, son dernier petit bonheur : les stylos Dupont. Tout cela me replonge dans les larmes.

Vendredi 16 mai

Après le dîner avec Charlotte et Maurice, si généreux, si bons, je reviens à temps pour la *Neuvième symphonie* (dirigée par Abbado) et ce premier mouvement qui toujours nous transportait. Soudain l'illumination : ce thème initial du commencement, qui revient, revient encore et finalement revient clôt le mouvement, dans une fin qui est le retour du commencement..., c'est le message de ma vérité première ! Il faut sans cesse (re)commencer, il faut sans cesse régénérer ; tout ce qui ne se régénère pas dégénère.

Je suis dans une extase imbibée de chagrin ; l'extase transfigure le chagrin tout en le conservant...

Maurice m'invite pour août avec les minettes dans sa propriété avec ses ânes. Et je repense à ton amour pour les ânes.

Mercredi 21 mai

Du samedi au lundi soir, travail au château de Chaumont avec Djénane sur le livre d'entretiens, puis dans un Relais et Châteaux, près d'Onzain ; beaucoup plus de travail que je ne le pensais.

Dans les jardins fleuris de Chaumont, je pense à son amour des fleurs.

Quand Djénane me demande si ça va mieux, et que je réponds, les larmes me viennent.

Sont-ce les propos de Marta Irving, plus les comprimés de Philippe Brenot qui m'ont enlevé l'obsession rongeuse (mais non l'idée) que j'aurais pu la sauver ? Je dois comprendre qu'elle en ait eu assez de souffrir sans perspective de réduction de la tumeur. Mais je continue à penser que j'aurais dû savoir.

Reçu une publicité de la maison Antonelle, de Beauvais, où elle s'était fournie en août. Comme elle aimait bien s'habiller ! Cela, aujourd'hui, m'émeut aux larmes.

J'ai pu jusqu'à présent tout immobiliser, comme embaumer, mais arrive le temps qui désintègre et disperse.

Qu'elle reste à jamais rayonnante dans mon cœur !

Lundi soir, après dîner, puis pyjama et herbe douce, en écoutant le *Concerto pour violon* de Beethoven sur Mezzo, est-ce que j'étais très angoissé (submergé par tout ce que je devrais faire à échéances de plus en plus rapprochées), j'ai dû fumer trop vite, un malaise m'a soudain envahi, et je me suis évanoui. Criquet, affolée, m'a secoué et réveillé... J'avais le vertige, elle m'a conduit au lit.

Elle m'avait apporté les photos d'Edwige qu'elle avait fait agrandir, et ce mardi après-midi, je suis allé chez l'encadreur. Elles seront encadrées la semaine prochaine, et j'en couvrirai les murs.

Ne suis pas dans mon assiette. Demain, inventaire des biens de l'appartement par Rémi Lefur en présence de Zouzou et de la notairesse. Zouzou entend vendre au plus vite la maison de Hodenc...

Jeudi matin 22 mai

J'ai retrouvé hier soir le stylo-bille Dupont qu'elle croyait avoir perdu : Amita l'a découvert sous un meuble. J'ai pensé à notre dernière sortie pour acheter le même stylo ; j'en suis bouleversé.

Vendredi 23 mai

Hier matin, expertise des biens et meubles de l'appartement. La plupart des meubles, tableaux et statuettes venant de la mère d'Edwige sont destinés à Zouzou. Zouzou, très précise, désigne ce qui vient de sa grand-mère. Puis redevient très éprouvée quand elle me quitte.

Je me rends compte que je n'ai quasiment rien « en propre » comme meubles, tableaux, objets. J'avais tout laissé à Violette quand je l'ai quittée, puis presque tout laissé à Johanne quand nous nous sommes séparés.

Bien que Rémi Lefur soit très amical, c'est une épreuve que ce froid travail de chiffage dans cet appartement si plein d'elle.

Je vais rester dans ces murs par fidélité à Edwige, bien que je sois prêt à abandonner à Zouzou tout ce qui lui revient. Si ce n'était pas notre « nid », que je conserverai toute ma vie, j'aurais vendu et serais allé de maison en maison, en Toscane, Andalousie, Mexique, Brésil... Soudain, je pense : seul ???

J'ai un frisson d'horreur : ce serait le désert... Sans attachement, je meurs, mais jamais je ne pourrai remplacer, oublier Edwige.

Ce matin, je me lève seulement à 9 heures pour ouvrir à Gloria, venue faire le ménage, puis je me recouche, puis me relève ; je me sens extrêmement faible ; j'ai soudain l'impression que mon vouloir-vivre est comme à demi anesthésié par ma fatigue... Alors je m'exhorte à ne pas me laisser aller.

Puis j'ai besoin de corriger tout ce qui a été dit sur Edwige dans mon entretien avec Djénane. J'avais commencé hier soir ; cette obsession me fait sortir du lit et je termine ce matin. Je me sens mieux.

J'ai modifié ainsi ce que j'avais dit d'Edwige dans l'entretien avec Djénane :

Khalil Gibran dit que c'est dans la perte que l'on reconnaît toute la profondeur d'un amour. Edwige était mon âme, dans le sens de la citation de Jung : j'étais l'animus qui avait trouvé son anima en elle. Elle n'a jamais cessé d'être poésie pour moi, dans son visage, ses émotions, ses émerveillements. Elle avait tant souffert, moralement et physiquement, dans sa vie, et moi qui ai toujours aimé des femmes porteuses d'une douleur d'enfance ou de vie, j'étais ému en profondeur par tant d'injustes souffrances, et j'étais heureux des joies que je pouvais lui donner. Elle était toujours apte à la joie. Elle était non domestiquée sous des apparences de dame. Elle était harmonie dans son beau visage, son corps parfait, ses gestes. Elle avait l'amour des oiseaux, des chats, des chiens, des beaux objets, de toutes beautés. Avec le temps était venu non pas l'habitude, mais l'enracinement l'un dans l'autre. Mille petits fils tissés nous entrelaçaient. Quand j'étais en voyage, je lui téléphonais à l'arrivée, à l'hôtel, avant et après la conférence, au dîner. Elle veillait sans cesse sur moi et me procurait tout ce qui me serait utile ou me ferait plaisir et, dans ce sens, elle était devenue pour moi, l'orphelin inconsolé, ma « petite maman », comme elle disait. Non seulement elle avait la candeur et des petites ruses d'enfant, mais, comme dans les dernières années elle était constamment soignée par moi qui lui préparais cachets, comprimés, médicaments divers, elle était devenue en même temps ma petite fille. De toute façon, nous étions l'un et l'autre demeurés très enfants, en partie bloqués dans l'enfance par la tragédie vécue dans notre jeune âge. Nous nous entendions et comprenions profondément à ce niveau. Ainsi, tout en étant mon âme, mon amour, elle était ma petite fille et ma petite maman. Tout ce qui fut secondaire – inclinaisons amoureuses, moments d'humeur – s'est évanoui dans la reconnaissance de l'adoration que je lui voue.

Depuis hier ou avant-hier, j'ai remarqué que mon réveil, qui s'était arrêté depuis qu'Edwige est morte, s'est remis à marcher, et à l'heure, ce qui m'étonne.

Sorti pour aller déposer ma déclaration d'impôts au centre *ad hoc* (en grève); je la glisse dans la boîte à lettres; Nicole m'accompagnait, elle m'a aussi accompagné au marché des Enfants-Rouges où j'ai fait mon premier retour (j'y étais déjà entré, mais, au début du marché, chez le Libanais; là, j'ai pénétré jusque chez le bio). Je ne pouvais retourner au marché après février, parce que ce que j'acquerais, c'était en fonction d'elle, de ce qui lui plaisait, de ce qu'elle aimait. Je pense à tout ce que j'achetais pour elle et que je n'achèterai plus : framboises, fraises, soles, bars de ligne, poulet de

Bresse.

Trop fatigué pour partir au colloque de Malagar.

Samedi 24 mai

Réveil très difficile, comme hier ; faiblesse, morosité.

Est-ce un début de dépression ? Phoné SOS à Malarewicz qui viendra lundi soir, et à Florent qui me traitera lundi après-midi.

Suis seul à déjeuner et l'après-midi. J'ai besoin de cette solitude et pourtant elle m'attriste...

Criquet a pris des vêtements d'Edwige pour les porter, je suis content. Elle conserve Edwige en elle. Elle a proposé de partager l'appartement. Je crois que c'est bon pour elle et pour moi. Son amour pour Edwige me fait du bien.

Très déprimé dans la journée, mal dans ma peau, m'endors vers 17 heures. Réveillé par un coup de sonnette : journaliste italienne pour entretien. Parler me réveille un peu, puis je me retrouve désemparé, très faible.

Toutefois, au resto avec Edwy et Nicole, je m'anime, d'abord pour raconter en larmoyant tout ce qui me tourmente : le mois de février, ma culpabilité, puis mon évanouissement. On parle politique, je m'anime de plus en plus ; ils ne peuvent croire que je sois déprimé, et, à ce moment, je ne le suis pas. Je mange correctement du tartare de saumon et du tartare de bœuf, me disant qu'il me faut des protéines ; je bois avec plaisir le côte de Blaye et en redemande.

Ève vient me chercher au resto et nous rentrons. Elle se couche sur le lit de camp, j'écoute sur Mezzo le concert de l'Opéra de Vienne, puis me couche. N'arrive pas à dormir et prends un Stilnox.

Dimanche 25

Ce matin encore, me lève difficilement, puis me recouche.

Demain, je vois Florent qui me magnétisera.

Je verrai cet après-midi Marta Irving dont la présence m'a fait du

bien. C'est elle qui m'a dit les paroles apaisantes, quand j'étais rongé, il y a quinze jours. Je lui ai montré les photos d'Edwige ; nous sympathisons en profondeur.

Parfois, je revois son visage à différents moments de notre vie commune et cela m'émeut aux larmes.

Promenade dans le quartier avec Marta Irving pour lui montrer l'hôtel de Sully ; passant rue de Birague, je lui propose de nous arrêter dans le petit café que nous avons aimé, Edwige et moi ; le patron me sourit et j'ai comme de la gêne, voire du remords à être revenu sans elle dans ce lieu qui soudain m'a semblé profané.

Lundi 26

Stilnox pour dormir, hier soir. Lever toujours très difficile.

Catherine, le matin : je peux à peine voir le courrier.

Puis le dentiste Kirsch, qui, me voyant faible et épuisé, ne m'arrache pas la dent, comme prévu.

Puis je vais chez Florent. Émotion d'entrer dans son cabinet où je conduisais Edwige. Je lui raconte, en larmes, le mois de février, les dernières journées, dont ce mardi où, à 5 heures du matin, elle s'est écriée : « J'ai faim, j'ai soif ! », après qu'il fut venu la traiter, la veille.

Entre-temps, la pharmacienne, Mme Avram, m'a dit que c'était le Stilnox qui me débilitait au lendemain de chaque prise ; diagnostic confirmé par Sylvie Braun qui a pris du Stilnox avec les mêmes mauvais effets.

Je décide d'abandonner et de revenir à ma petite herbe.

Mardi 27

Lever à 7 heures du mat' pour taxi Roissy. Pas trop mal foutu, et conclu que l'arrêt du Stilnox en est la cause.

Sergio m'attend à l'aéroport de Bologne ; dans la voiture qui nous conduit à Parme, nous avons tous deux parlé en pleurant, moi

d'Edwige, lui de Rossana, morte il y a plus de dix ans d'un cancer. Nous avons vécu les mêmes espoirs, les mêmes désespoirs...

La conf' se passe très bien : *chalume*, grande compréhension.

Pendant le dîner de qualité, je me sens mal et l'on me raccompagne, vacillant, à l'hôtel, avant la fin du repas.

Mercredi 28

Très vaseux, fatigué, suis resté au lit jusqu'à l'heure de la conf'. M'en suis extirpé (*the show must go on*) après avoir téléphoné à Florent qui m'a promis de m'envoyer des énergies.

À Bologne, je parle dans l'*aula magna*, « possédé » une fois encore. Douze cents assistants, *chalume* à nouveau. Mais j'ai fait annuler le dîner. Simple apéritif dans un bistro, puis on me ramène à l'hôtel où je me couche tôt, termine un polar XVIII^e siècle (commissaire Le Floch), puis m'endors très difficilement.

J'avais découvert à Bologne un joli bracelet à deux têtes que j'avais offert à Edwige ; nous aimions l'un et l'autre ce bracelet ; je vais essayer de le retrouver dans l'appartement pour le garder.

Nous avons eu de beaux séjours à Bologne avec Bellazi que nous surnommions « C'est-magnifique », tellement il usait de cette expression.

Jeudi 29

Encore réveil 7 heures du matin. Somnole dans l'avion, rentre dans l'appartement, accueilli par les minettes. Après mon déjeuner spartiate, Bernard Allien vient me voir, m'apportant du pata negra et des douceurs espagnoles ; très affectueux, il est prêt à m'aider si j'ai des problèmes de fric (ce qui risque de se passer pour les frais de succession).

Jean Tellez vient m'apporter son aide précieuse et toujours capitale dans les moments les plus difficiles.

Criquet : on dîne pata negra et boulgour maison avec ail frais.

Vendredi 30

Ai trouvé ce matin un paquet de Marlboro que le petit écureuil avait planqué ; il y avait plein de paquets de cigarettes cachés ici et là. J'en suis tout attendri. Comme elle était mignonne !

Je pense soudain que si j'étais très mal à Bologne, le 28 mai, et épuisé au matin du 29, c'est que j'ai revécu dans mon corps l'anniversaire de la mort d'Edwige qui s'est endormie le 28 et est morte le 29 au matin.

Samedi 31

Hier soir, au dîner avec Brigitte et Claude, je raconte le mois de février et tout ce qui m'a tourmenté à partir du 29 mars ; je peux le raconter sans larmes ; quelques-unes seulement, discrètes, quand je rappelle son visage grave aux yeux embués.

J'ai vu J. F. La dernière fois, il était gai, joyeux de me voir ; là, il est atone, il me regarde, je lui redis que je l'attends, qu'il faut qu'il termine ses Mémoires ; il approuve vaguement, mécaniquement. Il n'a plus de vouloir-vivre. En sortant, Flavienne me confirme qu'il dit qu'il va mourir, qu'il veut partir... Il ne souffre pas, mais il n'a plus d'espoir. Comment le lui rendre ? Flavienne va demain lui lire le début de ses Mémoires ; puis je lui demande de lui dire que je l'aiderai à faire sa conclusion. Elle vit depuis trois mois maintenant une situation affreuse ; il est à la fois vivant et mort. L'espoir est aujourd'hui réduit au minimum ; à l'hôpital, ils disent que, faute de réaction de sa part, il est perdu.

Les photos agrandies et encadrées d'Edwige sont installées, je les trouve maintenant trop petites, je fais faire un plus grand agrandissement d'autres clichés.

J'ai, du coup, mis au mur mon père et ma mère.

J'ai appris la mort de Pierre Fougeyrollas. Encore un vieux compagnon qui s'en va ; on a été très liés, longtemps, puis ça s'est distendu, mais il était resté lié avec Violette, périgourdine comme lui, et avec mes filles. Claudine me demande de parler à sa crémation, mercredi, au Père-Lachaise.

Je ne sais si c'est par réaction à tout mon environnement funèbre que je mange goulûment la panzanella que j'ai faite de mes mains.

Ensuite : pyjama ; je vais fumer à petites pipées mon herbe douce devant la *Huitième symphonie* de Dvorák qui passe sur Mezzo, direction Zubin Meta. Il y a longtemps que je ne l'ai entendue, je retrouve avec jouissance tous ses thèmes aimés.

Et Edwige me vient à l'âme.

Je pense à son enfance en écoutant cette symphonie. Je pense aussi à son meuble aux trésors où elle rangeait bijoux, souvenirs, que sais-je. Je n'ai pas encore osé l'explorer, je vais donner les bijoux à Zouzou, ne garder que le bracelet que je lui avais offert à Bologne.

Et je repense à février. Ce février, maintenant, je le vois surtout non plus sous l'angle du regret lancinant de n'avoir rien su et de n'avoir pu intervenir (ce regret demeure, mais il passe à l'arrière-plan), mais sous l'angle de l'admiration pour sa sagesse, son stoïcisme, son héroïsme. Elle, si fragile, a tout préparé pour son départ et a voulu me préserver jusqu'à la fin.

Elle a été sublime, et, en ce février, elle a accompli son amour de façon suprême ; cela fait culminer mon amour en admiration, reconnaissance et douleur.

La symphonie se termine : toute sa beauté est passée en Edwige, et toute la beauté d'Edwige est passée en elle. Je suis reconnaissant à la musique et vais me coucher.

Dimanche 1^{er} juin

Tajjedine téléphone de Rome. Je lui parle d'Edwige, du mois de février, et termine en larmoyant.

Je quitte le téléphone ; les deux minettes m'attendent pour leur dîner, je leur dis : « On y va, mes orphelines, on y va ! » – et j'éclate en sanglots.

Lundi 2 juin

Ce soir, deux grandes émotions :

1) Le film d'un Indien d'Amazonie, *Quand j'ai rencontré l'homme blanc*, fait en coopération avec la réalisatrice Correa, vrai

microcosme de tout ce qui concerne les peuples amazoniens. Depuis les années 1960, la cause de ces peuples est, pour moi, sacrée. J'étais avec Jean Tellez et Véro, eux aussi très émus.

2) Puis, au retour, je tombe sur *Madame Butterfly*, déjà commencée, malheureusement, après l'air sublime où il y a une telle attente, un tel espoir, une telle illusion. Chaque fois que je l'entendais, me revenait l'attente de ma mère morte, et maintenant c'est l'attente sans espoir d'Edwige. Comment ne pas sangloter ? J'entends quand même cet air, plus tard, dans un documentaire sur Puccini. Est-ce parce que je suis bouleversé que je n'arrive pas à dormir en dépit de l'herbe et bien que je prenne un petit comprimé ?

Sommeil après 1 h 30 et lever à 10 heures. J'apprends la mort de François Fejtö... et vacille sous le coup.

Mardi 3 juin

Hier, j'ai regardé ses photos encadrées dans l'entrée, la salle à manger, le couloir. Je pense : « Qu'elle est belle ! » Je réfléchis : pour moi, c'est la plus belle femme que j'aie vue.

Hier, avec Amita, on fait des petits rangements dans la salle de bains où l'on sort ses affaires de soin de peau, ses produits de beauté, pour les donner à Zouzou ou à une de mes filles. Je commence à avoir envie de faire quelques petites modifications dans l'appartement.

Hier matin, me suis senti mieux : me suis levé sans trop de difficultés à 8 h 30, en dépit du coucher tardif après écoute/vision de *Lohengrin* sur Mezzo, avec Irène et Gilles.

Mercredi 4 juin

Retour du Père-Lachaise où j'ai dit mon adieu à Pierre Fougeyrollas.

J'ai encore ma « mission », je veux vivre.

Vers 17 heures, Flavienne me téléphone : J. F. est mort d'épuisement à 16 heures.

Coup de massue, j'arrête de travailler et me lève, hagard.

Je donne leurs croquettes aux minettes, puis vais dîner chez Michèle et Jean Daniel. Il y a Flo et Manu. Cordialité, chaleur, je bois champagne et grand médoc, je plaisante, etc. Moment d'interruption du chagrin. À nouveau discontinuités de la vie.

Jeudi 5 juin

Pensées en regardant/écoutant Mezzo, hier soir, les belles musiques métisses du Mali et autres pays d'Afrique.

Quelle belle floraison de musiques africaines... Les beaux côtés de la mondialisation culturelle !

Soudain je pense fortement : j'aurais pu la sauver !

Vendredi 6 juin

Levé trop tôt, mais pour être prêt pour le départ du Bissière qu'emporte Zouzou. Zouzou amaigrie, malade de la thyroïde. De façon profondément tragique, elle subit la mort d'Edwige.

Je suis au lit, l'après-midi : je ressens le choc violent des morts successives, en trois jours, de Pierre Fougeyrollas, François Fejtö, Jacques-Francis Rolland.

Edwige est là, presque vivante, dans une sorte de présence de « double » ou d'âme.

J'ai la force de me lever pour aller chez le dentiste qui renonce encore à m'arracher la dent.

Je fais dîner les minettes et, me sentant moins mal (après jus de citron et tisane brésilienne), je vais au dîner de Véro où je retrouve Andras Biro et les Lefort. On parle en s'engueulant comme au bon vieux temps. Je les quitte vers 22 h 30 pour me coucher tôt, devant me lever encore tôt, demain matin, pour aller à Hodenc où un

commissaire-priseur choisi par Zouzou doit faire l'expertise des biens.

Je rentre. Sur Mezzo, *La Jeune Fille et la mort*. Cela m'empêche de me coucher. Nous l'aimions tant, ce quatuor !

Beethoven prend la souffrance à bras le corps, d'une éteinte puissante, pour aller chercher la Joie. Schubert, lui, exprime sa souffrance avec une humilité et une candeur infinies ; il atteint une sublimité où l'expression du malheur nous octroie le bonheur de sa musique sans pour autant atténuer ce malheur.

Moment merveilleux, avec mon herbe.

Ce matin, à Hodenc, je ne peux m'empêcher de sangloter en entrant dans « sa » maison, comme si toute son absence s'engouffrait en moi et me vidait. Puis calme.

Elle avait mis tant d'amour à la meubler. Elle s'était tellement fatiguée à chercher réfrigérateur, four, tout ce qu'il fallait pour en faire un « nid », qu'elle s'était affaiblie, que la maladie pulmonaire l'avait à nouveau prise et qu'il avait alors fallu l'hospitaliser.

Déjeuner avec Flavienne ; nous parlons d'Edwige et de J. F., nos deux morts.

Samedi 7 juin

J'ai retrouvé je ne sais comment un petit billet qu'elle avait écrit d'une écriture tremblée. C'était pour sa dernière sortie où elle n'avait pas eu la force de s'habiller et avait mis sa doudoune sur sa robe de chambre pour acheter le stylo Dupont identique à celui qu'elle croyait avoir perdu (que j'ai retrouvé), et, pour la première fois, je vois écrit, d'une écriture tremblée, le nom du magasin de stylos : « Dupré, 151 rue du Fg St Honoré, 01 45 61 50 78. » Elle avait dû chercher l'adresse dans l'annuaire.

À nouveau devant Mezzo, le soir. *Septième symphonie* de Beethoven dirigée par Simon Rattle. Le début du premier mouvement fait partie de ces quelques débuts de Beethoven qui me transportent presque jusqu'à l'extase. Rattle transmet par les

expressions de son visage les indications aux musiciens et n'utilise ses bras et mains que pour les moments nerveux. Son beau visage reflète toutes les émotions qui jaillissent sur lui.

Je suis dans un doux enchantement avec mon herbe, tout en pensant que j'aurais tant aimé qu'on soit ensemble à écouter cette musique.

Dimanche 8 juin

Ce matin pendant que je suis à la toilette, un peu abruti (insomnie de 3 à 5 heures du mat'), j'entends sur Nostalgie *Le monde est stone* qu'elle aimait tant, chanté par Fabienne Thibaut.

Puis, de son ordinateur, avec Criquet, nous transférons ses mails perso dans mon ordinateur. Lettres touchantes à Nathalie, à Nadine.

Larmes, larmes.

Lundi 9 juin

Sais-tu que la pauvre Minette, qui a compris que tu n'es pas dans la chambre, t'attend ? Elle a envie d'aller sur le palier chaque fois que la porte s'ouvre. Elle pense que tu es de l'autre côté de la porte. Une fois sur le palier, elle est ahurie, ne sait quoi faire, et obéit à mon ordre de rentrer. Elle te pense comme je te pense.

Le frère de Catherine Bourdet me conduit au crématorium de Méru... Je dis mon au revoir à J. F. Flavienne, désormais très proche.

Puis cérémonie en hommage à Fejtö à l'Institut hongrois.

Ce soir, je rate *La Jeune Fille et la mort* pour pouvoir écrire ces notes, et je retourne devant Mezzo. Je tombe sur la *Neuvième symphonie* de Beethoven, une ancienne exécution par Otto Klemperer, magnifique. Le long frémissement, imperceptible au début, me semble capital alors que beaucoup de chefs l'escamotent. Je le trouve chez Klemperer. Puis quelle énergie titanesque qui nous fait naître en faisant naître le monde !

Le message : toujours naître, toujours renaître.

Luna n'est plus seule, il y a ma déesse Soleil.

Mardi 17 juin

Parti pour Santiago-du-Chili mardi dernier 10 juin.

C'est à Santiago que je l'ai vue pour la première fois, à mon arrivée, en juin 1961, dans la maison de L.

Puis on s'est rencontrés à plusieurs reprises, mais il a fallu dix-huit ans pour qu'on se trouve.

Belle semaine de rencontres et d'amitiés.

Chez Palacios, aux Cascadas, coin perdu dans le sud Chili, au matin, au moment de prendre le petit déjeuner, la femme de Palacios me dit que le téléphone a sonné pendant que je dormais. Je lui dis – et les larmes me viennent – que je n'attends plus rien le matin, alors que chaque matin, quand j'étais loin, j'attendais qu'elle se réveille, et mon angoisse était chaque matin renouvelée. Plus d'angoisse, mais désolation.

Je parle d'Edwige à mes amis, je parle du mois de février, de notre relation, et les larmes, les larmes encore.

La lune est au-dessus du volcan Osorno, tout blanc. Edwige est là comme une déesse.

Un souvenir des premiers temps me revient (octobre 1987) : j'arrive de Lisbonne, elle m'attend à Orly. Je la cherche du regard, ne la trouve pas, la découvre soudain, qui saute de joie – illumination, sourire, bonheur, cataclysme : je vois que son bras est bandé, j'ai l'impression qu'elle boite, le visage sous son sourire est douloureux. Quoi ? Une chute ? Un accident ? Je m'aperçois de l'épaisseur du bandage au poignet. Justin ? Oui, c'est Justin qui, une fois de plus, l'a mordue. Elle : souffrance. Moi : effondrement. Elle a été mordue à deux heures. Elle est venue à Orly en conduisant d'une seule main, dans des encombrements dantesques (c'est le retour des vacanciers de septembre). Ses doigts sont engourdis voire paralysés. La douleur remonte dans le bras. Je la conduis aux urgences de Cochin où on la pique au sérum antitétanique et lui prescrit des

antibiotiques.

Rentré du Chili : le buisson de fleurs exotiques qu'elle soignait tant a fleuri de partout.

Jeudi 19 juin

Où es-tu, où es-tu ? Encore un espoir que ton âme existe quelque part ?

Dimanche 22 juin

Me suis étendu pour la première fois sur notre lit afin de regarder Russie-Pays-Bas.

Lundi 23 juin

Quel crève-cœur ! Herminette veut sortir de l'appartement pour chercher Edwige, elle l'attend dès qu'on sonne, elle va vérifier dans notre chambre si elle n'est pas là.

Et moi...

Samedi 28

Retour de Carcassonne, épuisé, à 15 heures ; il faut que j'arrive avant 16 h 30 à l'atelier Carlier pour prendre le cadre avec la photo agrandie d'Edwige, et celui avec la photo de Véronique. Je prends un taxi, mais impossible d'arriver à la Bastille because *Gay Pride*. Je fais à pied une partie du boulevard, puis prends le métro à Bastille et arrive à temps pour les cadres.

Je l'ai si souvent sauvée de la mort que je ne puis accepter de n'avoir pu le faire en février. Voilà un point crucial ou plutôt crucifiant.

J'ai eu tellement d'espoir quand, le mardi au petit matin, à 5 heures, elle s'est réveillée en disant : « J'ai faim, j'ai soif ! »

Dimanche 29 juin

Hier et surtout aujourd'hui, très faible, ne tenant pas sur mes jambes, suis resté au lit toute la journée, avec des moments de sommeil ; je pense que, comme les autres 29 du mois, c'est l'anniversaire de la mort d'Edwige qui m'abat ainsi.

Le voyage d'après-demain me perturbe aussi. Coïncidence : anniversaire-mort-voyage (partir, c'est mourir un peu).

Parfois me revient la stupeur de ne pas la trouver chez nous.

Lundi 30

Demain, je pars pour Rio, ne pouvant imaginer passer mon anniversaire ici. Comme son anniversaire est le 3 juillet et le mien le 8, on avait décidé, avec Marta Irving, de les fêter ensemble.

Pour le précédent anniversaire, Edwige avait voulu faire une belle réception avec plein d'amis, un grand buffet de traiteur ; elle était très fatiguée, très douloureuse, toujours assise, se réfugiant parfois dans notre chambre, puis revenant s'asseoir parmi les invités. J'ai une photo d'elle prise par Cécile ; son visage est bouffi, mais peu de semaines après, ce fut la résurrection, à Hodenc, mais je n'en ai pas de photos. Ah si ! Elle est présente dans une séquence du film de Jeanne Mascolo tourné là-bas.

Et je pense soudain que j'aurais dû photographier son visage penché, dénué de souffrance, au petit matin de sa mort ; et aussi la photographier, toute parée dans le cercueil, avec son collier de perles et ses boucles d'oreilles.

1^{er}-10 juillet

Rio.

Deux fois j'ai vu le petit oiseau coquet que j'avais rencontré au Pantanal. La première fois sur une plage de Rio, il marchait latéralement à moi, avec ses petits pas élégants, je le regardais et il s'est finalement envolé. La seconde fois, il était sur l'herbe, près d'un chemin montant le long d'une baie, il était à nouveau tout proche, sautillant parce qu'il y avait de l'herbe, me laissant le regarder, puis soudain s'envolant.

Je suis bouleversé, je ne peux m'empêcher de penser que c'est elle... A-t-elle été contente ou mécontente que je fusse avec mon amie Marta ?? Qui pourrais-je consulter pour m'éclairer sur

l'oiseau... Était-ce le même que celui du Pantanal, ou un autre ??

Présence affectueuse de Marta. En fait, il y a eu quatre anniversaires : le sien avec ses parents, l'anniversaire commun organisé par le président du SESC, l'anniversaire organisé par Candido Mendès, l'anniversaire au campus SESC avec les vœux et cadeaux des élèves.

Edwige m'est revenue moins souvent, mais très profond.

Dimanche 13 juillet

Paris.

Hier, le docteur Patrick : il veut séparer nos corps qui, dit-il, ont fusionné ; mais nul ne pourra séparer nos âmes.

Lundi 14 juillet

Journée de travail forcé pour corriger mes propos dans le livre *Mon chemin*. Cette période d'entretiens, commencée en janvier, a coïncidé avec les mois tragiques, et je parlais sans préparation, sans plan, de façon débraillée. Tout est à revoir. Je suis assis à la table de la salle à manger, et quand je lève les yeux, je la regarde sur la photo en face de moi, où elle est sur fond de neige, comme prête à questionner ou répondre à une demande.

Ce soir, en écoutant/regardant la cantate *Alexandre Nevski*, sur Mezzo, tout en fumant ma petite herbe, moment de calme et de paix, je la regarde, je sens qu'elle me regarde, elle est lèvres entrouvertes, sur le point de parler, de me poser une question. Je lui dis presque en criant :

« Je ne t'ai jamais quitté !

Je ne te quitterai jamais... »

Comme je voudrais qu'elle puisse m'entendre !

Mercredi 15

À nouveau le soir en pyjama devant Mezzo, avec la petite cigarette, face au portrait d'Edwige qui me regarde et que je

regarde...

Ce soir, *Neuvième symphonie* de Chosta. Je te regarde sur ta photo qui me fait face (je l'ai bien placée) et qui me regarde. Je t'ai dit : « Je t'aime, je t'aime. »

Jeudi 16

Noté hier soir : j'ai oublié la seconde Edwige, le rayonnement de la première l'a effacée.

Samedi 18

En écoutant José Van Dam chanter Schumann, j'ai vu, te regardant, que tu t'inquiétais pour moi.

C'est vrai, je lutte contre la démoralisation, mille petites emmerdes me perturbent, et aussi la nécessité de remettre le manus' de *Mon chemin* à la fin du mois.

La fatigue ne me quitte pas.

Mais je vais surmonter, mon cœur.

Je t'ai pensée très profond, à plusieurs reprises, hier, et quand j'ai offert une de tes photos à Jean-Luc, les larmes me sont revenues.

Faut-il, comme me le demande Ève, que j'allume une bougie tous les matins, brûle de l'encens et te demande de monter vers la lumière ? Je vais le faire...

Je repense au petit oiseau coquet.

Dimanche 19

J'ai maigri : 65 kg au lieu de 70. Je n'ai pas d'appétit, je suis fatigué. Est-ce aussi un cancer ?

Je n'ai pas fait, ce matin, la cérémonie à la bougie et encens. Mais j'ai peur, si je ne le fais pas, qu'elle soit tourmentée (je ne le crois pas, tout en y croyant).

Mardi 21

J'ai fait hier et ce matin la cérémonie...

Les relevés de la notairesse m'ont révélé qu'elle avait quatre mille euros sur un compte et à peu près la même somme sur un autre ; quel délicieux petit écureuil...

Jeudi 24 juillet

Ce matin, je repense soudain à la dernière sortie d'Edwige pour le stylo Dupont, et je suis plein de larmes.

Vendredi soir, chez Maïté, j'ai évoqué Edwige. Je voudrais pouvoir nommer cette zone si profonde, si fidèle de mon être, où elle se trouve.

Dimanche 27 juillet

Je travaille à mon livre d'entretiens sur la table de la salle à manger, face au portrait d'Edwige. Parfois, il me semble qu'elle va parler, parfois qu'elle écoute. Et le soir, en fumant, je lui parle.

Elle est presque vivante sur sa photo, il manque l'étincelle pour qu'elle s'anime.

S'il n'y avait pas l'herbe, je ne pourrais trouver le sommeil.

J'ai été bouffé par la recomposition et la réécriture du livre d'entretiens. Encore mal foutu, il fallait que je reste à travailler ce soir plutôt que d'aller à la fête de Marine, qui me tentait bien. J'ai pu revoir un chapitre.

En la regardant face à moi : « Ma reine, que tu es belle ! »

Minette l'attend toujours, chaque fois que s'ouvre la porte de l'appartement, et voudrait aller la chercher sur le palier.

Sa perte m'a fait retrouver Irène et Véro, ce qui ne l'atténue en rien.

La fille de Gloria m'a dit que son grand-père, atteint d'un cancer au poumon, était condamné à mourir dans les six mois par la médecine. Il a pris de l'*uña de gato* et il a duré six ans, sortant se promener jusqu'à son dernier jour. Moi, j'avais demandé et obtenu du Pérou deux bouteilles d'*uña de gato* ; je forçais Edwige, qui n'y croyait pas, à en prendre. Les bouteilles épuisées, je n'ai pas renouvelé... J'aurais dû m'obstiner.

On me dit : vous avez tout fait, même fait venir un chaman du Mexique !

Ce n'est pas le « tout » qui est ici important, c'est le « bien » du « bien fait ». J'aurais dû m'acharner à trouver le guérisseur ou le traitement qu'il fallait.

Lundi soir 28 juillet

Quelle vie sur cette photo en face de moi !

Ce soir, j'écoute la *Huitième symphonie* de Chosta, inouïe, terrible, où toute la tragédie de la guerre mondiale investit ma tragédie à moi, l'intègre dans un malheur immense qui, tout en restant malheur, fait du bien par la vertu de la musique.

Je vais aller rejoindre le lit où nous avons passé la dernière nuit côte à côte, moi te touchant souvent, et, à 8 heures du matin, rencontrant ta main devenue froide.

Mercredi 30 juillet

J'avais très peur de ne pas pouvoir m'endormir, le soir du 28, je revoyais ta dernière nuit ; je suis resté seul, Criquet devait venir mais n'est pas venue. J'ai supporté l'anniversaire fatal mieux que je n'aurais cru.

Hier soir, invité par Nemoto au restaurant japonais de la rue Bayard. Sa femme est comme toujours muette quand les hommes parlent. J'ai été une fois dans ce restaurant avec Edwige. J'évoque à Nemoto le dernier mois d'Edwige, et les larmes me viennent à nouveau. Je ne suis pas un samouraï.

Elle riait follement, dans l'eau. Quelle aptitude à la joie, quelle fatalité du malheur !

Le tapuscrit de *Mon chemin* a définitivement été remis à l'éditeur aujourd'hui midi.

Jeudi 31 juillet

Je parle à Brigitte, je lui demande si elle croit à une vie après la mort. Elle me dit que les morts ne meurent pas tout à fait, qu'il subsiste une individualité floue, intégrée dans une gigantesque énergie cosmique.

Elle a toujours le propos apaisant.

Vendredi 1^{er} août

Elle est si vivante sur sa photo.

J'aime écrire avec son Dupont qu'elle croyait disparu.

En allant l'autre jour au restaurant japonais de la rue Bayard, je suis passé avenue Montaigne devant le magasin Dupont, et les larmes me sont venues.

Ce qui me revient de plus bouleversant : le visage grave, plein de larmes, le Dupont, ses rires enfantins dans l'eau, ses derniers mots à l'hôpital, aux infirmières : « Gentil. » Et cela, sans cesse.

Ce soir, sur Mezzo, pendant le concert de rock paroxystique, je la regarde. Elle me regarde, étonnée de me voir :

« Mais oui, c'est moi, mon cœur ! »

Elle est de plus en plus vivante.

Samedi 2 août

Avais noté :

Ma petite fille

Ma fée

Mon âme

Ma petite maman

Dîner avec Irène, Véro, Michel, Gilles.

Je n'ai pas été père, mais elles sont filles.

Dimanche 3 août

Edwige

Ewig

Ewigkeit

Soir : Arrivée à Hodenc avec les minettes.

Je suis effondré. Ce n'est pas seulement la tristesse de me retrouver dans cette maison aménagée avec tant d'amour et après tant de recherches, qu'elle a voulu agencer au mieux pour nous deux, et dont elle a si peu joui ; c'est de considérer que tous ces meubles, lampadaires, objets, bibelots qu'elle a disposés, tout cela, sitôt réuni, va être dispersé.

Une maison, comme un être vivant, connaît une première mort d'immobilité, puis la seconde, la vraie : la décomposition et la dispersion...

Je rêve à des moyens d'éviter cette dispersion : Criquet pourrait peut-être l'acheter ? J'en doute. Je pourrais louer quelque part une petite maison ou appartement et y disposer mobilier et objets ?

Je vais demander pour la Toscane aux amis italiens, pour l'Andalousie à Bernard, et pour Barcelone à Maurice.

Lundi 4 août

Heureusement (ou malheureusement) qu'Herminette n'a pas compris qu'Edwige était morte. Elle continue à l'attendre, elle vit de cette attente.

Je me dis que j'ai survécu parce que la part la plus profonde de moi-même attendait ma mère malgré la conscience qu'elle ne reviendrait pas.

Soir : Écouté la *Première symphonie* de Schumann.

Sa photo me manque, je la ramènerai mercredi de Paris.

Mme Lachens : pour elle, la perte d'Edwige est immense.

Vendredi 8 août

À Hodenc, je reconstitue le rite de Paris : moi, attablé regardant sa photo, écoutant musique, fumant l'herbe : grande paix, plein d'idées, de souvenirs me viennent.

Et je la regarde : elle va me parler.

Revu sur ordinateur *Chronique d'un été*, avec le trio qui travaille sur la nouvelle version.

Samedi 9

Son héroïsme de février. Pas une plainte.

Mon amour pour elle a cru sans cesse.

Dimanche 10 août

Rêve du petit matin. Je suis avec Edwige (dans aucun de mes rêves elle n'est morte) et je pense : « Si je meurs, que va-t-elle devenir ? qui va l'aider ? » J'essaie de voir qui, je ne trouve personne, je suis de plus en plus désolé, rongé, me réveille en larmes, et soudain m'envahit l'autre chagrin, celui de moi vivant

alors qu'elle est morte, et ce dernier chagrin, loin d'annuler le premier, s'y ajoute.

Je suis en larmes, la matinée. Criquet m'embrasse, me tiens serré contre elle. Après le bain, je me calme.

Lundi 11 août

Ils m'ont dit que de grandes souffrances lui ont été évitées par cette extinction paisible, qu'une atroce agonie lui a été épargnée.

Je devrais apprendre d'elle à mourir.

Que ton âme, si elle n'est pas éteinte, devienne Lumière dans ma vie !

Pleurs, pleurs de désespoir.

La photo de nous quatre au moment de plonger dans la complète illégalité, début 1943. Pozzo, J. F., morts. Victor ? Survivant, comme moi.

Mort de notre jeunesse.

Mardi 12 août

Levé vers 9 heures pour avoir le temps d'aller au marché de Noailles et à la ferme avec Guy. Me sens très fatigué, et, au retour, je laisse Guy à la cuisine préparer girolles et omelette, et vais me coucher.

Faiblesse et tristesse.

On déjeune au soleil... puis je me traîne. À un moment, Minette se frotte à moi à plusieurs reprises, je la prends dans mes bras, la caresse, et je dis, en larmes : « Petites orphelines, qui va s'occuper de vous si je meurs ? »

Heureusement, Flavienne arrive et me dit : « Ne t'inquiète pas, je les prends. »

Cela m'apaise un peu.

Flavienne reste à dîner. À un moment, je lui avoue que je

commence à avoir des remords d'avoir eu des aventures. Mais jamais elle n'a cessé d'être poésie pour moi, et chaque fois qu'une femme me voulait à elle, je rompais. Flavienne m'apprend alors que V. lui a dit que j'étais un homme à femmes. Ce n'est pas vrai, je suis le contraire d'un séducteur, d'un macho, d'un collectionneur. Je suis seulement romanesque et sensuel, et quand je suis séduit, je veux plaire, et quand j'ai été physiquement envoûté, j'ai résisté comme j'ai pu... Je n'ai cessé de désirer Edwige que lorsqu'elle était tellement devenue mère, enfant et sœur, que j'ai été comme inhibé par le tabou intérieur de l'inceste que chaque être humain porte en lui.

Après, en écoutant la mélopée de musique bouddhiste, des pensées de toutes sortes me viennent, et aussi du remords. Est-ce que j'ai refoulé ma culpabilité ? Est-ce cette culpabilité qui arrive ?

Je regarde son portrait et soudain lui demande pardon.

J'ai lu quelques chapitres des Mémoires de J. F. arrivés presque à la fin. C'est beau et bon. C'est un Fabrice del Dongo qui s'est trouvé partout à la périphérie des batailles, batailles d'armes et batailles d'idées, jusqu'à la fin des années 1950.

Mercredi 13 août

Ce traitement qui l'a sauvée l'a perdue.

Ce jour, à 18 heures, Radio Classique rediffuse mon émission du 4 janvier. Les morceaux que nous aimons se succèdent, je suis submergé de chagrin ; au *Concerto pour violon* de Beethoven, je m'écrie : « Écoute, écoute, mon cœur ! »

Encore des moments où je pense qu'elle n'est pas morte.

Herminette : elle te cherche, elle t'attend, l'orpheline !

Vendredi 15 août

Je découvre dans l'encoignure mur-plafond de notre chambre un

petit oiseau apeuré. Ce n'est pas un moineau, je n'en connais pas l'espèce, il me fait penser au petit oiseau coquet du Brésil... Mais il est affolé, il veut sortir, se cogne à la vitre, ne prend pas la porte pourtant grande ouverte, va au salon, se cogne à la grande vitre. Micha monte sur la poutre, veut le croquer. J'appelle Guy : manœuvres d'attrapage, l'oiseau va de bout en bout ; à un moment, il se jette quasiment dans la gueule de Micha qui le garde, mais elle descend sur le meuble, le lâche, il est tout frissonnant, je vais le prendre, il fuit...

Finalement, il se cogne contre la grande vitre et tombe. Guy le prend délicatement dans la main, sort, le pose sur le gazon ; il s'envole, volète, disparaît. J'espère sauvé.

Pourquoi Micha l'a-t-elle lâché au lieu de le croquer ?

Est-ce un signe d'Elle ?

Samedi 16 août

Journée de faiblesse, hier vendredi.

Moments de tristesse infinie.

Herminette-Edwige. Mon inquiétude pour la santé d'Herminette devient du « chagrin Edwige » : quel chagrin elle aurait, si Herminette mourait !

Est-ce tout cela qui me débilite aussi totalement ?

Dimanche 17 août

J'ai l'impression, ce soir, qu'elle me regarde d'un air sévère.

Depuis trois jours, je suis décomposé, avec moments de larmes. Pourquoi cette poussée de désespoir ?

Je regarde sa photo. Est-elle mécontente ? Non, elle est étonnée.

C'est peut-être cette maison promise à la dispersion qui me fait mal.

Soudain, je la vois angoissée.

Je pense à l'expérience de Iouri Koulechov où le visage inexpressif de l'acteur Ivan Mosjoukine est mis devant un plat de soupe, puis devant un cercueil, puis devant un bébé. Ceux qui regardent successivement les trois images voient d'abord un visage affamé, puis un visage triste, enfin un visage attendri. Moi, je projette mes

états d'esprit sur le visage d'Edwige.

Lundi 18 août

Le docteur Patrick Verret et Cristina sont venus me traiter par nutripuncture. Verret veut faire admettre à tout mon corps qu'Edwige est morte. Il me fait dire et répéter : « Edwige est morte. » À la seconde répétition, j'éclate en sanglots, puis, continuant à répéter « Edwige est morte », je pleure.

Il me dit qu'une fois la distance établie, je pourrai mieux l'aimer.

Je lui demande si son âme survit.

– Oui, des ions, des énergies...

– Mais son individualité ?

– Elle existe.

Lui aussi croit que le détachement qu'il veut déterminer en moi lui permettra de monter dans la lumière.

Moi, je continue à douter, bien que j'aimerais croire.

Long traitement de deux heures avec des séries de nutriments.

Je leur fais confiance, avec, en moi, un fond de doute.

Attendons de voir.

Je les fais déjeuner : salade de tomates cœur de bœuf, poulet fermier rôti, salade toute fraîche du jardin de Flavienne, « pecorino » de l'Oise et gâteaux à la framboise de Noailles.

Cristina a apporté une bouteille de *vino nobile* de Montepulciano, enchanteur...

Je les conduis chez Flavienne où l'on s'installe un temps au jardin. Ils voient tout de suite que c'est une belle personnalité.

Au retour, j'ai sommeil. Ils me laissent faire une sieste, mais, auparavant, me donnent une séquence de nutriments pour m'énergétiser. Résultat : je me couche et n'ai plus sommeil.

Patrick va me faire « poser » ma voix là où elle doit être. Exercices divers de récitation. Il voit des progrès ; moi, je ne vois pas de différence. Tout cela est à suivre. J'espère que, grâce à lui, je

cesserai de chanter faux.

Lundi 18 août

J'ai compris que Luna était morte. Devant la pleine lune, je n'ai ressenti ni émotion, ni jubilation. Edwige a absorbé Luna.

Peut-être était-ce Luna, veillant sur moi, qui m'a sauvé de tant d'épreuves mortelles : la souricière de l'hôtel Toullier, le jardin du musée de Lyon, le pont coupé sur l'autoroute de Francfort...

Peut-être Edwige va-t-elle veiller à son tour sur moi ?

Mardi 19 août

Hier soir, écouté la Callas chanter l'air de *Butterfly* avec une puissance tragique. Il n'y a pas d'air plus sublime pour exprimer l'attente espérante/désespérée. Le moment suprême où elle crie « Mourir, mourir de joie... » m'anéantit de douleur et de volupté.

Je regarde Edwige : elle attend quelque chose de moi.

Si je savais quoi !

Que subsiste-t-il de l'âme ?

Chez l'artiste Fabienne Verdier, avant-hier, une forte douleur au cœur, une à deux minutes, puis plus rien.

Ce soir, chansons espagnoles, *El reliquario*, *Catalayud*, entre autres.

Edwige : son visage ne s'est jamais desséché, jamais flétri.

Sa photo : elle est de nouveau attentive.

Mercredi 20 août

Soir : *Les Hébrides*, de Mendelssohn.

Je repense à février. Quel caractère ! Quelle noblesse unique, exceptionnelle !

Telle qu'en elle-même février l'a révélée.

La mort de Luna m'a fabriqué. La mort d'Edwige ??

Dimanche 24 août

3^e soirée de re-écoute de *Butterfly*, chanté par la Callas.

Ce qu'il y a d'inouï, c'est l'espérance absolue qui est illusion absolue, où l'illusion absolue devient la vérité absolue de la mort : « Mourir, mourir de joie. »

Je regarde sa photo, je dis « mon ange ». Elle est attentive, ce soir.

Que subsiste-t-il de l'âme ?

Mardi 26 août

Retour à Paris.

Musique : des jeux, rencontres, symbioses et oppositions d'émotions. Les émotions peuvent se lire sur le visage de certains solistes, sur celui de certains chefs d'orchestre, comme Rattle.

Comme je me suis mis de biais à table, le visage d'Edwige m'apparaît à travers le feuillage. Elle s'interroge, m'interroge.

Herminette avait été interdite de lit et de chambre, la nuit, et l'interdit s'est intériorisé chez elle en tabou. C'est seulement pour le bonjour du matin qu'elle se précipitait, bondissait sur le lit pour lécher et relécher les lèvres d'Edwige. Même quand Edwige, alitée, l'appelait, la prenait dans ses bras, elle restait un moment, puis repartait. Maintenant, je voudrais que Minette, si triste, passe ses nuits au lit avec moi. Mixa, elle, se met sur la couverture, près de mes genoux. Comment briser le tabou de Minette ?

À partir du moment où je n'avais plus le désir, j'ai été physiquement paresseux, mais j'aurais pu lui donner du plaisir.

Trop de choses programmées en septembre-octobre ; de toute façon, réserver décembre et janvier à la rédaction du livre pour Edwige.

Mercredi 27 août

Elle me regarde, alarmée.

« Ne sois pas inquiète ! »

Je repense à ses mots clés : « le nid », « notre nid », « mon inséparable ».

Vendredi 29 août

Elle a l'air angoissée, je regarde la photo de plus près : « N'aie pas peur. » Je lui dis trois fois : « Ma chérie. »

Samedi 30 août

Hier soir, sur la photo, elle est étonnée, préoccupée... Faut-il remplacer cette photo par une autre ?

Samedi 13 septembre

Aller-retour trop rapide Paris-São Paulo-Brasilia-São Paulo-Paris (deux fois dix-huit heures de vol). Départ dimanche minuit, arrivée lundi matin, conférence d'ouverture et activités jusqu'à mercredi, retour jeudi après-midi à Roissy, enlevé par un moto-taxi, jeté gare Montparnasse, puis catapulté à Niort dans une salle bourrée, conférence, banquet, coucher à 1 heure du matin... Bref, le lendemain matin, perte de souffle, SAMU, hospitalisation, examens, pas d'embolie pulmonaire... Et je prononce le discours final du colloque.

Boris Godounov, œuvre sublime depuis le chœur du peuple russe jusqu'au chant de l'innocent... Boris à la fois usurpateur et homme qui souffre, assassin et père aimant.

Je la regarde, si vivante, sur cette photo, et suis en larmes.

Mercredi 10 septembre

Prix *Le Monde* de la Recherche.

Soir, herbe et musique. Paix, bien-être et tristesse infinie.

Le visage d'Edwige me semble apaisé, attentif. Ève me dit qu'elle « est montée dans la lumière ».

J'ai aimé d'autres femmes, mais aucune n'a, comme elle, été au centre de gravité de ma vie.

Quand je pense à mes projets de séjour en Italie, ou Espagne, ou Brésil, j'ai le problème des chattes : je ne peux les abandonner, ces deux petites orphelines, je suis leur père.

Lundi 15 septembre

Je vais faire, le 13 octobre, un cocktail-souvenir pour ceux qui ont aimé Edwige. Préparation de la liste... mais où ai-je mis la liste ? Quel bordel !...

Nouvelle fuite d'eau au plafond de la salle de bains et de la chambre mitoyenne : c'est elle qui s'occupait de tout ça : plombier, assurance, etc.

Samedi 20 septembre

En cherchant vainement son téléphone portable et son sac à main dans son meuble à « trésors », ouvert par des clefs cachées dont elle m'avait indiqué la place, j'ai découvert, parmi bibelots, bijoux (laissés par Zouzou), des dollars, des lettres, des tas de petits objets, et bien sûr un paquet de cigarettes ; les cigarettes étaient disséminés

dans toutes les pièces, dans des cachettes souvent naïves, parfois très raffinées. Son côté enfantin me revient, m'émeut, me bouleverse. Et son côté aimant, en détaillant les noms de ceux et celles qu'elle aimait sur la liste de préparation du cocktail-souvenir du 13 octobre.

(J'ai eu bien des larmes, ces derniers jours, depuis que je prépare ce cocktail-souvenir.)

En parlant avec Mme Lachens, rencontrée au pied de l'ascenseur, les larmes me sont à nouveau venues. Larmes aussi, ce matin, en parlant avec Amita, en écrivant ces notes.

Comment pourrais-je dire ce qu'elle avait d'exceptionnel ? Est-ce que mon livre pourra le montrer ?

Malaga, jeudi 25 septembre

Rencontre ibéro-américaine sur « Complexité et Stratégie de communication ».

Je fais l'ouverture : discours en état de possession, puis le dîner de tapas, qui me ravit...

Et, cette nuit, après difficultés de sommeil, le rêve qui m'effondre. Notre appartement, qu'elle avait nidifié avec un tel amour, où elle avait installé de l'ordre, toujours joli, dans les objets, leurs dispositions, notre appartement n'était plus notre appartement... L'appartement du rêve de cette nuit est sombre, en désordre, les chaises rangées n'importe comment, une sorte de tapisserie pend lamentablement...

Je me dis à ce spectacle : « Elle ne nidifie plus. » Un désespoir mortel m'envahit, je me réveille en sanglots...

Puis, deux autres rêves dont je ne me souviens que par bribes. Dans l'un, nous habitons une maison de campagne qui ne ressemble pas à la nôtre, et elle arrive, pâle, amaigrie, très affaiblie, et je vois qu'elle a un cancer... Puis je ne sais plus ce qui se passe. Dans l'autre rêve, nous décidons d'aller à un spectacle de ballet. Mais nous n'avons pas de places réservées, et il y a une foule hurlante qui n'a pas de billets et veut enfoncer les portes. Nous allons dans un grand magasin voisin où un escalier roulant nous mène au-dessus du toit, sur une coupole, mais le regard plonge dans le vide et je fais périlleusement marche arrière... Avant ou après, dans la rue, nous voyons une ancienne amie qui marche très difficilement parce

qu'elle a un cancer. Tout cela est vaseux, étrange.

La mort d'Edwige est en train d'entrer dans mes rêves, mais de façon indirecte, allusive. Elle n'a pas pénétré le fond même de mon âme, là où elle n'est pas morte.

Me lève tard, mais plus tôt que voulu, pour ne pas rater le petit déjeuner qui se termine à 11 heures. En face de moi, l'Argentine : je lui raconte mon rêve, les larmes me viennent et je lui parle d'Edwige...

Tristesse infinie, ce matin, qui succède à la joie de renaître à ma « mission » latino-méditerranéenne.

Personne ne sait comme je l'aimais, certains me voient comme « homme à femmes ».

Le jour, je suis un adolescent enthousiaste ; la nuit, un vieux décomposé.

Je maile à Maurice pour dire que j'irai du 15 décembre au 12 janvier à Sitges, pour écrire mon *Edwige*.

Vendredi 26 septembre

Je vis ici, à Malaga, une alternance inouïe de douleurs et de joie. Mais, depuis les derniers rêves, la douleur domine.

Pleurs, pleurs.

Lundi 29 septembre

Retour de Malaga, hier.

Je dîne tôt, me couche peu après, puis regarde *French Cancan*, de Renoir, avec la si belle complainte de la Butte. Je ne sais à quel moment, une dépression affreuse, le sentiment fatal de mort, et soudain je pense à la date d'aujourd'hui : nous sommes dans la nuit du 28 au 29, anniversaire de la mort de mon amour, le 29 février... Comme tous les 29, sa mort revient s'installer en moi.

Je m'endors, me réveille sans arrêt (trop de tisane, je pense), fais à la suite des tas de rêves bizarres, puis, au petit matin, je dors apaisé jusqu'à ce que, vers 10 heures, la sonnerie de mon phone me réveille.

Ce matin, le désespoir est passé, mais je ne retrouve pas l'élan de mes projets. Et c'est aujourd'hui 29 que je présente mon livre à l'auditorium du *Monde*.

Depuis quelques jours, Herminette a recouvré son appétit ; pendant que je déjeune, elle me demande avec arrogance des bouts de viande. Elle est moins triste, mais chaque fois qu'on sonne à la porte, elle y va ; parfois, elle vient jeter un coup d'œil dans notre chambre quand je vais au lit. Minette pour la première fois m'a léché (la main) et s'est installée sur mes genoux pendant que je tapais sur Mac.

Mercredi 1^{er} octobre

Le thème : monter dans la lumière – Frédérique, Ève, la guérisseuse voyante. Comment y croire ?

Le tableau que Véro a fait d'Edwige a été encadré hier matin. Beau cadre bleu. Le tableau est beau, très beau, sa jeunesse est là avec une esquisse de très doux sourire.

Dimanche 5 octobre

Nouvelle vague de douleur. La lettre de Maria Neves m'est arrivée de Bragança. Portugaise venue en France faire ses études, elle fut notre femme de ménage, et Edwige l'aida pour qu'elle puisse obtenir ses diplômes. Elle a appris tardivement le décès. Elle me fait savoir que je ne remarquais pas tout le travail qu'Edwige et elle faisaient quand on s'installait rue Saint-Claude, et qu'Edwige en était attristée. Tant et tant de choses que je n'ai pas remarquées ! Et voilà que je me rappelle mes négligences.

Minette a retrouvé un peu de sa gourmandise, et elle me parle

quand je la caresse.

Vendredi 10 octobre

Dans la préparation du cocktail-souvenir du 13 octobre, de plus en plus d'émotion, de plus en plus de souvenirs, de plus en plus de larmes.

Samedi 11 octobre

Hier soir, sur Mezzo, *Première symphonie* de Mahler, les deux premiers mouvements sont pleins de gaîté.

Parfois, des bruits bizarres dans l'appartement... que vais-je croire ?

Plus la journée du 13 approche, plus me viennent les larmes.

Ils ne comprennent pas mon amour pour Edwige. Ils n'ont jamais vu notre intimité. Pourrais-je leur faire comprendre ?

Si j'avais pu la sauver !

Je n'ai pu la transporter à Mexico où se trouvait le guérisseur Hermanito. J'aurais dû chercher des guérisseurs du cancer en France même. J'avais renoncé, après que le fameux guérisseur Collard m'eut dit qu'il ne pouvait rien, dans son cas.

Ser, nada más, y basta (Jorge Guillén).

Dimanche 12 octobre

Hier, en cherchant dans un placard un classeur vide à utiliser, j'ai découvert une cachette à cigarettes et j'ai pris, tout ému, le paquet.

Je lui dis ce soir : « Je m'occupe de tes/nos petites chattes, mon amour. »

Lundi 13 octobre

Ce matin, chez le dentiste, je me souviens que nous jouions au couple de chimpanzés. Cela m'amène larmes sur larmes pendant que la fraiseuse de Michel Kirsch me perfore les dents.

Couple de chimpanzés, couple d'inséparables... et nous voilà séparés.

Mercredi 15 octobre

Le cocktail-souvenir a réuni lundi, en fin d'après-midi, une quarantaine de personnes qui aimaient Edwige. À l'arrivée de chacune, c'est une portion de notre vie qui a surgi. Rochemaure, qui fut longtemps son pneumologue, si fidèle, si probe, et je me revois à l'Hôtel-Dieu ou au bistro de la place où je déjeunais en regardant la fenêtre de la chambre d'Edwige. Et Nadine, si affectueuse. Et Philippe Pialoux : je nous revois ensemble à Valencía. Des morceaux d'Edwige m'arrivent de partout, je ne peux arrêter les larmes. Puis je lis la lettre de Maria Neves pour que tous connaissent la vraie nature d'Edwige, car elle ne s'est jamais vantée de tout le bien qu'elle a fait :

Très Cher Monsieur Morin,

C'est avec consternation que j'ai reçu la nouvelle sur Edwige. Je sais que, dernièrement, elle devait beaucoup souffrir, je l'imagine à distance.

J'ai perdu ma meilleure amie et j'en souffre beaucoup. J'aimerais tant être près de vous pour vous dire toute l'amitié qui nous liait. Ironie du sort, je ne sais pas le jour où elle est décédée, mais tout indique qu'au même moment, j'ai été hospitalisée, très grièvement malade, j'ai dû recevoir une transfusion de sang et aujourd'hui je ne puis pas encore aller travailler, et cela durant tout le mois de octobre, j'ai failli de peu périr avec elle. Je ne serai pas encore tout à fait remise, et c'est pour cette raison que malheureusement je ne pourrai pas être présente, le 13 octobre, à son cocktail-pensée, et j'en suis bien désolée. Pardonnez-moi.

Edwige restera à jamais dans ma mémoire. Elle a été beaucoup plus qu'une amie, mais plutôt une bonne maman. Un modèle pour moi, je ne lui trouvais que des qualités. Depuis que je l'ai connue, j'essaie dans ma vie de penser à elle, de me demander ce qu'elle aurait fait dans cette situation-là, etc. Elle me laisse orpheline, oui, sans aucun doute. Sans Edwige, je n'aurais jamais fait une thèse de doctorat, jamais... Elle a eu la noblesse, la vertu de me faire croire en moi, ce

qui m'a permis de passer une maîtrise, puis le DEA, et finalement le doctorat. MERCI, MERCI, Edwige, pour tout. Je suis sûre que là où elle est en ce moment, elle m'entendra et percevra le sens de mes larmes que je n'arrive pas à contenir.

Il n'est pas possible de mettre sur une feuille de papier ce que cette noble dame a fait pour moi. Je la remercie du fond du cœur de m'avoir fait cadeau d'une si bonne amitié. Je me souviens de ses gestes méticuleux avec les minettes, tous les soins qu'elle prodiguait à ces bichianos. Je me souviens aussi du travail qu'elle se donnait lorsque avons fait le déménagement dans l'appartement du 7, rue Saint-Claude. Quelle énergie ! et quel désespoir lorsque Monsieur Morin (bien sûr, il pensait plus aux choses intellectuelles) entra et ne remarquait pas le travail que nous avions fait toutes les deux ! Pardonnez-moi, Monsieur Morin, ces détails.

Je garderai toujours la mémoire d'une femme exceptionnelle, d'un courage hors normes, d'une docilité extraordinaire, d'une amitié sans faille. Edwige a su me donner la force que je n'avais pas, tel un petit oiseau sorti de son nid et qui ne sait pas comment utiliser ses ailes pour voler. Je vous remercie, Edwige, du fond de mon cœur, pour la force intérieure que vous avez su me donner ; sans elle, je ne serais jamais la personne que je suis aujourd'hui.

MERCI, MERCI, EDWIGE !

Je ne pourrais pas être près de vous, Monsieur Morin, pour pleurer ensemble notre Edwige, le 13 octobre, mais je vais demander à notre prêtre (celui de mon village, que vous connaissez) de célébrer une messe en hommage à Edwige ; je vous ferai part du jour et de l'heure, lorsque je le pourrai.

Le même jour où j'ai reçu votre invitation, m'est parvenu par amazon.com la nouvelle de votre dernier livre, que je commanderai plus tard. Je sais que, pour vous, cette perte doit être terrible, il faut compter sur les amis pour apaiser (si on peut dire) cette douleur.

Notre maison est entièrement disponible, avec Carlos et Maria João. Venez chez nous quand vous le souhaitez.



Totalement re-envahi par Edwige.

D'autres amies (Stéphane Robert, qui avait donné l'hospitalité à Herminette) pleurent dans un coin...

Puis, la plupart partis, restent quelques-uns, pas mal avinés. Discussion sur Dieu, les religions, la tolérance... Je bois par petits coups, mais les petits coups sont très nombreux.

Coucher à 2 heures du mat', difficulté pourtant à m'endormir. Et mal fichu, le lendemain...

Dîner avec Marta, pour quelque temps à Paris. Dès le début, j'ai eu confiance en elle, et quand j'étais si tourmenté, elle m'a dit les paroles apaisantes.

Jeudi 16 octobre

Une fois encore, pas pu m'endormir avant 3 h 30 ; lever à 11 heures.

Fée.

Lettre émouvante de Pouytes. Il rappelle ce formidable vouloir-vivre, à travers tant de maladies diverses et de successives hospitalisations. Et c'est pour cela que j'ai été inconscient, en février, de sa résignation et de sa préparation héroïque à la mort...

Sa profonde noblesse s'est alors manifestée...

Elle s'était manifestée pour Maria Neves. Non seulement dans l'aide, mais aussi dans la discrétion.

Samedi 18 octobre

Lettre de Brigitte Rémy-Fischler :

Cher Edgar,

Merci pour l'organisation de ce moment avec vous tous, et en souvenir d'Edwige.

Le tableau de Véronique est très réussi, poétique, ressemblant, étonnant.

La lettre lue [de Maria Neves] montrait une profondeur humaine, une solidarité, un intérêt à l'autre, chez Edwige, que tous ne savaient peut-être pas, frappés par son charme, son intelligence, son acuité

drôle.

Merci de nous l'avoir montré plus clairement, même si l'affection immédiatement ressentie pour son être comprenait l'intuition de ces dimensions.

À la maison, tout le monde pense à vous, ainsi que notre fille Raphaëlle qui avait un élan spontané pour la pétillance d'Edwige.

En vous embrassant bien fort.

En cherchant un album photo prêté par Michel Kirsch, je tombe sur un carnet où Edwige a tenu son journal pendant quelques années ; je lis, très ému, et le garde. L'insérerai-je dans le livre ?

Dimanche 19 octobre

Je ne cesse d'appeler l'introuvable portable d'Edwige ; pas de sonnerie, sa voix répond immédiatement : « Vous pouvez laisser un message. » Sa voix restée présente, vivante, alors qu'il n'y a plus de corps, d'âme, d'esprit...

Mercredi 22 octobre

Passé hier rue Vignon devant la Boutique du miel où nous allions ensemble.

Rêve d'émigrer au Brésil... Le problème : je dois emmener avec moi Herminette et Mixa. Comme Herminette ne peut voyager durant onze heures d'avion, il faut que j'envisage une cabine sur un cargo partant du Havre.

À Rio, j'échapperai aux pressions.

À Rio, je vivrai dans un milieu qui me convient, loin des incompréhensions et des méchancetés d'ici.

Je pourrai louer mon appartement de Paris.

Brésil : mon rêve, comme le vieux Tolstoï rêvait du Caucase.

Mon rêve de nouvelle vie n'a rien à voir avec le sien : lui voulait fuir sa femme, je voudrais retrouver la mienne.

Mais j'ai depuis longtemps pensé que je partirai de façon irréprouvable vers mon Caucase, pour finir, comme lui, dans un lieu

perdu...

Hier soir, devant Mezzo, le très intense groupe de salsa « Fania all stars » m'enivre.

Mercredi 22 octobre

Quand je passe devant un restaurant japonais, je pense à nos repas chez Kunigawa, qu'elle aimait tant.

Elle réapparaît sans cesse, et je pleure.

Avec Luce P. : je lui dis que je vais faire un livre sur Edwige... Elle croit que c'est sur le fichier Edwige !

– Oui tu as bien raison, d'ailleurs, as-tu lu le texte de... là-dessus ?

Je l'arrête :

– Non, c'est sur Edwige, ma femme, qui est décédée.

Samedi 25 octobre

Hier, vendredi, je suis allé chez Braconnier, pompes funèbres, pour fleurir la tombe d'Edwige et choisir une dalle, car il n'y a encore qu'une « semelle ».

Je vais devant la tombe. Je n'y suis pas allé depuis l'enterrement, je n'en sentais pas le besoin, j'avais ici ses photos, son portrait, ses choses, l'appartement était son mausolée. Me voici devant la tombe et je suis secoué de violents sanglots, comme si on venait juste de me l'arracher. Je suis allé en pleurs jusqu'au métro Denfert-Rochereau, et me suis calmé. Toute la journée j'ai été décomposé...

Quelle présence ! Je l'ai sentie si fort, au cimetière, que j'en ai chaviré.

Oui, ses ombres ; oui, les miennes ; mais quelle lumière dans ma vie !

Quel être aussi exquis, aussi aimant, aussi enfantin ! Je savais tout cela, et ne le savais pas assez.

Mes minettes, dépôt sacré laissé par Edwige.

Dimanche 26 octobre

Hier, j'ai pu corriger le texte pour le Collegium, faire la préface au manuel pédagogique, répondre au questionnaire Malinovski, prendre un verre avec Marta Irving.

Ce matin, à nouveau décomposé. Perte de l'espoir. L'idée, qui me stimulait, de faire en décembre le livre sur Edwige exige que j'affronte à nouveau sa disparition ; l'idée de retracer février ressuscite en moi ce mois fatal...

Allons : au travail ! Relire texte pour Gembillo, faire texte pour Burguière.

Ce fut parfois l'enfer, le plus souvent le paradis.

Tout cet appartement, jusqu'aux moindres objets, est rempli de son amour.

Plus s'approche le mois où je vais écrire le livre sur elle, plus je plonge dans le malheur. Parfois, je me dis que je ne pourrai le rédiger que dans les sanglots.

Aujourd'hui, impossible de ré-adhérer à ma « mission », laquelle me donne l'élan de vivre.

Lundi 27 octobre

Edwige de plus en plus présente/absente. Le choc du cimetière continue à faire son effet.

Je pense à sa vie, qu'elle sut si peu maîtriser.

Jeudi 30 octobre

Arrivée à Florence mardi 28 en fin d'après-midi. Accueil, mairie, puis dîner avec Giulia et Luciano. Au Grand Hôtel, j'ai une superbe chambre avec vue sur l'Arno. Patrick me trouve en mauvais état, me

fait un peu d'acupuncture. Nuit très agitée, beaucoup de réveils, puis, dans la voiture qui me conduit à la conférence internationale où je dois faire le discours d'ouverture, soudainement m'arrivent en flux les trois souvenirs capitaux de Florence, et mes larmes coulent.

Ma mauvaise nuit coïncide à nouveau avec l'anniversaire de la nuit où elle est morte. Et hier, mercredi 29, il y a eu pour moi un déclic où il m'est revenu que notre destin s'est joué par trois fois ici, à Florence.

Tout cela m'envahit et quand, après ma conférence, je rencontre Eva, je le lui rappelle. Nous évoquons nos souvenirs, elle toujours douce, apaisante. Et la nostalgie du Paradis perdu me revient.

Eva m'a appris qu'Edwige avait dit de moi : « C'est un homme simple et bon. »

Vendredi 31 octobre

Retour à Paris. La tristesse ne me quitte pas.

Samedi 1^{er} novembre

Je ne sais quelle intuition me pousse à téléphoner à Claude, ce matin. J'entends un allô rauque, je dis : « C'est Edgar », il m'apprend qu'Annie vient de se jeter par la fenêtre. Avec des sanglots dans la voix et parfois des hurlements de douleur, il me dit qu'elle était revenue de l'hôpital où elle avait passé quinze jours pour un problème intestinal qui n'était pas fatal ; elle en était revenue très déprimée, le médecin suggérant même de la réhospitaliser pour sa dépression. Claude, la nuit dernière, est allé trois fois vérifier son sommeil. Au matin, alors qu'il téléphonait au médecin, d'une autre pièce, Annie s'est jetée par la fenêtre. Elle a laissé une lettre d'amour disant qu'elle refusait de devenir invalide. Je sanglote avec lui, car sa douleur a réveillé la mienne et s'est symbiotisée avec elle. Je lie Annie et Edwige, Claude et moi d'une façon qui confond tout... Je lui propose de passer le soir ; non, il me dit qu'il attend quelqu'un, je ne sais qui.

Je suis encore tout en larmes après ce téléphone, je peux à peine écouter Ruben Baj à qui j'avais donné rendez-vous, et j'écourte l'entrevue pour la remettre à mon retour.

Je téléphone à Claude en fin d'après-midi pour lui proposer de coucher chez moi. Il attend son fils qui arrive de Grèce ce soir.

Dimanche 2 novembre

Elle avait écrit sur un bloc-notes : « La mesure de l'amour, c'est d'aimer sans mesure » – saint Augustin.

Sa façon adorable de dire le mot « gentil ».

Elle s'est endormie en paix, ayant fait en février ce qu'elle pensait devoir faire.

Claude au téléphone. La mort d'Annie m'a fraternisé à lui comme jamais. Je lui propose de venir habiter dans ma chambre d'ami, le temps qu'il voudra.

Est-ce le choc de la mort d'Annie qui m'a donné un lumbago, ce matin ?

Quand me vient le désespoir, je pense : « Ma fée, ma petite fille, mon âme, ma petite maman, ma femme. »

2-8 novembre

Paris-Bahia via São Paulo, puis Bahia-São Paulo, et enfin São Paulo-Paris. (À Bahia conférence, et rencontre d'un couple avec qui il y a coup de foudre réciproque d'amitié. À São Paulo, je retrouve les amis de la PUC où je suis fait docteur *honoris causa*.)

À Bahia où il y a tant d'objets artisanaux, je pense à ces jolies petites statuettes que j'acquerais pour les lui ramener, et quand je les déballais sous ses yeux et que cela lui plaisait, elle tendait vers moi un visage émerveillé d'enfant et un « Merci, mon cœur ».

Dimanche 9 novembre

Ça va être terrible, d'écrire le livre sur elle, plus présente, plus bouleversante que jamais.

Elle s'enfonce en mon cœur jusqu'à le briser.

Mardi 11 novembre

J'ai demandé à Brigitte de venir me voir pour lui dire comment Edwige a absorbé ma mère, et combien j'ai peur de me retrouver en situation infantile d'abandon. Elle me conseille de chercher mon autonomie.

J'ai parlé ce soir à Herminette en lui caressant la tête : « Tu ne l'as pas oubliée, moi non plus, je ne l'ai pas oubliée, moi non plus je n'ai pas oublié ta maman Edwige. »

Larmes.

Dimanche 16 novembre

Du courrier continue à arriver à son nom.

La plante tropicale qui fleurit une fois l'an est en fleurs, la première fois depuis sa mort. Elle était si heureuse de voir les premiers bourgeons apparaître, puis, quand la plante s'épanouissait de ses innombrables fleurs, elle s'émerveillait.

Nevermore, nevermore.

Lundi 17 novembre

Je suis allé à la réunion des copropriétaires et je me suis souvenu comment, dès qu'elle recevait le dossier de l'ordre du jour, elle étudiait comme une élève appliquée tous les éléments et informations, pour les votes. Je l'accompagnais aux séances, le plus souvent distrait, mais elle écoutait attentivement, intervenait.

Ce soir Flavienne, autre endeuillée ; ensemble nous concluons que nous ne nous en remettrons jamais.

Lundi 24 novembre

Dîner, vendredi soir, chez Claude. On parle URSS, communisme, trotskisme, procès Kravtchenko, Obama, échange d'informations, puis on en arrive au suicide d'Annie dont il me parle, les larmes aux

yeux, et moi je pleure en pensant à Annie et Edwige. Dans les deux cas, la mort a été voulue, réfléchie, Annie pour ne pas devenir une invalide, Edwige après la perte de l'espoir d'une diminution de la tumeur, pour arrêter des souffrances devenues intolérables.

Avec Claude on dit qu'on ne s'en remettra jamais.

Au courrier, arrivée de *La Hulotte* qui nous plaisait pour l'humour et pour l'amour des animaux. Elle aimait tellement ce petit magazine que je la réabonne.

Un catalogue de joaillier pour elle, où je vois un pendentif à tête humaine qu'elle aurait aimé ; je regarde le prix : deux mille euros ; oui, je l'aurais acheté.

Et voilà qu'arrive la télévision serbe pour un entretien, alors que je suis en larmes !

Mardi 25 novembre

Dîner avec Patrick et Cristina. Il pense que quelque chose ne meurt pas après la mort. Je lui dis que je le souhaiterais, mais n'y crois pas. Il me précisera sa pensée plus tard.

J'ai évoqué le petit oiseau coquet du Pantanal. Est-ce elle ? Un message ? Il me dit : « Un message. »

Elle submerge tout, en ce moment.

Au retour, il y a un beau concert sur Mezzo, de Falla, avec Barenboïm tantôt au piano (*Nuits sur les jardins d'Espagne*), tantôt dirigeant (*Le Tricorne, L'Amour sorcier*). Je me suis mis en pyjama et me laisse envahir.

Mercredi 26 novembre

Herminette boit beaucoup et elle veut de l'eau fraîche ; elle essaie de boire au robinet, mais y arrive très mal. Finalement, elle se satisfait d'un grand verre d'eau qu'elle lappe.

Vendredi 28 novembre

Hier midi, interview sur *Mon chemin* pour radios catholiques, par T.L. Une heure en confiance, puis, micro fermé, comme il m'a interrogé sur la mort, je parle d'Edwige et je ne peux empêcher les larmes de venir. Je lui ai dit qu'il m'était impossible de croire à la résurrection de Jésus, et que je ne peux croire que quelque chose d'elle subsiste après la mort. Lui, illuminé : « Elle est là, elle est là ! »

Et je pleure, je pleure. Nous nous quittons sur un long abrazo.

L'après-midi, je vois P. B., lui-même très affecté par la mort récente de son compagnon ; en lui parlant, j'ai compris que je ne veux pas que ma blessure se cicatrise, je veux qu'elle reste béante ; à moi de conserver ma passion pour ma « mission ».

Le salut de l'humanité, tâche démesurée qui est ma nécessité intérieure depuis mon *Introduction à une politique de l'homme* : c'est cela qui me fera vivre sans oublier ma douleur.

14 h 30 : Je trouve un message téléphoné de Heinz, de Cape Cod. Aussitôt, je nous revois là-bas, avec Edwige, elle si contente de découvrir la petite ville de Providence, de s'étonner du chien qui sourit, puis riant de nous voir affronter la tempête de neige, Heinz et moi ; je nous revois aussi après ce festin chez eux, à Rosemere, en novembre, moi refusant de me lever le matin pour aller prendre l'avion, bien décidé à hiberner, et Edwige, finalement, m'arrachant au lit...

Me reviennent ces deux vers de Leo Ferrero :

*amour amour attente impatience
tu m'as arraché d'affreux sanglots*

Comme je l'ai attendue, à Caldine !

1^{er}-3 décembre

Naples.

Anniversaire d'Oscar.

Giusi et moi nous embrassons en pleurant. Je lui demande de m'envoyer copie des mails que lui adressait Edwige. Les quelques êtres qui l'ont vraiment et en profondeur « sentie », c'est le mot, ont un immense chagrin.

Edwige aimait Naples, cette beauté forte, aristocratique et populaire.

Elle était descendue toute seule, inconsciente, de l'Institut de philosophie, où je parlais, dans le quartier dangereux des Espagnols.

Jeudi 4 décembre

Rentré de Naples. L'appartement : tout l'amour qu'elle a mis dans le nid me saute au visage.

J'avais ma fée au logis.

Vendredi 5 décembre

Strasbourg. Elle aimait la vieille ville. Celle-ci est en fête pour Noël. Si elle m'avait attendu à Paris, j'aurais cherché de jolis objets artisanaux. Je passe devant les stands sans les regarder.

Élisabeth me parle d'Abraham, les larmes aux yeux, et nous avons parlé en marchant dans Strasbourg, moi d'elle, elle de lui. Je lui demande si elle croit que quelque chose survit après la mort... Elle ne sait pas, si ce n'est que le mort vit en nous, ce qui est évident, mais cela n'indique nullement que le disparu vit en lui-même, que son âme a survécu au corps.

Dimanche 7 décembre

Notre nid, notre nid, combien de fois le disait-elle, et moi je garde maintenant le nid vide d'elle !

Hier soir, dîner chez Sami et Sylvie. Sylvie et Edwige s'aimaient sans restrictions. Elles s'aimaient et s'admiraient pour leur noblesse d'âme. Elle va au cimetière, et me dit que sur la tombe elle a vu un joli petit arrangement de cailloux en cercle autour d'une fleur : « Comme si c'était un enfant. » Je pense : « Est-ce Véra ? » Je sais aussi que Pépin et Cécile vont sur la tombe.

Nous l'évoquons dans les larmes.

Dans dix jours, je pars à Sitges pour écrire à ta mémoire, mon amour.

Pas une journée sans toi.

Lundi 8 décembre

Pépin, au téléphone, me félicite d'être en forme, toujours vert. Je ne comprends pas. Il me parle de la jeune femme qui est chez moi et dont il a appris l'existence.

– Mais ce n'est pas ma maîtresse !

Cela m'indigne, non d'avoir une maîtresse, mais qu'on puisse penser que je l'aie installée dans notre « nid », à Edwige et à moi. J'en parle avec Amita qui me répète ce qu'Edwige lui disait :

« Il souffrira, je le sais, mais il aura ses filles, son travail, peut-être aussi une amie, mais jamais ce ne sera comme nous deux. »

Je pleure.

Son horreur des hôpitaux. Je l'y ai traînée de force chaque fois qu'elle étouffait, mais, en février, elle n'y serait jamais retournée. Au moins, elle est morte dans son lit, et j'étais couché auprès d'elle.

Chaque fois que je passe devant cette photo où elle est effrayée d'un pélican qui la regarde d'un air goguenard, je ris.

Mardi 9 septembre

Hier, crise de foie ; je ne peux retourner au colloque « Musique et complexité », je me couche l'après-midi, suis abruti, prends soupe pour dîner, dors douze heures.

Ce matin, immense fatigue au réveil, inquiétude, angoisse, démoralisation. Est-ce l'approche du départ pour Sitges ?

Mercredi 10 décembre

Dîner chez les Delannoi, Sylvie m'a évoqué Edwige ; elle était de celles/ceux qui l'avaient sentie en profondeur. Ceux qui ne la connaissaient qu'en surface la méconnaissaient.

Herminette est sortie sur le palier quand j'ai ouvert la porte, elle y cherche toujours Edwige. Eh oui, me dis-je dans l'ascenseur en pleurant, elle est de l'autre côté, *del otro lado*...

Vendredi 12 décembre

Je suis rentré hier soir d'Auxerre ; le plaisir du repas, de la journée, de la retrouvaille avec Dortier, s'est dissipé pendant le voyage du retour, et je suis rentré chez moi dans une infinie tristesse.

Faiblesse ? Sans cesse les larmes me viennent en pensant à elle, et sans cesse je pense à elle.

Plus que veuf, je suis orphelin d'elle.

Si elle pouvait maintenant contempler mon amour...

Samedi 13 décembre

Elle a eu son épanouissement à 45 ans, elle a alors trouvé l'amour, elle s'est donnée, elle a reçu, elle a rencontré de vraies amies qui sentaient et reconnaissaient sa vraie nature, elle s'est ouverte comme jamais auparavant.

Dimanche 14 décembre

Pensées et réflexions sur son secret, ses secrets, son père.

Mercredi 17 décembre

J'écris pour que sa vraie nature apparaisse, puisque certains, vu sa réserve, ou parfois ses dissimulations, ne l'ont pas reconnue.

J'emporte ses passeports, qui me rappelleront nos voyages.

Jeudi soir, 18 décembre

Dans le salon de Roissy, en attente de l'embarquement pour Nice. Je ne lui téléphonerai jamais plus : « Je suis à Roissy, tout va bien, je décolle dans une heure. » Et puis, au retour : « Je sors de l'avion, j'arrive. »

Vendredi 19 décembre

Retour de la réunion du Collegium à Monaco où j'ai fait mon devoir d'amitié.

Au courrier, catalogue de la boutique des Musées. Je le détaillais à chaque fois avec attention pour trouver le cadeau qui lui ferait plaisir, et je commandais. Il y a même une commande qui est arrivée après le 29 février et qui m'a fait sangloter en l'ouvrant.

Maintenant, je jette le catalogue sans le lire.

Lundi 22 décembre

Hier soir, étape à Pézenas avec Gillou et Luna. Dans la chambre d'hôtel, je lui demandai d'apparaître, de faire un signe pour son anniversaire.

Aujourd'hui, jour de son anniversaire : nous le fêtons au restaurant et quand elle était très fatiguée, j'apportais du caviar, des cadeaux...

Je ne pouvais rester dans le nid, ce 22 décembre. Je suis arrivé ce matin à Sitges, dans cet appartement où elle était venue me rejoindre tandis que j'écrivais *L'Humanité de l'humanité*.

À déjeuner, j'ai conduit Gillou et Luna au Chiringuito, ce bar à tapas, sur la plage, où nous allions, Edwige et moi. Je pleure en regardant la mer...

Je vois un petit oiseau élégant, mais ce n'est pas celui du Pantanal ou de Rio, il sautille mais ne marche pas. Pourtant, il est mince, discrètement coquet... En fait, il ne me remarque pas.

Téléphone de Nadine, du Québec – elles se chérissaient l'une

l'autre – pour dire qu'elle pense à elle et à moi, en ce jour anniversaire. Elle m'a photocopié un bel échange de lettres entre elle et Edwige, en juillet 2000.

De Nadine à Edwige :

Ma chère amie, ma sœur.

Ton message nous a fait évoquer longuement hier soir ces jours uniques, exceptionnels que nous avons eu le privilège de passer avec vous sur les bords du Saint-Laurent. Nous sommes si touchés que tu n'aies rien oublié ! Et nous revivons ces moments de bonheur avec une infinie nostalgie. Moi, je te revois enveloppée dans l'espèce de robe de chambre très longue et très molletonnée dans laquelle tu t'étais calfeutrée avec extase ! Et aussi, à l'île aux Coudres, les cheveux au vent, tenant dans tes bras un gros bouquet de fleurs sauvages, au milieu d'une lande aux herbes folles. J'ai pris une photo de ce moment béni où tu rayannes de tranquille bonheur

Nadine Girardville

d'Edwige à Nadine :

Ma Nadine, ma grande « petite sœur », mon beau Bernard

Je n'ai pas de mots pour vous exprimer la joie que j'ai ressentie pour ce beau séjour auprès de vous. Plus que la splendeur des paysages, du fleuve, de la ville, des chutes et cataractes, c'est votre chaleur si amicale et affectueuse que je ne pourrais jamais oublier. Et vous quitter me serre le cœur. Vous faites désormais partie de mon paysage affectif, et notre retour n'est pas une page tournée. C'est maintenant une porte béante sur l'amour que je vous porte, qui sera douloureux les premiers jours mais je compte bien nourrir régulièrement.

Les séparations sont bien difficiles entre des êtres si proches, mais je vous garde et vous emmène en avion dans mon cœur. Les remerciements sont bien conventionnels et sont bien insuffisants. Je vous serre plutôt dans mes bras longtemps, longtemps et retiens une grosse larme.

À bientôt et vite

Edwige

Ce soir, m'attablant face à la mer, me mettant à l'ordinateur, je suis secoué de sanglots.

Mardi 23 décembre

Comme j'ai commencé à regarder les notes que j'avais prises, je tombe sur l'adieu de Cécile au cimetière, qui me bouleverse ; je pleure, et lui téléphone dans les larmes, qu'elle partage ; elle me dit : « C'était un être exquis. » Chaque Noël, nous nous retrouvions tous les quatre chez Cécile et Pépin ; au cours du dîner, où Cécile n'oubliait jamais le plat d'aubergines, on mettait en CD *El Reliquario*, qui me faisait toujours pleurer, *La hija de don Juan d'Alba*, chanté par Maria Paredes, qu'Edwige aimait particulièrement...

Et Pépin est en deuil, il a perdu deux enfants et une sœur en cette seule année 2008... Larmes, larmes.

Avec Irène et Gilles, nous sommes attablés au Chiringuito, en plein air, face à la mer, et nous nous tapons sardines grillées et pulpitos. Irène me fait remarquer un petit oiseau sur la toiture au-dessus de nous. Je dis, à la façon d'Edwige : « Comme il est gentil. » J'aime, à son exemple, employer le mot « gentil ».

Elle aurait aimé cet oiseau, plus fin qu'un moineau.

Mercredi 24 décembre

Pour la première fois, je laisse mes deux orphelines, Herminette et Mixa, le temps d'écrire ce livre à Sitges, mais Ève s'est installée dans l'appartement avec sa petite chatte qui a été rapidement acceptée par les miennes.

Jeudi 25 décembre

Effondrement : l'anniversaire du 22 décembre, suivi par les souvenirs qui surgissent à l'arrivée à Sitges, suivis par le souvenir des soirées de Noël ensemble avec Pépin et Cécile...

Je me suis mis à rédiger « Le mois de février », avec très souvent des larmes, quelquefois des sanglots.

Samedi 27 décembre

J'ai regardé et corrigé mes notes de mars, et ai terminé les notes d'avril-mai. Il y a des moments où je suis secoué de sanglots, d'autres où je suis baigné de larmes.

Suis convaincu de la nécessité du livre à la mémoire d'Edwige.

Dimanche 28

J'ai fait trop de voyages sans elle, pour conférences et congrès. Je l'ai laissée trop souvent seule, je le vois en regardant mon agenda des années passées. Je le comprends en sanglotant et ressens seulement maintenant regrets et remords. Je sais, elle était trop fragile, et dans les huit dernières années, elle n'aurait pu supporter des voyages intercontinentaux. Mais moi, j'aurais pu raréfier ces voyages. Je n'ai pas assez pensé à son manque de moi quand je n'étais pas là.

Trop tard, trop tard. J'essaie de me trouver des circonstances atténuantes en évoquant les voyages faits ensemble.

Lundi 29 décembre

Gilles a dit tout à l'heure : « Nous sommes le 29 », et soudain la date fatale fait irruption au plus profond de moi ; je retiens mes larmes, mais, au moment d'écrire, je ne peux les empêcher de couler.

Le 29, le 29, la mort me l'a prise.

J'ai continué à revoir et corriger mes notes jusqu'au 17 août, je continue. Ce que je crains, c'est le moment d'ouvrir ses lettres.

Mercredi 31

Relu mes notes depuis mars jusqu'à maintenant, avec des accès de larmes.

Je n'ai pas regardé le cahier où je lui ai écrit, chaque jour, de mars à l'été.

Jeudi 1^{er} janvier 2009

Dîner de Nouvel An en famille, harmonie.

Peu avant minuit, téléphone bouleversant avec Cécile et Pépin en compagnie de qui nous passions toujours soit Noël, soit le Nouvel An. Elle me dit qu'ils ont mis la chanson que chante Maria Paredes, *La hija de don Juan d'Alba*, qu'adorait Edwige ; ils ont pensé à nous comme j'ai pensé à eux, et j'ai reçu d'Espagne un SMS très beau de leur fille Véra, sa filleule, avec : « Cette fois-ci, marraine Edwige veille sur nous. »

En me retirant dans ma chambre, je pense que si on devait recommencer, comme je serais meilleur, plus attentif, plus présent !

Je me lève tard, à 11 heures, avec le sentiment que cette année sans Edwige inaugure un univers étranger.

Quand je passe devant sa photo (affichée sur un mur entre deux baies vitrées), je suis toujours bouleversé.

Cet amour ne passera jamais.

Je commence à voir la correspondance reçue et à reconstituer la chronologie de nos voyages et des hospitalisations. Je découvre rétrospectivement l'ampleur de son courage, devenu héroïsme.

À lire les lettres et cartes reçues, qui expriment une si forte affection, je vois la profondeur des attachements qu'elle a suscités.

Les cartes d'Esther des années 1980 et du début des années 1990 s'espacent : un amour brisé :

Paris le 11/10/97

Je tenais simplement à te dire que tu es un réconfort quotidien pour moi et que ta présence allège mes tracas... Sans te parler directement des choses qui me peinent ou me soucient, je sens pourtant que je les aborde avec plus d'optimisme après une heure en ta compagnie. Bref je te remercie infiniment pour ton affection.

Vendredi 2 janvier

Hier soir, en dépouillant le courrier d'Edwige, je suis tombé sur ma réponse aux propos déments de sa sœur, après la mort de leur mère. Puis j'ai trouvé la lettre où sa sœur lui demande pardon et lui crie son amour.

Mais j'ai pensé à ce phénomène de la double personnalité (que j'avais examiné dans *Le Vif du sujet*) dont les cas cliniques extrêmes nous font oublier la banalité, laquelle se manifeste dans les crises de mauvaise humeur ou les accès de colère.

J'ai déjà évoqué la double personnalité d'Edwige. Sa sœur portait au paroxysme l'alternance des deux personnalités. La « bonne » était en adoration pour Edwige, et du reste bienveillante et affectueuse en général ; la « mauvaise » manifestait de l'animosité envers sa sœur, et un mépris généralisé pour tous. Leur mère elle-même portait ce trait ; je me souviens d'un accès quasi délirant de sa part, soupçonnant que son mari (qui l'adorait) attendait sa mort pour se marier avec sa secrétaire.

17 h 50 : Voilà plus d'une heure que j'ai fini de dépouiller la correspondance reçue par Edwige, et j'ai peur d'être submergé de douleur en me mettant à lire les lettres qu'elle m'adressait. La nuit est tombée après une journée grise. Je vais auparavant envoyer quelques cartes de vœux.

19 h 40 : Je ne retrouve pas le dossier le plus précieux de tous, qui contenait les lettres qu'elle m'envoyait. Laisse à Paris ? Emporté par mégarde par Irène ou Véro ? Angoisse...

Samedi 3 janvier

Je crois que j'ai oublié le précieux dossier à Paris ; j'ai omis de le retirer du meuble de rangement, derrière mon bureau. Comme je pars demain pour un aller-retour à Paris, je le ramènerai.

Lundi soir, j'irai au dîner débat chez Maître Paul, restaurant de la rue Monsieur-le-Prince où on se réunit entre copains du CNRS ou assimilés, issus de diverses disciplines, un soir par mois. Gil y fera un exposé sur l'économie. Edwige aurait été très intéressée. Quand

elle était valide, elle aimait venir à ces soirées.

15 heures : J'ai lu le dossier qu'elle avait fait sous le titre « Correspondance T. avec ma mère de 63 ». Son premier mari écrit des lettres très compréhensives, pas hostiles envers Edwige. J'avais voulu le rencontrer avant mon départ pour Sitges. Au cimetière, il m'avait dit, après avoir écouté mon adieu : « C'est une belle preuve d'amour. »

Il avait ajouté : « Et moi, je l'aime toujours. »

Là encore, un cruel malentendu.

Mardi 6 janvier

Je pensais, en retournant à Sitges, qu'il y avait peu d'êtres dont la beauté était aussi évidente, les dons aussi cachés, les qualités aussi discrètes.

Ayant ouvert le dossier, rapporté de Paris, des lettres et mots qu'elle m'adressait, je suis accablé de douleur. Je vois combien j'étais si souvent absent (alors qu'elle ne pouvait me suivre) et qu'elle avait tellement besoin de moi, je vois son âme candide, si aimante, je savais tout cela, mais d'une façon aseptisée, et voilà que ça fait irruption avec virulence...

Tous ses petits mots, ses dessins d'oiseau... Je sanglote, écrasé.

Elle était si triste, malheureuse de rester seule, dans le manque...

Trop tard, trop tard !

Je vais prendre un cachet pour dormir.

J'ai soudain crié, hurlé trois fois son nom dans la nuit.

Ce n'est pas seulement février : quel courage, *toute sa vie* !

Après sa mort, tous m'ont dit que j'avais été exceptionnel, dévoué, extraordinaire pour Edwige, et c'est vrai que, dès qu'elle était malade, et surtout au long des deux dernières années, m'occuper d'elle primait tout. Mais, aujourd'hui que je vois tous ces mots qu'elle m'envoyait, et ces fax lors de mes différents voyages, je vois mes absences, mes négligences. La vérité m'écrase : je n'ai pas été à

la hauteur, je n'ai pas été à sa hauteur.

Trop tard pour réparer, trop tard pour lui demander pardon.

Je voudrais qu'elle voie combien je l'aime.

C'est maintenant trop tard.

C'est vrai, j'ai tout fait pour la sauver, j'ai tout fait pour la soigner, j'étais sans cesse attentif et anxieux pour sa santé, mais cette conscience m'a masqué mes carences et mes négligences.

Tant de choses que je ne remarquais pas.

J'ai honte. La vérité m'écrase : je suis un pauvre type.

Mercredi 7 janvier

J'ai mailé à Marta et à Amélie pour leur dire mon état. Mail en réponse de Marta (dont le français n'est pas la langue maternelle) :

Je comprends votre moment, mais je comprends aussi que le remords n'est pas le meilleur sentiment pour rendre hommage à quelqu'un d'aimé. Et aussi : il n'y avait pas l'intention d'être absent pendant votre vie en couple. Le contraire... Comme je vous ai dit avant, pendant une des nos longues conversations, vous êtes un type de « missionnaire incroyablement humain », et les missionnaires sont à 100 % (ou presque) connectés avec « la mission ». Si je vous comprends bien, je peux aussi imaginer le « derrière la scène » d'une vie de couple, avec la célébrité et le besoin d'accomplir les rêves et « la mission ». Mais pas des raisons de remords ou de tristesse pour le passé qui était aussi très riche en émotions et partage. Pour écrire un livre d'hommage, il faut, avant, se « désintoxiquer » de ces sentiments qui vous rendent triste et impuissant. Je peux vous dire aussi qu'avec la sensibilité de vous deux, je suis sûre qu'il y avait la joie d'être ensemble comme point de départ.

Réponse d'Amélie :

Nul n'aime jamais correctement, nous sommes toujours en dessous de ce que nous devrions donner.

Edwige savait qu'elle aimait et vivait avec un homme complètement impliqué dans son temps, débordant d'activités ; elle t'écrivait que tu lui manquais, et c'était vrai, mais je suis sûre qu'elle était heureuse, parce qu'elle était avec un monstre d'amour et de générosité vivant ; elle était Pénélope attendant le retour d'Ulysse, et Ulysse lui revenait toujours.

Tu n'as pas failli, j'en suis sûre.

Moi, je m'en veux à mort de n'avoir pas aimé mon père à la hauteur de ce qu'il était : un être extraordinaire, parfois insupportable, mais néanmoins exceptionnel. J'ai des larmes qui roulent sur mes joues tandis que je t'écris et te parle de lui.

Apaise-toi, mon ami.

Edwige est en toi, elle vit dans tes souvenirs, belle comme au premier jour où elle t'a ému et bouleversé. Tu as aimé sa beauté, sa candeur, son corps, son âme. Sais-tu combien d'hommes sont vraiment capables d'adorer une femme comme tu l'as fait ? Très peu. Mais sans doute méritait-elle entre toutes cette adoration, ton adoration.

Jeudi 8 janvier

Je vais me mettre à la mise en ordre de ses petits mots exquis, de ses fax.

En lisant ses fax, j'admire son écriture.

Dans certains, au papier jauni, les lettres sont presque effacées, je m'aide de la lampe de table pour déchiffrer et écrire sur son écriture à peine visible.

Elle signait souvent « L'Oiseau », parfois « L'Oiseau architecte », parfois aussi « Ta Guenon ».

Dîner avec Charlotte et Maurice, merveilleux amis ; je n'ai cessé d'évoquer Edwige.

Demain, je continue fax et petits « mots doux » – le terme est approprié.

Samedi 10 janvier

Ce mot qu'elle avait commencé, pour sa fille, afin de lui faire comprendre qu'elle est malheureuse de ne pas voir ses petits-enfants (surtout Esther) : « Ta mère aime tes enfants, alors pourquoi ? »

Tous ces fax, ces billets si pleins de tendresse, que je relis en pleurant.

Dimanche 11 janvier

J'étais assez occupé jusqu'à aujourd'hui avec la petite équipe de *Chronique d'un été* avec qui je prépare une version non mutilée. Je me suis arrangé pour ne pas m'interrompre dans la lecture des fax et billets d'Edwige.

L'un des membres de l'équipe, le Colombien, François Bucher, parlant avec moi de chamanisme, m'a raconté comment, à la suite d'une expérience chamanique à l'ayahusca, il a été guéri d'une profonde dépression qui avait suivi sa séparation d'avec sa femme. Puis, je ne sais comment, il m'a dit qu'il avait été en relation avec une Suédoise vivant dans le Nord de la Suède, qui avait pu lui donner des nouvelles de son père mort. C'est une femme qui s'ouvre à l'au-delà, mais qui ne peut garantir le contact demandé. Je lui demande si je pourrais moi-même communiquer avec Edwige. Il suffirait, me dit-il, que je téléphone à cette femme, et elle pourrait évoquer Edwige.

Alors il a téléphoné pour moi, en Suède, à cette femme, pour savoir si elle pouvait se connecter à l'âme d'Edwige. Finalement, je l'ai eue au téléphone, elle parle anglais, mais, quand je ne comprenais pas très bien, mon ami traduisait.

Elle m'a d'abord fait une description d'Edwige pour savoir si je la reconnaissais comme étant ma femme : « C'est une femme très raffinée, qui aimait être en bonne forme, aimait de beaux vêtements, aimait des chaussures à hauts talons, elle était très gentille et très belle... Les hommes se retournaient d'admiration après l'avoir croisée. » Elle ajoute qu'Edwige faisait difficilement voir son être intérieur. Elle me parla ensuite du collier que je lui avais offert et « qu'elle était très heureuse de porter ». Comme je lui avais mis un très beau collier de perles quand elle fut couchée dans le cercueil, je l'ai alors reconnue dans le portrait qu'elle m'en faisait.

Elle m'a dit qu'Edwige savait que je lui avais donné beaucoup d'amour et qu'elle-même avait pu « grandir » à travers notre amour. Elle a dit d'autres choses que j'ai enregistrées, notamment que ma mère était maintenant derrière Edwige, et qu'elle m'a protégé de son amour toute ma vie.

Je lui ai demandé si Edwige pouvait me dire quelque chose ; elle m'a répondu qu'elle a souri pour moi.

Est-ce que la Suédoise a puisé tout ce qu'elle m'a dit dans mon esprit par télépathie ? Est-ce qu'elle a accès à *l'autre côté*, et qu'en cet autre côté, vivent les âmes des morts ? Je ne sais pas ; je suis très troublé, mais le fait qu'elle m'ait dit qu'Edwige était heureuse de l'amour que je lui ai donné m'a donné une grande paix...

Je voudrais bien avancer dans la chronologie, ce soir, car je vais être interrompu pendant deux jours à Barcelone.

Jeudi 15 janvier

Barcelone : rencontre Parenteau, présentation de *Vidal* en traduction espagnole. Ce matin, après bon sommeil de dix heures, marché, puis trouvé courrier en rentrant, l'ai lu, ai lu *La Vanguardia* et *El País* – bref, me voici au Mac à 16 h 30.

Ce matin, j'ai acheté chez une fleuriste six belles roses rouges comme elle les aimait, parce que la médium suédoise me l'a conseillé.

J'ai retrouvé un dossier qu'Edwige avait gardé, contenant tous les documents qu'elle avait fournis à son avocat pour qu'elle puisse avoir la garde de sa fille, après sa séparation d'avec A. Comme elle a été torturée, ballottée entre sa mère, son avocat, A. , L. ! Comme la pauvre enfant a accumulé les erreurs (de jugement, de conduite...).

J'ai pu progresser un peu dans la chronologie et vais la mettre à jour, bien qu'il reste des lacunes.

Vendredi 16 janvier

Dire qu'en janvier 2008 je croyais qu'on sortait du tunnel, d'autant plus que le traitement était allégé...

Je vais prendre à Paris, lors du prochain saut, le dossier « Santé » où je voudrais trouver les dates des hospitalisations.

Je pense aussi à la disponibilité constante, y compris de nuit, de notre médecin-ami Philippe Abastado, à sa relation réciproquement affectueuse nouée avec Edwige.

Je vais me remettre à ce qui m'arrache sans cesse des larmes : sa correspondance.

Dimanche 18 janvier

Affaiblissement croissant, ces trois derniers jours. Est-ce l'avant-garde prématurée du printemps qui m'alanguit ? J'espère que ce

n'est pas le grand affaiblissement, car je dois avancer, mais, comme m'a dit la Suédoise, sans « pushing », sans forcing.

Hier, j'ai classé selon les années la correspondance Edwige-Edgar, avec un dossier non daté pour lequel je dois retrouver les dates. Aujourd'hui, je dois voir la correspondance avec les amies, puis les témoignages sur/pour Edwige...

13 h 45 : Reçu mail de Bernard qui me rappelle notre San Francisco :

Mon Grand Frère,

Il s'agit du 12 août 1994. Je peux t'écrire, si tu veux, ce qui m'a marqué de votre visite à S.F. : les lieux, les vins, la visite chez Heinz, les photos de sa femme, le banc wagnérien dans son jardin écologique de Pescadero, le gâteau autrichien qu'il se faisait livrer directement de Vienne, la crise d'asthme d'Edwige, le spray de Ventoline de John, le frère de Debbie, l'architecture organique du restau chic de Big Sur, le corbeau à la table du Népenthes, qu'admirait Edwige, etc. Dis-moi si c'est utile et si seulement ça te fait du bien.

Tout me revient de ce temps heureux, et mes larmes coulent ; j'attends qu'il m'envoie les détails. Il y a eu aussi, à Santa Barbara, je crois, la joie d'Edwige devant le banc de phoques, son étonnement quand un pélican a voulu lui brouter les cheveux, puis a cherché à nouer une relation avec elle.

Notre voyage sur Virgin Airways...

Y eut-il un autre séjour ? Oui, auparavant (je crois que c'était en 1981), lors de la réunion organisée par René Girard à l'université de Palo Alto, « Order and disorder », suivie de quelques journées passées chez Heinz. Puis nous sommes restés chez Hélène, à San Francisco.

Lundi 19 janvier

C'est vrai, elle pouvait pour un rien, un regard (parfois mal interprété), se refermer comme une petite huître. Mais quand elle s'ouvrait, comme elle était aimante !

Jeudi 22 janvier

La lecture de mon journal de 2007 me remémore non seulement tant de souffrances accumulées et successives, mais aussi les moments où surgissait la seconde personnalité d'Edwige, la noire, total opposé de l'Edwige vraie. Mais je dois dire que moi aussi, j'ai une seconde personnalité (pas aussi « noire » que la seconde Edwige, sans doute parce que ma première n'est pas aussi blanche), avec des énervements trop fréquents pour des riens, mes maussaderies, mes négligences, mes distractions...

Le mail merveilleux que je viens de recevoir de Junko, sur Edwige, la révèle telle qu'elle est dans son être ouvert, épanoui, véritable... :

Je me souviens comme si c'était hier, quand j'ai fait connaissance avec vous, lorsque vous êtes venus au Japon à l'occasion du bicentenaire de la Révolution. J'avoue que, quand l'agence d'interprètes m'avait contacté, on m'a dit que Madame Morin était une personne un peu difficile. On ne m'a pas donné de détails, mais j'ai supposé que c'était une dame nerveuse, donc pas gentille.

Je me suis donc fait un peu de souci pour ce travail. Mais quand j'ai vu Edwige ! C'était une dame qui était la plus gentille des Françaises que je n'avais jamais rencontrées !!! Sa gentillesse m'a semblé extraordinaire.

Mais pourquoi m'avait-on dit qu'elle était une dame un peu difficile ? Au bout d'un ou deux jours, j'ai trouvé la réponse. Elle n'était pas l'une de ces dames bourgeoises parmi lesquelles elle devait se trouver souvent.

Vendredi 23 janvier

Arrivé à Bologne en fin d'après-midi pour la séance solennelle de rentrée de l'université, je pense à ce bracelet à deux têtes qui m'avait tant séduit, et qui, quand elle l'a vu chez le joaillier, lui avait tellement plu ; j'ai gardé ce bracelet dans mon bureau.

Samedi 24 janvier

J'ai mal dormi et fait deux rêves étranges.

Dans l'un, nous apprenions (Edwige est toujours vivante dans mes

rêves) que Michèle D. avait un cancer et avait décidé de se retirer à Hernani, et je voyais dans mon rêve une vallée pyrénéenne profonde, avec, au fond, cet Hernani imaginaire.

Autre rêve, la même nuit : je me rendais au 52, rue d'Aboukir, où mon père a tenu boutique, j'allais dans la cour, rencontrai la concierge, Mme Dauchelle, puis entrai dans une sorte de remise où il stockait des marchandises. Je monte les quelques marches et je trouve dans la remise toute ma famille assemblée. Mon père est étendu, tout habillé, très élégant, avec chemise mauve et cravate ; je l'embrasse, j'embrasse tante Corinne, Freddy, Daisy, d'autres, dont deux petites filles aux très grands yeux, filles de je ne sais qui ; puis tout devient flou, je crois que je donne un conseil à tante Corinne...

Dimanche 25 janvier

Retour de Bologne. Je reviens à Edwige et ressens pour la première fois une sorte de gaîté à revenir à elle après trois jours d'absence. J'ai le sentiment que je lui tiens compagnie et qu'elle me tient compagnie.

Ce matin, j'étais en larmes en pensant au bracelet, et maintenant – il est 15 heures – je suis apaisé.

20 h 30 : Il est là, maintenant, et peut-être va-t-il rester, ce sentiment nouveau et apaisant qu'elle me tient compagnie dans la préparation de ce livre, et que je lui tiens compagnie. Du coup, je crains qu'une fois le livre terminé, cette compagnie quotidienne cesse.

Mardi 27 janvier

Le téléphone portable était vital pour moi, dans les dernières années. À chaque fois qu'elle se déplaçait dans Paris, j'étais inquiet et lui téléphonais ; quand arrivait la fin de l'après-midi et qu'elle n'était pas rentrée, angoissé j'appelais. Et puis, au Brésil, à l'étranger, partout je pouvais l'appeler. C'était le cordon ombilical.

Et maintenant j'ai cette sourde inquiétude de ne pouvoir l'appeler. J'ai gardé son portable, je ne l'ai pas désabonnée.

Mercredi 28 janvier

J'ai fini de regarder et trier les photos qu'elle a classées jusqu'en 1995. Je la retrouve à Sainte-Pétronille, à New York, à Rome, à Kyoto, toujours aussi belle et simple. Les photos qui suivent doivent être ailleurs que dans la boîte que j'ai emportée ici...

Je vais maintenant regarder mes « journaux » publiés : *Journal d'un livre* (1980-1981), *L'Année Sisyphe* (1994), *Pleurer, aimer, rire, comprendre* (1995), pour exhumer des dates.

Jeudi 29 janvier

Ai commencé à lire mon *Journal d'un livre* de juillet 1980-août 1981. Y trouve les notations de notre séjour enchanté sur la plage du Lido d'abord, puis dans Venise même. J'y trouve aussi cette notation du 20 août : « Ses accès de désespoir infini m'épouvantent. »

Lundi 2 février

J'ai bien supporté le 29 janvier. J'ai craint l'arrivée du 1^{er} février, anniversaire de l'IRM.

J'étais à Percoto pour le prix Nonino, du vendredi 30 à samedi après-midi. Et à Udine (l'hôtel), avant Percoto, j'ai revu son visage grave aux yeux embués de larmes, j'ai revu son dernier regard égaré pendant que les infirmières de Pompidou essayaient de manipuler sa chambre sous-cutanée... Alors je me suis effondré, en larmes.

Puis dîner festif, et j'ai dansé, m'oubliant et oubliant, jusqu'au retour, épuisé.

Et me revoilà à Sitges.

Comment vais-je revivre février ?

Mardi 3 février

Comme j'ai maintenant un lecteur de CD, je mets *Léonore III*, et au moment où jaillit le thème sublime, heureux, libérateur, qui nous exaltait et nous transportait ensemble, je crois éclater de joie et j'éclate en sanglots.

Et puis me vient un nouveau rêve, je crois que c'était soit hier matin, soit ce matin, je ne me souviens plus de quoi il s'agissait, mais je sais qu'Edwige y était très présente, très vivante, et elle devait faire je ne sais plus quoi. Soudain je me réveille et, épouvanté, je dis : « Mais elle est morte ! » La désolation m'envahit, puis je me rendors.

J'ai lu des extraits du journal que tenait Roland Barthes après la mort de sa mère. Noté quelques-unes de ses expressions, qui me conviendraient à moi.

Mercredi 4 février

J'ai pris beaucoup de notes.

Je reçois des témoignages de ses amies : elle avait une présence inoubliable.

Je viens de mettre le premier mouvement de la *Neuvième* et mon âme est vide et remplie d'elle ; je pleure.

Un signe ? Un message ? Hier, me promenant le long de la jetée avec Malinovski, je vois, parmi une bande de moineaux sautillants, un petit oiseau très élégant, le même que celui que j'avais vu au Pantanal, mais, cette fois, avec une jolie tenue blanche et grise, et il trotte devant moi sans nullement sautiller. J'allai vers lui qui s'éloignait vers le bout de la jetée ; il s'arrêtait comme s'il m'attendait, puis, quand j'étais à quelques pas, il repartait... Nous arrivions près du mur et je m'approchai de lui. Alors il prit son envol et disparut.

À lire mon *Journal d'un livre*, je vois que mes efforts pour la faire cesser de fumer non seulement ont été vains, mais ont provoqué des froids terribles entre nous.

Jeudi 5 février

Vint le temps (en 2000, dernier voyage au Québec) où son extrême fragilité a empêché les voyages intercontinentaux, puis

celui où sa dépendance en oxygène a empêché les voyages en avion. En mai 2006, nous sommes allés par train à Saint-Jacut où l'on avait disposé une cuve à oxygène. Je vois (me suis-je trompé de date ?) qu'on a fait un séjour à Séville dans un très joli hôtel, calle de la Judería, en 2005.

J'avance avec des chagrins qui me prennent à l'improviste. Ce qui me fait souffrir maintenant, ce n'est pas tant la disparition d'Edwige que les souffrances qu'elle a endurées et que rien ne réparera.

Vendredi 6 février

Ai lu les lettres qu'elle envoyait à Maria Neves. Je revois toute la longue nidification rue Saint-Claude, la cuisine refaite, le marbre de Brescia sur le sol d'entrée et de la salle à manger, le choix des objets, des emplacements : cela a dû prendre deux-trois ans.

Je revois aussi toutes les alertes, vraies et fausses, de sa mère après la mort de Guy. Nos levers en cours de nuit et nos courses précipitées chez elle, tourmentée par l'angoisse de la mort ; et aussi ses hospitalisations à Boucicaut. Et Edwige sans rémission dans ses angoisses pour sa mère, celle-ci l'adorant sur le tard...

Et le constant secours moral qu'Edwige a apporté à Maria, y compris après son retour au Portugal.

Que je suis heureux de ces amitiés si chaudes, de Nadine, Maria, Sylvie pour Edwige !

Je lis sa correspondance avec Nadine, de Québec, avec qui elle se sentait si proche ; je tombe sur ce passage d'une lettre du 26 février 2002 :

Une fois de plus, Edgar est reparti et je me sens abandonnée en dépit de mes amis. Nous avons dû passer cinq jours ensemble ce mois-ci. Ça commence à me déprimer. Après deux semaines d'absence à Barcelone, puis Rome, puis la Sicile, il est rentré quelques jours, et le voilà pour dix jours à Harvard et New York. Bien sûr, il m'appelle tous les jours, mais les soirées sont bien tristes et je n'ai guère envie de sortir par ce temps pourri. Alors j'ai entrepris de nettoyer et de ranger son capharNAHOUM.

C'est un bordel inimaginable avec deux doigts d'épaisseur de poussière. Le pire, c'est qu'il ne se rendra même pas compte que c'est

propre, mais moi je le saurai.

Voilà deux mois que je le travaille pour que nous allions « clandestinement » à Pompéi, sans conférences, sans séminaires, tous les deux seuls. Il me dit que c'est peut-être possible en avril. Je me sens comme une femme de marin.

Il est déjà 11 heures passées. Je vais aller croquer une pomme, manger un yaourt et faire dîner mes chattes avant de me coucher...

Dimanche 8 février

Ce matin, coup de tonnerre. Ève m'apprend qu'Herminette, si goulue d'habitude, n'a pas touché à ses croquettes, qu'elle est prostrée ; elle a fait venir un vétérinaire, celui-ci a diagnostiqué une pharyngite ; elle a de la fièvre, il lui a prescrit un antibiotique, il faudrait demain qu'elle se fasse faire une prise de sang chez Mme Jaouen, sa vétérinaire.

L'angoisse des dernières années pour Edwige revient. Herminette, c'est l'amour d'Edwige pour elle et d'elle pour Edwige ; c'est le dépôt sacré qu'elle a laissé. C'est Edwige que je vois à travers elle... Herminette est la partie vivante d'Edwige...

Patrick, qui est venu pour le week-end avec Cristina, veut me défusionner d'Herminette, me faire reconnaître en profondeur qu'elle est chat, et moi homme. Mais Herminette n'est pas qu'une chatte, et moi je ne suis pas qu'un homme. Et nous sommes, l'un et l'autre, deux mammifères.

Il me donne des nutriments. Je me sens un peu calme, mais abruti : envie de dormir.

Au moment de partir déjeuner, je regarde les mails et je trouve un envoi d'Ève me disant qu'Herminette a repris de l'appétit... Ève la mènera quand même chez la vétérinaire.

Lundi 9 février

Edwige vit-elle d'une certaine façon ?

La Suédoise me dit qu'elle lui est apparue.

Patrick me dit qu'il la sent près de moi.

Ève me dit qu'elle « est montée dans la lumière ».

Les médiums conversent avec des défunts.

Je voudrais y croire, je ne peux y croire.

Les animaux meurent « pour de bon », et nous échapperions au sort commun des vivants ?

Jean Rostand : « Affirmer la survie est un blasphème contre la fragilité de la personne. »

Et pourtant, je suis content que la Suédoise m'ait dit qu'Edwige a été très heureuse de son collier de perles.

Année Sisyphes, 13 juin 1994 : « Je trouve Edwige en larmes parce que l'appartement qu'elle trouvait si beau (mais dont le prix était bien au-delà de mes possibilités) est vendu. Elle y avait tant rêvé que son rêve s'était consolidé, et il s'effondre sur elle ; je ne sais comment la consoler. »

Je repense à cette recherche d'appartement, à ses visites... La recherche du « nid », et, une fois trouvé, la nidification.

Je regarde les comptes rendus de consultations de Scotté : l'état général était nettement amélioré le 5 septembre 2007 (après la résurrection à Hodenc). On avait consulté en urgence un médecin local, le 8 janvier : pour les jambes ? pour douleur au ventre ? Le 16 janvier 2008, consultation Scotté avec œdème variqueux de la jambe gauche et des œdèmes des deux jambes.

Quand donc étais-je chez Jean Recanati, à rédiger je ne sais plus quoi, à Saint-Tropez, et qu'Edwige est venue me rejoindre ? Je me souviens de ses rires d'enfant au milieu de l'eau. Puis nous sommes allés chez Patrice B., maison isolée dans les bois. L. a dû venir un jour, et, une fois lui parti, nous nous sommes retrouvés. Serait-ce à l'été 1978 ? Juillet et août de cet été sont vierges dans mon agenda.

Dans mon agenda, en octobre 1978, je relève, le 12 : *20 heures Kivous* ; façon cryptée de dire « qui vous savez ». En 1979, le jeudi 11 mai, à midi, j'ai noté EW. En feuilletant ces agendas, que de rendez-vous avec des quidams rétrospectivement inutiles et vains...

Mardi 10 février

Sa voix est restée sur le répondeur de son portable et sur le répondeur de notre appartement. Elle est morte, mais sa voix vit

encore.

À relire mon *Journal* de 1994 et à penser à toutes ces années, j'étais tout le temps à écrire à mon bureau, j'étais dévoré par l'écriture, je ne prenais guère de temps pour nous. Il n'y avait que les repas, et le « à bras au lit », quand nous regardions la TV, où nous étions ensemble.

Mais dans les voyages nous étions ensemble et c'est pourquoi ce furent des jours heureux.

Mercredi 11 février

Je relis mes agendas depuis 1978, mais autant ils notent les petits rendez-vous, autant ils laissent le plus souvent en blanc les grandes absences.

Jeudi 12 février

Quand je suis tombé sur une lettre qu'elle a écrite à Nadine : « J'aurais aimé moi-même naître hirondelle », j'ai repensé à ces oiseaux coquets rencontrés au Pantanal, à Rio, et ici aussi, à Sitges.

Vendredi 13 février

En continuant la lecture de mon *Journal* de 1994, je vois toute sa sollicitude quand j'ai eu un saignement imprévu.

Samedi 14 février

Mon agenda ne m'aide pas à retrouver les événements des dernières années. En général, quand elle est hospitalisée ou quand on est en vacances ou en voyage, cela est indirectement indiqué par des pages vierges. Je vois que j'ai annulé la plupart des voyages intercontinentaux inscrits dans l'agenda.

J'ai réfléchi à mon inconscience de février. Je ne me suis pas rendu compte de la lente dégradation des mois précédents ; j'étais fixé sur les IRM périodiques qui montraient que la tumeur ne grossissait pas, et, n'en voyant que l'aspect salvateur, je sous-

estimais les effets nocifs du traitement. Et comme je l'avais sauvée *in extremis* au Venezuela en 1981, comme je l'avais sauvée à l'hôtel Victoria, à Montreux, comme je crois l'avoir sauvée en joignant *in extremis* encore « tante Louisa », la guérisseuse, alors que les médecins de la réanimation l'avaient condamnée, je pensais qu'en cas d'alerte je la sauverais encore. Il y avait eu enfin la résurrection inattendue de l'été 2007.

Edwige était pour moi quelqu'un que l'on sauve de l'abîme et qui renaît sans cesse à la vie.

Aussi suis-je tranquille, en février, bien que m'inquiétant en fin de mois de sa perte d'appétit et de soif. Je dois dire même que, quand je suis rentré, le lundi matin, à 9 heures, de France Culture, j'ai été soulagé qu'elle se libère les intestins alors qu'elle était hyper constipée depuis plusieurs jours.

Après que notre médecin, Philippe Abastado, eut diagnostiqué à sa respiration, alors qu'elle dormait, qu'on approchait de la fin, j'ai cru que j'allais à nouveau la sauver en appelant Florent et en demandant la perfusion.

Et quand, à la suite de l'intervention de Florent, le lundi soir, elle s'écrie « J'ai faim, j'ai soif ! » en se réveillant à 5 heures, au petit matin du mardi, j'ai pensé qu'elle était sauvée. Mais Florent était parti en vacances (mortelles vacances de février), et tout le dispositif de perfusion hâtivement mobilisé se révéla impuissant, puisque sa chambre sous-cutanée s'était inversée...

Ce qui est étonnant, c'est qu'elle n'ait pas souffert, les trois derniers jours, ni des bronches ni de la tumeur...

Dimanche 15 février

Me suis déconnecté d'Edwige, hier, pour faire la préface au livre brésilien de Ceïça et Edgard (ils pressaient, pour la date), et commencé la préface aux Mémoires de Jacques-Francis Rolland.

17 heures : J'ai fini la préface et me suis remis à consulter mes agendas.

Mardi 17 février

Hier soir, considérant la chronologie que j'ai faite de notre existence commune, je me suis rendu compte que pour la première

fois, je pouvais considérer nos trente ans d'histoire à la fois dans leur ensemble et dans leurs événements particuliers.

J'ai pu me remémorer les obstacles inouïs à nos premières rencontres : le vol supprimé de Montréal à Rome pour la rejoindre à Florence dans le seul lieu où nous pouvions nous rencontrer : le buffet de la gare, puis ma course échevelée entre Roissy et Orly, puis entre Fiumicino, où je louai une voiture, et Florence. Et, l'année suivante, mon attente à Caldine chez les Bueno, de plus en plus angoissée, jusqu'au jour où le téléphone sonna enfin pour moi, elle m'appelant d'une cabine en Savoie, moi lui enjoignant de louer une voiture pour traverser les Alpes et me rejoindre une fois encore au buffet de la gare de Florence.

Je revois nos vacances au Lido de Venise, nos voyages en Amérique latine et en Californie, les oasis de bonheur dans les villes et les paysages aimés.

Je revois notre dernière sortie à l'abbaye de Saint-Jacut où l'on avait disposé pour elle une cuve à oxygène ; elle avait aussi son oxygène à Bruges où elle avait tenu à fêter mon anniversaire, en 2006, avec mes filles et gendres (l'année précédente, c'était à l'hôtel Westminster, tant prisé par les Anglais, au Touquet-Paris-Plage).

Il est 18 heures. À 19 heures commence le carnaval de Sitges. Comme Baptiste dans *Les Enfants du Paradis*, je vais chercher ma Garance, devenue invisible et immatérielle, dans la foule en folie.

Mercredi 18 février

En fait, je me suis trompé de deux jours : le carnaval commence jeudi.

Elle a été broyée, mais, heureusement, pas brisée...

Si discrète en paroles : c'est surtout en m'écrivant, par petits mots ou par fax, qu'elle exprimait son amour.

Jeudi 19 février

Je repense à ce que dit Attilio Bertolucci. Sa présence est plus forte que jamais, son absence plus forte que jamais. C'est cette présence si forte qui fait que je ne peux « réaliser » sa disparition.

Le secret de l'amour à la fois caché et brisé pour son père : était-il son seul secret ?

Dans mes journaux, je note à plusieurs reprises qu'elle ne sait pas se reposer. Il faut que nous soyons hors de Paris, hors de ses tourments familiaux, hors des soins pour la propreté et l'ordre dans l'appartement, pour qu'elle se détende, souvent après une première nuit d'angoisse, d'incapacité de dormir, ou d'asthme.

Rêve où je gravis un long escalier étroit qui monte d'une cave-toilette d'un restaurant. Je frôle des gens qui descendent et, en haut, je me réveille avec angoisse. J'étouffe, dois me lever pour recouvrer ma respiration après d'énormes soupirs successifs.

Est-ce l'idée de « remonter » à Paris, de quitter cette vie en compagnie d'Edwige, de retrouver presse, bousculades, antipathies, incompréhensions... ?

Vendredi 20 février

Hier soir, le fichier commencé il y a trois jours disparaît inopinément. Je le cherche partout dans Mac : introuvable. Je

regarde même dans la poubelle, mais elle est si encombrée, mon regard est si nerveux que je ne trouve rien. Je perds une-deux heures à chercher le fichier, j'ai la cervelle en bouillie, je rate l'entrée du carnaval dans Sitges. Finalement, par téléphone, Catherine me guide, je ne trouve rien. Elle me fait revenir à la poubelle que je regarde plus calmement, et je trouve le fichier, que je récupère...

Je n'ai rien pu faire hier soir. Regarder journaux, un peu du documentaire sur les « Jeux d'Amazonie »... Encore sous le coup de l'émotion.

Et, ce matin, submergé de mails...

17 h 30 : J'ai voulu commencer à relire ce journal, jamais relu, resté au premier jet. Je n'ai pas la force de relire « Le mois de février ». Je commence par relire mars.

22 h 15 : La relecture de ce journal, de mars à décembre, m'a mis dans une émotion extrême ; j'ai pleuré sans arrêt, mouillant mouchoir sur mouchoir.

Dimanche 22 février

La date anniversaire de sa disparition approche, je suis tout bouleversé, les larmes jaillissent sans arrêt. Je me sens perdu...

A. va venir pour quatre jours, et me fera du bien.

Lundi 23 février

En relisant les fragments de journaux des années 1980, je me remémore ses tourments. Tant de tourments, et en dépit de tant de ces tourments qui eux-mêmes me causèrent tant de tourments, elle a eu des moments heureux.

Je suis content de lire dans les notes de son journal des années 1980 que je lui faisais du bien.

Mardi 24 février

À 6 heures du matin, réveil sans possibilité de me rendormir ; arrivent à mon esprit les dernières journées de février 2008. Arrivent la catastrophe, l'horreur, sa mort...

Je me rendors au bout, je ne sais, d'une heure ou deux, puis me réveille à 9 h 30 dans la désolation. Heureusement, A. est là et, dans les larmes, je lui raconte les derniers jours, la dernière sortie pour le stylo Dupont, l'intervention de Florent, le lundi soir, les efforts pour installer le dispositif de perfusion, le voyage en ambulance à l'hôpital Pompidou, l'échec pour remettre en place la boîte à perfusion, son regard perdu vers moi pendant qu'on la manipulait, le diagnostic fatal de Scotté, ses derniers mots aux infirmières, « Gentil, gentil », le retour sans qu'elle se réveillât, et la suite, la fin. Toute cette matinée, je reste écrasé.

Mercredi 25 février

Amélie m'écrit : « Elle est morte en exerçant son libre arbitre, en défendant sa dignité, en préparant son départ, et en douceur, dans son sommeil, auprès de l'homme qu'elle a le plus aimé. » Et elle pense que « c'est une belle mort ».

1995 fut une année de merveilleux séjours : Valencía, puis Tokyo et surtout Kyoto, puis San Francisco et la route Number One. Et pourtant, c'est l'année du plus grand danger, car on la mit en réanimation en novembre...

J'ai vu aussi, en regardant ses agendas, les rendez-vous médicaux : Rochemaure, Tamburini, les soins dentaires...

Et puis, au cours des années 1990, je vois des samedis « Cris ». Ou « Cristina », sans précision d'heure. J'ai pensé à Christian, le frère de Sylvie, avec qui il y avait une grande affection réciproque. Peut-être y avait-il plus ? Puis, je découvre qu'il s'agit de Cristina qui nous faisait le ménage en l'absence de sa sœur Guiomar.

Jeudi 26 février

Depuis lundi, je ne peux empêcher les visions de ses derniers jours, et je m'approche de la date fatale, du reste escamotée par le calendrier, puisqu'on passera cette année du 28 février au 1^{er} mars. J'essaie d'écarter de mon esprit ces images qui font si mal, sans y réussir. Cela est aggravé par le décès de Max Théret que Michèle m'a annoncé mardi soir, et qui est un coup très profond.

Je crois que ça va être une journée de larmes, aggravée par le vide que je ressens à l'idée de déménager dès ce soir pour partir demain à Toulouse. Vide terrible, parce qu'ici nous nous tenions compagnie, Edwige et moi, nous y étions tranquilles, et je vais me lancer dans une agitation qui va non me divertir, mais me paniquer. Il faudra que je trouve le temps de terminer ce livre qui nécessitera bien des relectures, et sans doute, dans notre correspondance, dans sa correspondance, des suppressions...

13 heures. Je suis effondré. Je tombe sur son agenda de 1999, l'ablation du rein à la clinique Saint-Hilaire, avec un mois d'hospitalisation. Me reviennent ses cris de douleur, la nuit, la passivité des infirmières qui n'osent enfreindre les instructions. Sa douleur, ma douleur. Et moi, que d'absences intercontinentales, en 1999, sans elle, puisqu'elle ne pouvait voyager avant l'opération ni après. Et c'est l'année du grand essor de mes idées en Amérique latine, au Brésil, en Colombie (congrès « Complexité » à Bogota), au Mexique, et je l'ai laissée souvent seule. Heureusement, il y a eu ce séjour convalescent commun de quinze jours à Saint-Jean-de-Luz où nous avons joui du soleil, de la paix, de nous deux.

Et je vais continuer avec ses agendas suivants, jusqu'en 2003. Je ne sais où est la suite.

14 h 30 : Les années 2000 à 2004 défilent à travers ses agendas où elle ne note que voyages et hospitalisations. En 2000, je trouve la date de l'ablation du sein gauche (1^{er} avril). Heureusement qu'il y a, cette année-là, Sainte-Pétronille (5-21 juillet), puis à nouveau Saint-Jean-de-Luz où nous avons loué un petit appartement sur la mer (septembre), puis New York et Washington (fin novembre). En 2001, il y a eu la Fête-Dieu à Séville où elle s'est beaucoup plu, Veuxhaulles, Rome chez Vuillerme, Bellagio, radieux souvenir (début octobre), puis, en 2002, Uzès avec nos amis Chantal et John Hunt... En 2003, Les Sables-d'Olonne avec les minettes et Dominique, Spolète et Rome chez Tajjedine et Marie-Ange, le merveilleux séjour à Séville, rue de la Judería.

Les années défilent jusqu'à cet horrible été de 2004 à Hodenc où elle se fracture la cheville, le 2 août, puis au retour d'hôpital, aux nuits de douleurs au pied, au ventre, d'étouffements, où elle frôla le délire... Mais l'Edwige aimante/aimable/aimée est revenue.

2005 est une année mauvaise, aggravée par mon hospitalisation pour tuberculose en mars. En 2006, il y a eu son hospitalisation à elle, après crise sévère en avril, puis convalescence à Lamotte-Beuvron. Du 19 au 26 mai, c'est notre dernière sortie, à l'abbaye de Saint-Jacut, avec cuve à oxygène dans la chambre. Puis la nouvelle tumeur est révélée à Edwige, on pratique la chimio l'été, celle-ci échoue, puis c'est le traitement qui stoppe la tumeur au prix de ravages terribles sur l'organisme.

Auparavant, le 24 juin, elle avait tenu à organiser pour mon anniversaire une virée en voiture avec Irène, Véro, Michel, Gilles, à Bruges où il y a eu quelques problèmes d'oxygène.

Il y a eu toutes les souffrances de l'année 2007 : elle était très affaiblie lors de la réception qu'elle avait voulu organiser chez nous pour mon anniversaire ; puis il y a eu la résurrection de l'été, à Hodenc, et, jusqu'à janvier 2008 inclus, elle put s'organiser pour sortir avec sa petite boîte d'oxygène, en dépit des ravages causés par le traitement qui nécessitait des soins infirmiers à domicile tous les matins... Mais elle avait ses petits après-midi...

Oui, j'ai annulé tous les voyages intercontinentaux, sauf au Pérou pour lequel elle a accepté la présence de nuit de Gloria. Mais tant de petites occupations, écrits, rendez-vous, m'enfermaient dans mon bureau une grande partie de la journée...

Si c'était à recommencer, mon Dieu, comme ç'aurait été autre !

Il y a eu concurrence et interférence du problème pulmonaire et du problème tumeur. Une hospitalisation pour raison pulmonaire a retardé de quelques mois l'intervention du docteur Sarfati pour enlever la tumeur en 2005. Puis une très grave crise l'a conduite en réanimation à Pompidou en avril 2006, suivie par la convalescence à Lamotte-Beuvron, ce qui laissa grossir la tumeur sur laquelle un traitement aurait pu être commencé dès le début du printemps.

Lundi 2 mars

Je craignais et l'anniversaire de sa disparition et l'escamotage de cet anniversaire, puisque, cette année, on passe du 28 février au

1^{er} mars. Le 26, j'étais très préoccupé par la préparation du retour, le déménagement de Sitges ; le 27, c'était le voyage en voiture Sitges-Toulouse avec Gillou ; le 28 au matin, Jean-Louis Pouytes est venu me voir à Toulouse et j'ai pu lui évoquer dans les larmes le mois de février et les derniers jours, cette remémoration étant une sorte de commémoration. Et je recevais des SMS de Véra, de Flavienne, un téléphone de Cécile et de Pépin me disant qu'ils iraient au cimetière.

Au centre culturel Midi-Pyrénées, l'après-midi m'était consacré, suivi d'un dîner : tout cela m'a occupé, accaparé. Fatigué, j'ai pu dormir.

Hier dimanche, ç'a été le Toulouse-Paris en voiture avec Gillou et Alice, Alice et moi chantant des musiques que nous aimons. Rentré chez moi, au dîner ensemble avec Ève et eux, j'ai eu un moment de larmes assez rapidement surmonté. Et c'est, ce matin, l'évidence monstrueuse de son absence qui m'a ravagé, dévasté. Je me suis écroulé en sanglotant : « Elle n'est pas là. »

Elle n'est plus là.

Elle ne sera jamais plus là.

Lundi 16 mars

(Je voulais terminer le 1^{er} mars ce journal de mémoire, mais des notes me sont venues ensuite.)

Jeudi soir, après une journée épuisante, suivie d'un dîner dont ma fatigue empêchait de goûter l'agrément, rentré nerveux, irrité contre moi-même d'avoir accepté tant de rencontres en si peu de temps, j'ai eu l'inspiration de ne pas obéir à ma fatigue en me couchant, mais de me retrouver en pyjama, face au portrait d'Edwige, et face en même temps à l'écran de Mezzo où une rockeuse noire inspirée se donnait de tout son être. Et j'ai regardé longuement son visage, je l'ai contemplée, fière, douce, inaccessible, lointaine, proche, avec cet oiseau, trouvaille de Véronique, qui met son bec sur sa joue comme pour l'embrasser. Les larmes à nouveau, et moi : « Laisse-moi te diviniser. Tu as déjà absorbé la divinité de Luna, ma mère. Rayonne pour moi ! Te diviniser, ce n'est pas t'idéaliser. Sois la source vive de ma vie, que je mène désormais sans toi, où tu seras pourtant avec moi. Redevenons de façon nouvelle des inséparables ! »

En relisant des pages de mon journal des années passées, je me suis rappelé les moments difficiles, et la deuxième personnalité « noire » (mais porteuse d'une si terrible souffrance, et cela, je ne le sentais pas assez, en ces moments difficiles), mais ce qui surnage, ce sont les délices qui venaient d'elle, ce sont ses mots et sa façon de les dire avec une si forte et tendre conviction : « le nid », « les inséparables », ce sont des expressions de son visage, des regards, c'est cette âme si pure, si enfantine, si aimante.

J'ai passé des journées envahies par toutes mes préoccupations politico-planétaires, ce que j'appelle « ma mission », mais, le soir, devant son tableau, avec ma cigarette d'herbe douce, c'est elle qui me ré-envahit.

Jeudi 19 mars

Je crois que j'ai perçu la menace du spectre de la mort sur Edwige dès le début (la terrible crise d'asthme au Venezuela) et il est sans cesse réapparu ; de là vient l'attachement de vie et de mort qui m'a lié à elle. Irène m'a fourni la phrase de Poe : « Je n'ai pu aimer que là où la mort mêlait son souffle à celui de la beauté. »

Je suis à Strasbourg, accueilli chez A. P. depuis mardi, et j'ai commencé hier à relire. Je suis tranquille, devant une fenêtre, face à un vieux toit d'où sort une petite mansarde. A. va à son travail et je suis à ma table. Je n'avais pas eu la force de relire, jusqu'à hier, la relation du mois de février. Je l'ai fait dans les larmes et j'ai continué la lecture du journal depuis mars 2008. Les larmes coulent sans arrêt, tout ressuscite ; la mort d'Edwige ressuscite, tous ces morceaux d'Edwige qui surgissent me remplissent. L'année qui vient de passer est brusquement effacée, je suis en 2008, et pourtant je suis en 2009.

Que de répétitions ! Ce sont les leitmotifs de mon chagrin. Faut-il les enlever ?

Vendredi 20 mars

Je continue ma lecture. Quelle tragédie, cette année 1985-1986 !

J'ai trouvé dans une phrase de mon *Journal* de 2007 l'expression qui convenait pour le regard d'Edwige, quand, la veille du jour fatal, elle était manipulée par les infirmières : « Des grands yeux d'animal blessé qui ne sait pas ce qui lui arrive. »

À relire les pages de ce *Journal* de 2007, marquées par tant de souffrances accumulées chez elle, tant de journées horribles pour elle et pour moi, je suis effondré de douleur devant tant de douleurs, et, durant ces douleurs, tant de difficultés à se comprendre, qui les ont aggravées.

Aurais-je dû supprimer tous les passages où la douleur suscite Edwige la noire, ses incompréhensions, ses amertumes, ses acrimonies, ses animosités ? et où je manifeste mon accablement ? Je pense que non, je n'ai pas à l'idéaliser. Tout ce qu'elle a manifesté de mauvais était le produit d'une souffrance, d'un malheur qui remontait à l'enfance. Et, en un sens, cela fait ressortir l'aspect merveilleux de sa nature vraie.

Je réfléchis aussi à la nature de ses maux physiques. Quand on chassait le mal bronchique, apparaissaient les spasmes stomacaux ; quand on chassait les spasmes stomacaux, apparaissaient les crampes très douloureuses à la jambe, qui la faisaient crier autant que les spasmes d'estomac. Le mal ne l'a lâchée que par intermittences. On ne pouvait l'éradiquer, on ne pouvait que lui chercher la place la moins douloureuse pour elle. Est-ce qu'une culpabilité obscure et profonde (de ne pas avoir mérité d'être emmenée par son père, de ne pas avoir mérité l'attention de sa mère), est-ce tout cela qui déclenchait sans cesse chez elle l'autopunition ? Ne serait-ce pas (aussi ?) une force maléfique extérieure qui ne la lâchait pas, un sort malveillant qui lui aurait été jeté ?

À certains moments, au cours du terrible été 2004 (où elle s'était fracturé la cheville, souffrait d'asthme, de l'estomac, des intestins) et de la première terrible moitié de l'année 2007 (car il y eut la « résurrection » du mois d'août, à Hodenc), j'avais craint que ne se reproduise pour nous deux la relation Corinne-Vidal et Monique-Guy, où, dans les deux cas, la femme, devenue acariâtre, persécutait son malheureux conjoint dévoué et impuissant. Mais ce ne fut nullement le cas, car à la différence de Corinne et de Monique qui avaient durablement pris en grippe leurs époux et dont l'acrimonie ne cessa qu'à la mort de ceux-ci, Edwige la noire, produit de la

conjonction de la souffrance radicale de l'enfance et des souffrances physiques endurées, ne fut que temporaire, et, même dans les périodes les pires, cédait la place à mon adorable et adorée Edwige.

J'ajoute le rôle néfaste des Bricanyl, Théophylline et autres antiasthmatiques qui rendent nerveux et irritables ; la belle et bonne Edwige n'avait pas succombé sous leur influence.

Et, aujourd'hui, comment ne pas pleurer, comment ne pas souffrir à la pensée de toutes ces souffrances que la pauvre enfant a subies ? Piètre consolation de penser que je lui ai apporté des moments heureux (ceux-là mêmes qu'elle m'a apportés), mais peut-être vraie consolation de penser qu'avec moi elle a vécu et partagé le véritable et sublime amour.

Dimanche 22 mars

Je viens d'avoir Flavienne au téléphone. Elle retient d'Edwige un extraordinaire courage. Et ce courage est devenu héroïsme quand elle a organisé en secret sa sortie de vie, sans jamais la moindre plainte, la moindre récrimination. Elle s'est alors accomplie au sommet de l'abnégation.

Tant de motifs d'amour, d'admiration, jamais je ne pourrai cesser de l'adorer, de la pleurer.

Je lis les lettres qui lui sont consacrées. Que je regrette qu'elle n'ait pu lire tous ces témoignages d'affection, d'admiration, et sentir à quel point elle était aimable et aimée !

Mardi 24 mars

Hier, en relisant des pages de mon journal, je ne sais plus en quelle année, je tombe sur ce passage où, malheureuse, sûre que j'ai été méchant avec elle, elle décide de quitter l'appartement, a mis son manteau et va à la porte en tenant à la main sa petite otarie. Cette petite otarie, sculpture inuit ramenée du Québec, bien lisse, bien jolie, elle l'adorait, la tenait très souvent dans sa main. Et je fus bouleversé de voir qu'elle partait avec sa petite otarie. Et toute la nuit, me réveillant, j'ai pensé à sa petite otarie qui, comme pour une petite fille, était sa seule amie dans le chagrin².

Je pleure son absence, je pleure ses souffrances, je pleure son héroïsme, je pleure notre bonheur, je pleure l'être exceptionnel, incroyable qu'elle fut.

Mercredi 25 mars

Un rêve de cette nuit : nous sommes à la recherche d'une résidence (d'été ? de vacances ?). Elle pense à Superbagnères et nous allons à Superbagnères, mais cela ne lui plaît pas. Nous circulons en voiture (dans les Pyrénées ?) et nous arrêtons devant une auberge, dans la campagne. Nous entrons et demandons s'il y a un logement. Le taulier nous dit : « Dites-moi combien vous voulez mettre ? » Elle répond : « Là n'est pas la question, dites-moi ce que vous nous proposez. » Puis je ne me souviens plus de rien.

Cette âme exquise, cette adorable enfant, cette source toujours nouvelle de poésie, voilà une cause de mon inapaisable malheur, et l'autre cause est le souvenir de ses souffrances, souffrances morales pires encore que ses souffrances physiques. Ces deux causes s'entremêlent, se séparent, se réunissent à nouveau, me tourmentent ensemble, ou l'une après l'autre.

Lundi 30 mars

Ce matin, lever très difficile. À la salle de bains, je chantonne l'air de l'oiseau dans *Les Murmures de la forêt*, et soudain j'éclate en sanglots. L'oiseau qui guide, l'oiseau qui protège, l'oiseau qui parle, l'oiseau qui aime, c'est elle.

Je suis effondré, longtemps, puis je me rends compte que nous sommes à l'anniversaire mensuel de sa mort.

22 h 30 : Je me mets devant Mezzo pour *La Symphonie du Nouveau Monde* : Philharmonique de Berlin dirigé par Claudio Abbado. Je m'apprête à l'enchantement, et, comme ce matin, j'éclate en sanglots à l'élancée du thème allègre que nous accompagnions ensemble de nos voix.

Elle est morte sans souffrances, c'est vrai ; puis-je dire qu'elle est morte en paix ? En paix avec elle-même, sans doute, parce qu'elle a

fait son devoir pour elle-même et pour autrui. Avait-elle encore une conscience souterraine lorsqu'elle s'est endormie, le jeudi matin, pour ne plus se réveiller ? A-t-elle entendu ce que je lui disais ? Son sommeil était « paisible », et elle s'est doucement éteinte.

Mardi 31 mars

En quittant le docteur Vicard, dermatologue, que je n'avais pas vue depuis 2007, la secrétaire me dit : « Vous passerez le bonjour à Mme Morin. » Soudain frappé au cœur, je lui murmure : « Elle n'est plus là », puis je m'enfuis en larmes.

Nous allions toujours ensemble chez Vicard, elle pour moi, moi pour elle.

Mercredi 1^{er} avril

0 h 05 : Je ne voulais pas aller sur la tombe de ma mère, voulant garder son souvenir au secret, à l'intérieur de moi-même. Pour Edwige, je ne ressens pas le besoin d'aller au cimetière, mais pour des raisons différentes : l'appartement, où tout est resté comme elle l'a aménagé, est pour moi, plus qu'un mausolée, plein de son omniprésence. Je le garderai. En ce lieu, je suis chez elle.

Elle savait éliminer le désordre partout dans ce vaste appartement, sauf dans mon bureau au désordre duquel elle se résignait, puisqu'il était bien circonscrit.

Maintenant, je dois lutter contre le désordre qui envahit tout. Aujourd'hui, j'ai mis un peu d'ordre dans l'entrée, gagnée par le fouillis. Je vais continuer.

Jeudi 2 avril

J'ai retrouvé sur une étagère, au hasard de la recherche d'un livre, la petite otarie qu'elle aimait tenir dans sa main et qu'elle gardait bien serrée quand elle se sentait seule et malheureuse. Le monde des animaux était son refuge – ils ne trahissent pas –, et, en même temps, son émerveillement : loutres de mer, écureuils, oiseaux, chiens, chats...

En faisant jeter par Amita le livre de peintures d'Audubon, elle a fait ses adieux aux oiseaux, qu'elle aimait tant.

Vendredi 3 avril

Amélie m'écrit : « Ton livre doit rendre compte de ce qui était sublime, rare, exceptionnel chez Edwige : ce mélange de beauté pure, de fragilité extrême, de destin terrible, de courage magnifique. »

Dimanche 5 avril

Suis à Hodenc. À l'arrivée sous le soleil, je vois le mini-parc printanier tout tapissé de petites fleurs des prés jaunes, mauves, blanches, violettes. J'imagine son sourire à les découvrir. Ce petit parc clos est une oasis pour fleurs, oiseaux, papillons dans un environnement de grands champs d'où les pesticides ont éliminé toute vie, sauf celle des corbeaux. Ici, je retrouve un merle, à moins que ce soit son fils, je contemple un couple de pies qui, après s'être bécotées, se sont mises chacune de leur côté à picorer. Des moineaux piaillent, d'autres oiseaux (qu'elle aurait reconnus) chantent. Un coucou annonce la pluie. Elle aurait aimé...

Si je ne l'avais pas connue, je n'aurais pas éprouvé de telles douces émotions.

Mercredi 8 avril

Hodenc-l'Évêque : la maison est si pleine d'elle, et moi je suis si plein d'elle, à revoir ce journal, éclairé par la lecture de Jean, d'Ève, de Flavienne, pour recomposer, ôter un peu les répétitions, etc.

Samedi 2 mai

Paris, hier soir. Je suis attablé devant Mezzo et le portrait d'Edwige, avec un peu d'herbe. Soudain, l'ampoule de l'entrée s'éteint ; puis elle se rallume ; puis elle clignote quatre ou cinq fois et finit par se rallumer.

Je regarde le portrait. Signe ? Le portrait reste immobile.

Vendredi 5 juin

Je termine ma relecture avant de confier le texte à Claude Durand. Vendredi dernier, c'est-à-dire un 29 fatal, j'avais perdu le beau stylo-bille Dupont à l'agrafe ciselée que je portais toujours

avec moi. J'avais dîné avec Marta, avant son départ pour Rio, sur une table en plein air du restaurant italien Le Soprano, et j'avais pris des notes sur la table avec ce stylo. Au moment de partir, je ne sens pas le stylo en tâtant ma poche de chemise, je regarde par terre sous la table, je ne vois rien, ne cherche pas plus avant (je me dis qu'il doit être dans une de mes poches). C'est au retour que je constate la disparition du stylo, et que je suis effondré. J'ai le sentiment que j'ai laissé briser, par négligence, mon lien ombilical avec Edwige, fonction qu'assurait ce stylo.

Le lendemain matin, je dois partir pour Hodenc, je téléphone au restaurant, mais il n'y a encore personne, je pars. Amélie, de passage à Paris, se charge d'aller au Soprano pendant mon absence et d'aviser le patron. À mon retour, elle m'apprend que le stylo n'a pas été trouvé, et j'en conclus qu'il est perdu. Évidemment, la première personne qui a vu ce beau stylo a dû l'emporter...

Quelques jours passent, et le deuil du stylo ne me quitte pas. J'ai le sentiment d'une négligence et d'une trahison.

Mardi soir, je vais dîner au Soprano avec Jenny Wells et le patron tout réjoui me dit que le stylo a été retrouvé. Il y a une boîte cylindrique sur le bar du restaurant, où sont accumulés divers stylo-billes et crayons. Un garçon a trouvé mon stylo et l'a mis machinalement dans la boîte *ad hoc* où, vu sa couleur noire et sa minceur, il était indétectable. C'est l'examen minutieux par M. Soprano qui l'a mis au jour. Le stylo a été placé à l'abri au domicile d'un des serveurs du restaurant. Le lendemain mercredi, à 13 heures, j'ai notre stylo en main et, soulagé, délivré, je regarde son agrafe avec amour.

même si tu m'arraches parfois quelque chose
de mon bel habit, même si me manque
de penache, j'ai eu bien du bonheur à vivre
ces quelques jours avec toi et j'aimerais (puisque
de bonnais ma vie est bien courte) que t'en reste
p'un contre l'autre dans le même lit, moi, sous
ton aile. Merci pour ces belles heures, je pars
le cœur gros et te manque toi.
L'otarie Sabine

(Texte d'Edwige)

1 Pour le livre intitulé *Mon chemin*, Fayard, 2008 (entretiens avec Djénane Kareh Tager).

2 L'otarie est représentée sur la 4^e page de couverture.

Finale

L'INSÉPARATION

J'avais pensé commencer ce livre par « Les adieux », puis reconstituer ce mois de février 2008 où Edwige, qui avait décidé de ne plus lutter pour vivre, préparait sa mort. Puis je croyais que mon journal quotidien à sa mémoire, tenu à la suite durant une année, la ferait pleinement apparaître à travers évocations et souvenirs. De toute façon, mon intention n'était pas de raconter sa vie, mais de donner à voir sa personne.

Au terme du journal de « La mémoire vive », je me suis rendu compte que l'expression de mon chagrin, durant les premiers mois, occultait sa personne même et que le livre devenait centré non plus sur Edwige, mais sur mon chagrin. D'où la nécessité de tout recomposer à partir d'« Elle » et de « Nous ».

Au cours de ce travail d'une année et plus, toujours replongé en elle, je crois que je l'ai mieux comprise – trop tard hélas ; j'ai compris l'ampleur de sa tragédie d'enfant et de mère ; j'ai compris l'ampleur de ses qualités. Mon admiration s'est nourrie de la connaissance de son stoïcisme et de son héroïsme au mois de février 2008, qui m'étaient restés secrets. C'est maintenant que je la connais et comprends pleinement.

Vivante, elle avait pour moi une présence inouïe. Ce mot présence, comment l'expliciter ? J'ai eu des amis qui avaient une présence forte comme Robert Antelme, Roland Barthes, Jean Baudrillard. Cela émanait de leur visage, de leur posture, et surtout d'un je-ne-sais-quoi : comme une aura, un magnétisme, quelque chose d'à la fois biophysique et psychique... Il y a des êtres qui s'impriment en l'autre avec une profondeur inouïe. Elle était de ceux-là. Cette présence n'a pas été altérée, elle a été avivée par l'absence définitive.

Je ne l'idéalise pas. Je ne cache pas les traits de sa « seconde personnalité ». Toutefois, sans l'idéaliser, je l'ai divinisée depuis sa mort. Pour le comprendre, il faut savoir que j'ai divinisé ma mère, Luna, morte quand j'avais dix ans. Elle était pour moi l'Absolu de l'Amour. Je ressentais comme une extase mystique à chaque pleine

lune. Rien n'avait pu me consoler de cette perte jusque dans ces dernières années, sauf quand Edwige se comportait en « petite maman ». Jusqu'en février 2008, Luna demeura pour moi au centre de la Vie et de la Mort.

Or, et je l'ai constaté déjà dès mars 2008, Edwige a absorbé ma mère. J'avais cessé de regarder avec ravissement la pleine lune. Edwige était devenue mon astre. Elle ne remplaçait pas ma mère, elle l'ingérait. Elle se mettait en mon centre de vie et de mort. Ce glissement de ma mère vers Edwige est explicable. La mort avait en permanence menacé ma mère, victime en son adolescence d'une lésion cardiaque. Ma mère avait voulu m'empêcher de naître. Ma naissance avait failli la tuer. Notre lien était dès l'origine, sans que j'en aie eu conscience, un lien de vie et de mort, et, après sa mort, ce lien, se transfigurant, apportait à ma mère cette vie immarcescible qui est celle de la divinité. Or Edwige, comme je l'ai indiqué, a été menacée par la mort presque dès les débuts de notre union, puis la menace est revenue sans trêve ; je n'ai cessé de vouloir la sauver de la mort, et cela est devenu quasi quotidien dans les deux dernières années. Ainsi j'ai trouvé avec Edwige ma relation la plus profonde avec la vie et la mort, qui a comme aspiré en elle ma relation avec ma mère. Mais cela a aussi prolongé ma fidélité à ma mère s'il est vrai que, comme me l'avait dit mon « gourou » Malarewicz, j'avais besoin d'une femme qui me confronte à la mort pour être fidèle à ma mère.

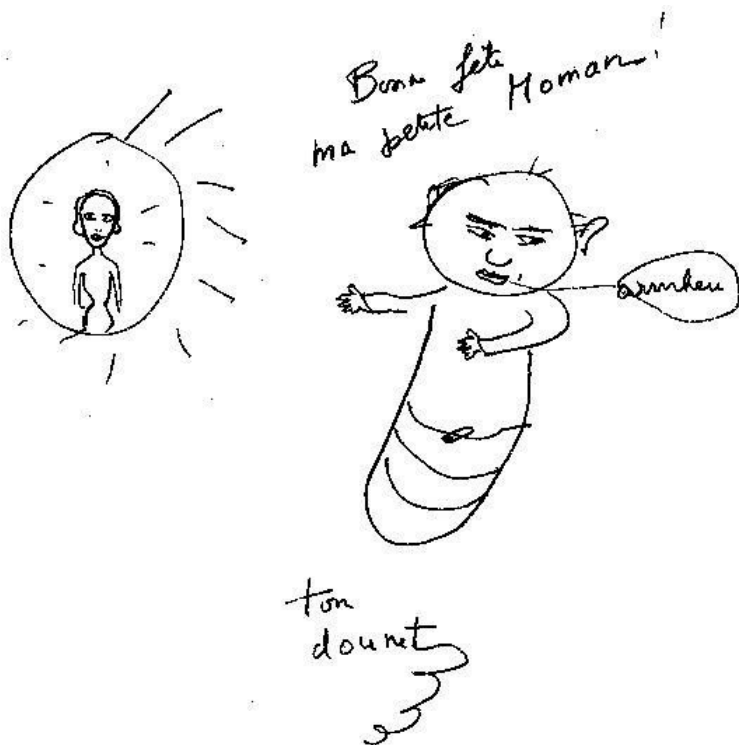
La divinisation d'Edwige a d'autres sources.

La première source est la qualité poétique de son être. Certes, quiconque inspire l'amour révèle la part poétique de sa personnalité. Chez Edwige, la poésie était au centre de sa personne. Son amour n'a pas cessé d'être à l'état naissant, celui de l'*innamoramento*, source d'émerveillement et de joie, et cet amour entretenait l'état sans cesse renaissant du mien.

La seconde source, inséparable de la première, est dans son mystère. Son visage portait de façon souveraine le Mystère et la Vérité du féminin, qui tant me fascinent. En même temps, cet être étrange, secret, merveilleux avait toujours non seulement « ses jardins secrets », mais son ailleurs, une contrée pour moi inconnue, inaccessible, impénétrable, le siège de cet inconnu sur quoi repose la vie (je ne sais plus qui a dit « la vie de l'humanité repose sur de l'inconnu »). Et cela d'autant plus qu'elle était voyante, télépathe, somnambule. Aussi, à travers elle je sentais la présence du Mystère de l'existence, du Mystère de la vie.

Enfin, elle incarnait le Tout de l'Amour, puisqu'elle était pour moi

non seulement compagne aimante aimée, mais aussi mère et enfant à la fois, mon enfant maternelle, mignonne petite fille, adorable petite mère, mon âme, ma fée...



(Dessin d'Edgar)

Mon chagrin ne se circonscrit pas dans la perte. Je l'ai compris en découvrant, durant l'écriture de ce livre, que je souffrais autant de sa vie que de sa mort. Elle a vécu les afflications et les tourments d'un être innocent. Tant de dons, tant de doutes, tant de souffrances chez cette enfant perdue dans le monde des adultes ! Je souffrais de la douloureuse incompréhension entre deux amours qui n'avaient pu se rencontrer, se reconnaître, l'amour pour son père et sans doute de son père pour elle, l'amour pour sa fille et l'amour de sa fille pour elle. J'ai compris que ses épreuves portaient en elles la tragédie de l'existence humaine. Auguste Comte avait divinisé Clotilde Vaux en en faisant l'incarnation de l'Humanité. J'ai divinisé Edwige parce qu'elle incarnait à la fois la poésie et la tragédie de l'Humanité.

Je pleure non seulement sa mort, mais sa vie, et ce que sa vie a souffert du pire : l'incompréhension, l'incompréhension de sa mère, l'incompréhension de sa fille, sa propre incompréhension pour son

père et son incompréhension de l'incompréhension de sa fille. Je pleure l'irréversibilité et l'irréparabilité du temps qui fait que tout est désormais accompli à jamais.

Je pleure à travers Edwige la tragédie de l'espèce humaine et à travers cette tragédie, je pleure Edwige.

J'ai aussi mieux compris ce qui nous liait, en écrivant ce livre.

Nous avons gardé l'un et l'autre un secret d'enfance à l'égard de nos parents, puisque j'ai caché mon chagrin de la mort de ma mère, elle a caché le chagrin du départ de son père. Nous nous sommes l'un et l'autre refermés à nos familles. Nous sommes restés inconsolés, moi de la perte de ma mère, elle de la perte de son père. L'un et l'autre nous avons été bloqués dans l'enfance et sommes demeurés très enfantins. L'un et l'autre nous avons eu besoin d'un autre monde, elle celui des animaux et de la nature, celui des jardins secrets et des rêves éveillés, moi celui d'un monde futur où l'humanité serait meilleure. L'un et l'autre, chacun à sa façon, nous avons horreur de la violence et de la barbarie du monde humain.

Fondamentalement, la vérité de l'amour nous a unis : si elle a connu tant d'incompréhension d'amour, elle s'est épanouie, avec moi, dans et par l'amour, et elle s'est épanouie de tendresse pour ses amies. Non moins fondamentalement, la souffrance et la joie, l'enfance et la mort nous ont liés.

C'est pour cela qu'il y a eu non seulement symbiose, mais surtout enracinement et entremêlement l'un dans l'autre.

Je vais remettre ce texte à l'éditeur et m'en arracher. Pendant un an et demi, Edwige m'a tenu compagnie, je lui ai tenu compagnie, nous nous sommes tenu compagnie. Il n'y a pas eu que le retour obsessionnel de tant d'événements passés, de tant de souvenirs, et surtout de ces images dont j'ai si souvent parlé, son visage plein de larmes, son regard égaré à l'hôpital, qui me font à chaque fois pleurer. Il y a eu une sorte de contentement paisible de demeurer d'une certaine façon ensemble. Aussi ma séparation d'avec le manuscrit est non seulement une libération, mais aussi un déchirement...

Je me sépare de l'inséparable sans me séparer. Sa voix reste dans le répondeur de mon portable. Sa voix, seule chose vivante d'elle... Subsiste-t-il autre chose ? Son âme ? Son esprit ? Son ombre ? Je lui ai demandé à maintes reprises de se manifester. Je me suis demandé

si le coquet oiseau du Pantanal et de Rio ne m'apportait pas un signe d'elle, et même si elle n'était pas présente en lui... Je me demande toujours si elle a pris forme lors de la séance de voyance effectuée par la médium suédoise. Je me demande si elle manifeste sa présence quand la lumière de la pièce où je regarde son portrait s'éteint puis se rallume... Je ne sais rien, sinon que son Mystère a plongé dans un Mystère que je ne saurais sonder.

TÉMOIGNAGES

« ... Ma sœur me manque inlassablement. Il n'y a pas un instant où je ne la vois devant moi à s'exprimer, à sourire, ironiser... »

Evelyn Fejus

« ... J'ai admiré Edwige ; plus qu'une amie, je la considérais comme une personne hors du commun. De l'exemple qu'elle nous a donné au moment d'affronter la mort, nous vient un souffle de courage... »

Jean-Louis Pouytes

« ... Avec Edwige, c'est simple. On est vrai on n'est pas... Quelle libération de rencontrer quelqu'un comme elle... Je l'ai aimée, je l'aime encore et toujours... »

Virginie Mascolo

« ... La lumineuse énergie qui émanait de son regard... Ce mélange de force et de douceur... Bien que diminuée par la maladie, elle demeurerait d'une souveraine élégance... »

Philippe Pialoux

« Je garde d'Edwige un souvenir lumineux... »

Tahar Ben Jelloun

« ... Je me souviens d'une femme tout en charme et en grâce : quelqu'un de lumineux... »

Jacques Julliard

« Nous admirons beaucoup votre courage et cette vérité si intelligente dans vos beaux yeux. »

Brigitte Rémy

« ... Je me souviens de la mince silhouette de Mme Edwige toujours souriant tendrement à chaque fois que je songe à vous... »

« ... Vous dire à quel point les sentiments que je ressentais pour Edwige étaient forts... J'y pense très souvent et elle me manque beaucoup... »

Jeanne Lachens

« ... Je garde d'Edwige en mémoire ses rires quand elle riait de mes bêtises, ces bons moments passés ensemble, et toute la tendresse et l'amitié... »

Nadine Siméon

« ... Je garde le souvenir d'une ravissante femme, toujours charmante avec autrui, très présente à vos côtés : physiquement, moralement et intellectuellement... »

Michèle Vie

« ... Chère Edwige, nous garderons en nous la chaleur des moments heureux passés ensemble et ton rire inimitable... »

Zoé et Cybèle Castoriadis

« ... Edwige et sa blondeur, partagea la splendeur rare et la fragilité de l'edelweiss, sa sœur des hauteurs et des éblouissements... »

Martine Lani-Bayle

« ... Toujours digne et jolie malgré les grandes souffrances des derniers moments, notre amitié reste éternelle... »

Maité Coïc-Bourgeau

« ... Dans ses propos, dans ses comportements, elle ne laissait pas percevoir qu'elle était "Madame Morin", elle restait Edwige directe et amicale, jamais familière... »

« Les derniers mois où le courage, l'acharnement à vivre, la volonté de mener une vie courante malgré les difficultés et les handicaps ont suscité l'admiration et le respect... Le souci de dignité était une constante permanente de son comportement... »

Danièle et Pierre Champagne

« ... J'ai été conquise par son sourire et sa gaîté... J'ai adoré sa

“légèreté”... J’ai retrouvé “mon” Edwige lorsqu’elle s’est resservie une larme de porto en me faisant un clin d’œil dès que vous avez tourné le dos. »

Marie-Ange Brunner

« ... Vous êtes tout simplement : gentille, généreuse, extraordinaire, pleine d’amour et de joie de vivre. On vous aime beaucoup... »

Camille, Charles, Michaël, Laura, enfants d’Amita

« ...Pour nous Edwige faisait et fera toujours partie de notre famille, elle restera toujours ancrée dans nos cœurs... »

Marie-Berthe et Sylvie Barengo

« Je t’écris cette carte pour que tu saches que je ne t’oublierai jamais, car tu es plus qu’une tata pour moi. »

Alexandra, fille de Sylvie Barengo

« ... Edwige rejoindra la constellation Luna qui a inspiré ta vie et ton œuvre. Elle deviendra ta bonne étoile et la nôtre... »

Heinz et Monique Weinmann

« ... Ces lettres me sont très précieuses car j’y retrouve en les lisant tout ce que j’aimais chez Edwige : sa fragilité, son entièreté, sa générosité, sa simplicité, son amour pour la nature, les oiseaux, les plantes, les animaux, sa finesse, son sens de l’humour et tant de choses encore !... Nous sommes privilégiés Bernard et moi d’avoir eu la chance de la connaître et par-dessus tout d’avoir gagné sa confiance et son amitié. Le courage dont elle a fait preuve durant sa longue et éprouvante maladie nous a révélé une facette de plus de sa personnalité si riche et si admirable. »

Nadine Girardville

Je remercie Jean Tellez, qui m'a grandement aidé
à corriger ce texte ainsi qu'Hélène Guillaume
pour le soin qu'elle a mis à le relire.